Recueil de lecture

7e et 8e année

Conception graphique et couverture	:	Jo-Anne Labelle
Mise en page	:	Lise Lauriault
Révision pédagogique	:	Céline Renaud-Charette
Révision linguistique	:	Denis Lalonde
Illustrations	:	Christian Oliver : p. 132 Stéphane Goulet : p. 17, 21, 23, 26, 35, 37, 39, 48, 52, 60, 74, 95, 97, 99, 136, 142, 146, 147, 161 Émilie Montgrain : p. 31, 34 Jo-Anne Labelle : p. 76 Del Taylor : p. 116 Henri Lessard : p. 7, 8, 9, 12, 15, 20, 42, 45, 46, 53, 55, 59, 61, 63, 78, 81, 82, 83, 120, 127, 133, 138, 149, 155, 173
Photos	:	Éditions du Vermillon, p. 105 Musée du Québec, p. 101 Élisabeth Mishlich-Joly, p. 167, 168, 169 Éditions Boréal, p. 66 Site Internet de Terry Fox, p. 69

Le ministère de l'Éducation de l'Ontario a fourni une aide financière pour la réalisation de ce projet. Cet apport financier ne doit pas pour autant être perçu comme une approbation ministérielle pour l'utilisation du matériel produit. Cette publication n'engage que l'opinion de ses auteures et auteurs, laquelle ne représente pas nécessairement celle du Ministère.

© CFORP, 2001
290, rue Dupuis, Vanier (Ottawa) ON K1L 1A2
Commandes : Tél. : (613) 747-1553
Téléc. : (613) 747-0866
Site Web : http://www.cforp.on.ca
C. élec. : cforp@cforp.on.ca

ISBN 2-89442-920-7
Dépôt légal — deuxième trimestre 2001
Bibliothèque nationale du Canada

Imprimé au Canada Printed in Canada

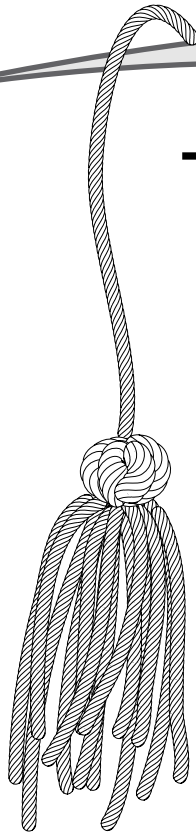


Table des matières

7e année

Article d'encyclopédie, de journal ou de magazine 7
Chanson 15
Énigme policière 21
Fable 35
Lettre d'amitié 42
Mode d'emploi 51
Poème 59
Portrait d'un personnage 63
Rapport de recherche ou d'enquête 71
Texte d'opinion 81
Roman 87

8e année

Chanson 95
Critique de production artistique 101
Légende 111
Message publicitaire 132
Rapport de recherche 138
Récit d'aventures 149
Reportage 165
Roman 174

Caractéristiques des types de textes de lecture prescrits en 7e année 179
Caractéristiques des types de textes de lecture prescrits en 8e année 181

7e année

Sommaire

Article d'encyclopédie, de journal ou de magazine
La fille à la voix d'or ..... *Régine D'Amours*
La radio oubliée ..... *Réjean C. Tremblay*
Sauvé par son chien ..... *Réjean C. Tremblay*

Chanson*
Avec un ami ..... *François Viau*
Dans le futur ..... *François Viau*
Sais-tu ..... *François Viau*

Énigme policière
L'aveu ..... *Réjean C. Tremblay*
Le vol au club Découverte ..... *Stéphane Picard*
L'enveloppe mystérieuse ..... *Jacques Renaud*

Fable
Au congrès des requins ..... *Réjean C. Tremblay*
L'ours, le renard et le corbeau ..... *Pierre Léon*
Vif-Argent ..... *Michèle Matteau*

Lettre d'amitié
Lettre à Annie ..... *Renée Avilés*
Une famille nombreuse ..... *Maryse Legault*
Lettre à Nagui ..... *Yves Breton*

Mode d'emploi
L'agenda scolaire ..... *Céline Renaud-Charette*
Le bac à compostage ..... *Jacques Renaud*
Pour avoir de jolies fleurs ..... *Marguerite Andersen*

Poème
Les quatre éléments ..... *Élisabeth Mischlich-Joly*
Un ami ..... *Jacques Renaud*
Vertiges ..... *Michèle Matteau*

Portrait d'un personnage
Blaise le taciturne ..... *Michèle Matteau*
Sur les traces de Gabrielle Roy ..... *Louise Malette*
Terry Fox : le parcours d'un vainqueur ..... *Louise Malette*

Rapport de recherche ou d'enquête
Les propriétés de quelques matériaux
qui nous entourent ..... *Nathalie Perry*
Un animal de compagnie ..... *Marguerite Andersen*
Une bonne alimentation,
est-ce si important? ..... *Jasmine Labrèche-Dicaire*

*Les chansons de la 7e année se trouvent sur les pistes **4**, **5** et **6** du CD audionumérique placé dans la pochette collée sur la couverture intérieure.

7e année

Texte d'opinion

Il faut mettre fin au travail
des enfants! .....*Micheline Marchand*
L'école de la vie .....*Maryse Legault*
La pauvreté chez les jeunes :
une situation intolérable .....*Micheline Marchand*

Roman

Liste de romans suggérés.....*Éliane Soucy*

article d'encyclopédie, de journal ou de magazine

La fille à la voix d'or

Ils sont venus en foule d'un peu partout pour entendre leur artiste préférée. La salle est pleine à craquer; dans la cohue en délire, plus de dix mille jeunes crient et se bousculent. À 15 ans, Maud Roy jouit déjà d'une renommée mondiale, à l'apogée de la gloire. Sa popularité augmente de jour en jour. Elle plaît autant aux filles qu'aux garçons.

Les feux des projecteurs braqués sur elle, le concert commence, au grand ravissement des spectateurs. Ils se lancent dans son univers magique qui transforme tout ce qu'elle voit en contes qui peuvent devenir réalité. Fantaisiste et réaliste tout à la fois, elle les emporte dans un tourbillon et ils s'embarquent sur une vague d'émotions. «Elle nous parle de ce qu'elle ressent et vit tous les jours; nous pouvons nous identifier à ça; un frisson esthétique parcourt tout mon corps lorsque j'entends sa voix parce que sa musique m'atteint au fond du cœur», m'explique d'une voix émue Lynn Proulx.

À l'entracte, la foule ravie se disperse, en discourant sur son idole et sur son talent unique; les éloges affluent de partout et à profusion. Mon photographe et moi, nous nous faufilons, tant bien que mal, avec une lenteur extrême, dans cette foule exaltée, pour capter les commentaires.

En quelques minutes, je suis entourée d'un groupe de jeunes heureux d'exprimer leur admiration : «Bravo! Sa musique nous enchante, nous emballe, nous les jeunes; elle a lancé son site Web, l'an dernier. Ses fans de partout lui envoient des messages», s'écrie Jean Morel, tout excité. «C'est super! Vous avez vu, tous dansent malgré eux, tant sa musique les envoûte», déclare Marie Hein.

Dans ce brouhaha, je vois un homme d'une quarantaine d'années semblant bien plus calme que les autres; tant bien que mal, je m'en approche. «Certains chanteurs ont une voix riche, mais vous savez que ce n'est pas suffisant. Sa voix est superbe et puissante. En plus, on sent qu'elle vit ce qu'elle chante : c'est viscéral. C'est la clé de son succès foudroyant, vertigineux», ajoute son père avec un peu d'émotion dans la voix.

La sonnerie de la fin de l'entracte retentit, tout le monde se précipite vers son siège. Pas question de manquer une seule minute du spectacle dont on a envie de jouir au maximum.

À la fin du spectacle, la foule est en délire, on applaudit à tout rompre. Personne ne veut que l'artiste s'interrompe, les rappels se succèdent sans fin.

Au dernier rappel, c'est la débandade : tous se précipitent au pas de course vers les coulisses. Les gens se bousculent pour accéder en priorité à la loge de Maud; pour l'admirer et lui exprimer leur fidélité, entassés pêle-mêle. On dirait une vraie tour de Babel; il y règne un désordre complet.

«Mes parents m'ont toujours incitée à m'exprimer par le biais de mon art; pour eux, chacune de mes chansons était un trait de génie, même les ratées», déclare-t-elle.

Ignorante des subtilités du métier, elle a eu bien des surprises, la plupart se révélant un tremplin en ce qui a trait à sa croissance.

Au fil des jours, elle travaille sans arrêt puisqu'elle aime ce qu'elle fait. Elle ne veut donc pas changer de vie. Mais, entre son art et ses cours privés, où trouve-t-elle le temps de se détendre? «Mes parents, qui m'accompagnent toujours en tournée, invitent durant les vacances scolaires ma meilleure amie. Elle est venue à maintes occasions.»

D'après le phénomène que je vois ce soir, sa célébrité est loin d'être éphémère. Son public suit sa carrière de très près et lui souhaite un succès encore plus grandiose.

La radio oubliée

article d'encyclo-pédie, de journal ou de magazine

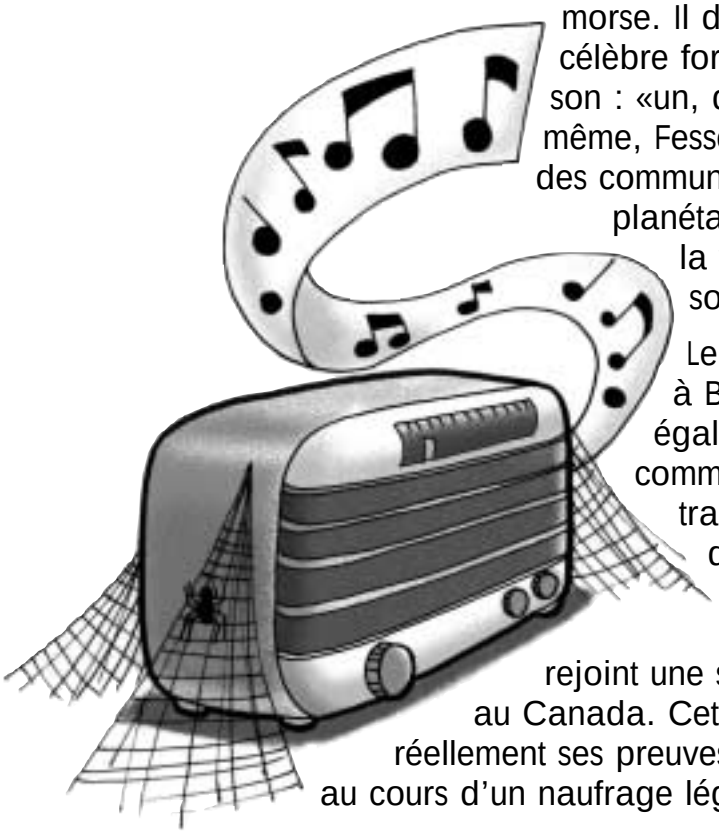
Avez-vous écouté la radio cette semaine? Il est probable que oui… La radio nous accompagne presque partout. On l'écoute parfois attentivement, parfois distraitement. Sa présence est discrète… coutumière… Nous ne la remarquons presque pas. Elle fait depuis longtemps partie de nos vies. Elle est devenue comme l'électricité : on est frappé de son importance uniquement lorsqu'on en manque!

Pourtant, la radio, aujourd'hui centenaire, institua à sa naissance une révolution technologique. Nous l'entendons chaque jour mais, au même moment, nous ignorons tout de ses origines et de son évolution. Parmi la foule d'acteurs des médias actuels, on a accordé un rôle particulier à la radio, celui de la grande oubliée.

Des débuts modestes

Transportons-nous par l'imagination à l'est des États-Unis, dans la région de Washington D.C. Nous sommes sur les rives du Potomac, le 23 décembre 1900.

Reginald A. Fessenden, un Canadien d'origine, a installé une station de réception ayant une portée de 80 kilomètres. Son assistant envoie un message en utilisant pour l'occasion un transmetteur modifié de code morse. Il déclame alors au micro la célèbre formule vérifiant la qualité du son : «un, deux, trois…». À cet instant même, Fessenden crée une révolution des communications à l'échelle planétaire. Il a réussi à transmettre la voix humaine à distance, sous forme d'ondes radio.



Le physicien italien Marconi, né à Bologne en 1874, réalisera également en 1901 une communication à distance. Il transmet un signal radio à partir de la côte ouest de l'Angleterre. Le signal franchit alors l'Atlantique et rejoint une station située à Terre-Neuve, au Canada. Cette nouvelle technologie fera réellement ses preuves plusieurs années plus tard, au cours d'un naufrage légendaire…

À la mi-avril de l'année 1912, le plus puissant et le plus somptueux navire de tous les temps quitte le port de Liverpool, en Angleterre. On l'a baptisé d'un nom illustre : le Titanic.

Dans la nuit du 14 au 15 avril, le vaisseau frappe un iceberg qui déchire sa coque. En l'espace de quelques heures, le bâtiment coule vers son tragique destin. Il s'enfonce dans les eaux glacées de l'Atlantique Nord, à plus de 12 000 pieds de profondeur, menant à une mort atroce 1 500 passagers. Pour ce voyage inaugural, on avait équipé le navire d'un appareil permettant de transmettre le code morse sous forme d'ondes radio. Le monde entier apprit avec stupéfaction la nouvelle du naufrage de cette façon. Le sort terrible du Titanic allait marquer à jamais l'histoire maritime. Au même moment, une nouvelle technologie avait fait la preuve éclatante de son utilité.

Il est surprenant de constater qu'à ses débuts les gens considéraient la radio comme un simple divertissement technique. Les progrès de la radiodiffusion furent constants et durables pendant tout le XX^{e} siècle. De nos jours, la réception des ondes radio peut se réaliser partout au monde grâce à la technologie d'Internet.

«Ici Radio-Canada»

La première radiodiffusion en langue française en Amérique du Nord a eu lieu le 2 octobre 1922. Ce privilège historique revient à la station CKAC de Montréal. Lorsque le Canada a fêté ses 60 ans d'existence, le 1er juillet 1927, on procéda à la première retransmission d'un océan à l'autre. La première station de radio francophone de l'Ontario ouvrait ses portes à Toronto en 1962.

Au Canada, il existe deux types de diffuseurs : public et privé. La création de Radio-Canada et de CBC était la conséquence d'un phénomène encore très présent de nos jours : les stations américaines dominaient grandement le marché de la radio au Canada. Les auditeurs canadiens syntonisaient la plupart du temps ces stations. On décida donc dans les années 30 de créer une société publique de radiodiffusion. Son objectif principal serait de préserver et de promouvoir l'identité canadienne. On désirait également répondre davantage aux besoins des diverses régions du Canada. Les stations privées avaient pour objectif principal de faire des profits. La radio et la télévision publiques ont au contraire pour mandat de servir la population canadienne. Radio-Canada et CBC ont joué et jouent encore un rôle majeur dans notre histoire et notre identité collective.

«Les Martiens attaquent la Terre!»

New York, 1937. Une journée plutôt banale pour les auditeurs qui écoutent paisiblement leur station de radio préférée. Un orchestre de musique populaire y entonne les airs en vogue de l'époque. Soudain, la musique s'arrête : «Voici un bulletin spécial. On apprend que les astronomes de l'observatoire national ont détecté des mouvements anormaux à la surface de la planète Mars. Restez à l'écoute.» La musique reprend. Quelques minutes plus tard, un nouveau bulletin : «Nous venons d'être informés que des vaisseaux spatiaux venus de Mars viennent d'atterrir dans une région boisée de l'État de New York. Les forces armées américaines ont été attaquées par les envahisseurs. Les morts et les blessés se comptent par centaines! Les autorités ont décrété l'état d'urgence.» Le résultat de cette nouvelle fut instantané et brutal : une panique générale! Des milliers de personnes en crise tentèrent de s'enfuir. Des milliers de voitures avaient envahi les routes. Il y eut des embouteillages monstres partout. Ce fut la confusion totale, une quasi-hystérie collective jusqu'au moment où on découvrit la vérité…

Cette vérité n'avait en tout cas rien à voir avec des «envahisseurs martiens»… En effet, une troupe de théâtre, le Mercury Theatre, dirigée par un dénommé Orson Welles, avait réalisé la mise en scène radiophonique d'un roman de science-fiction s'intitulant *La guerre des mondes*. Ce roman racontait l'invasion des États-Unis par des habitants de la planète Mars… On comprit alors qu'il n'y avait jamais eu d'envahisseurs. L'histoire était entièrement un coup monté, un vaste canular. Orson Welles devint célèbre du jour au lendemain. En même temps, on apprit à quel point les gens accordent une grande crédibilité à ce qu'ils entendent à la radio.

Depuis l'apparition de la télévision et plus récemment d'Internet, la radio semble avoir perdu de son influence. Elle joue encore pourtant un rôle bien à elle. Elle est encore le moyen le plus efficace de faire entendre les nouvelles créations musicales. La musique sous toutes ses formes ne pourrait jamais nous être connue sans la radio. La «belle époque» de la radio est sans doute révolue. Cependant, nous savons que si du jour au lendemain elle disparaissait, nous comprendrions à quel point elle est indispensable.

article d'encyclo-pédie, de journal ou de magazine

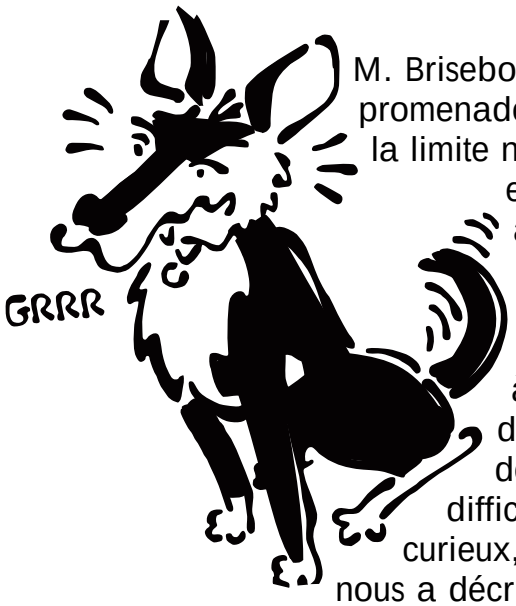
Sauvé par son chien

Un incident plutôt inhabituel est survenu au cours de la dernière fin de semaine dans la région de Goulais River, à 40 kilomètres au nord de Sault-Sainte-Marie. Georges Brisebois, un résidant de la région, n'oubliera pas de sitôt son aventure. Il doit sans aucun doute la vie à son compagnon de toujours, Brutus, un chien labrador. En effet, menacé selon toute vraisemblance par un ours, M. Brisebois a dû attendre plusieurs heures dans un arbre l'arrivée des secours. Brutus, voulant défendre son maître, a monté la garde tout ce temps. C'est finalement au lever du jour que les secouristes ont aperçu l'homme. Il attendait, assis sur une branche, à presque cinq mètres du sol. Secoué par sa mésaventure, M. Brisebois n'a heureusement subi aucune blessure.

En guise de précautions, on l'a conduit immédiatement à l'hôpital régional. Fatigué et ébranlé, M. Brisebois a reçu son congé de l'hôpital le jour même.

Une randonnée habituelle

C'est peu après 19 h samedi que M. Brisebois a quitté son domicile. Comme à son habitude, M. Brisebois s'est dirigé vers le sentier menant à la limite nord de sa propriété. Il s'agit d'une terre, d'au-delà de 80 acres, très boisée et très marécageuse. Plusieurs personnes avaient signalé récemment la présence d'ours dans la région. Les résidants de longue date sont habitués à ces visites, surtout au mois de mai. En effet, durant cette période de l'année, les ours en quête de nourriture se rapprochent régulièrement des zones habitées. La vue d'un ours n'avait rien de surprenant pour M. Brisebois, lui-même résidant de Goulais River depuis de nombreuses années. Il ne s'attendait certainement pas à endurer un tel cauchemar.



M. Brisebois a raconté aux secouristes que sa promenade a mal tourné au moment où il a rejoint la limite nord de sa terre. La forêt dans ce secteur est très dense et les habitations sont à quelques kilomètres au sud. Arrivé à un endroit où le sentier se divise en deux embranchements, le chien de M. Brisebois a commencé à s'agiter et à aboyer fortement. L'animal avait alors devancé son propriétaire d'une centaine de mètres; l'homme percevait avec difficulté ce qui se passait. Méfiant mais curieux, M. Brisebois s'est donc approché. Il nous a décrit la suite : «Mon chien jappait sans arrêt. Je pensais qu'il s'agissait comme d'habitude d'un petit animal. Brutus possède un vrai instinct de chasseur! Tout à coup, j'ai vu une ombre, une masse noire passer à une vingtaine de mètres. Ça a duré une fraction de seconde. Mais c'était loin d'être un petit animal! Ça ressemblait plutôt à un gros ours noir. Ma première réaction a été de m'enfuir à toute allure. Je pensais m'en tirer mais, après avoir couru une centaine de mètres vers la maison, j'ai dû m'arrêter net : la même ombre repassait juste devant moi! L'ours avait fait le tour pour me rattraper! C'est à ce moment que j'ai vraiment commencé à paniquer. On aurait dit qu'il faisait un cercle autour du sentier pour nous bloquer le chemin. Je ne pouvais pas alors retourner vers le nord et risquer de me perdre. Mais je ne pouvais pas non plus aller vers la maison, car je pensais qu'il pourrait encore nous bloquer la route. Je suis resté sur place en attendant des secours. Il était environ 21 h. Mon épouse, Aline, voyant que je ne rentrais pas, appellerait sûrement de l'aide. Brutus aboyait encore, mais un peu moins. Le problème, c'est qu'il n'arrêtait pas de grogner. La bête ne devait pas être très loin… Je me suis assis sur un tronc d'arbre quelques instants. Ma course m'avait épuisé. Vraiment, je ne savais plus quoi faire!»

M. Brisebois n'était cependant pas au bout de ses peines. Croyant l'ours parti, il a tenté de retourner à la maison. Après quelques instants, son chien s'est mis à aboyer de plus belle, à grogner et à montrer les dents. Nul doute dans l'esprit de M. Brisebois que l'ours était encore tout près. Désespéré et à bout de ressources, il a donc décidé de grimper dans un arbre. De cette façon, il pensait avoir le temps de réagir si l'ours décidait de s'en prendre à lui.

Recherches intensives

Pendant ce temps, son épouse Aline avait déjà alerté des amis et des connaissances. Ils ont entrepris leurs recherches vers 22 h. À 23 h, on était toujours sans nouvelles de M. Brisebois. On a donc décidé de demander l'aide de la police et de secouristes expérimentés. Les nuits de mai étant parfois froides, il devenait essentiel de tirer le malheureux de sa mauvaise situation.

Brutus, le labrador, montait la garde au pied de l'arbre. Au moindre mouvement suspect et au moindre bruit, il grognait. M. Brisebois, à cinq mètres au-dessus du sol, a dû attendre les secouristes jusqu'au lever du jour. «Je ne pouvais pas bouger. C'était très froid. Lorsque la nuit est tombée, on aurait dit que la forêt était encore plus menaçante. Brutus ne cessait pas de grogner. Des fois, je me disais que ça devait être par une sorte de réflexe de peur. Après tout, j'avais vu cet ours à peine quelques secondes en tout. Mais je ne pouvais pas prendre de chance. Brutus voulait me protéger. Je dois dire qu'il a très bien fait son travail! Jamais je n'aurais pensé qu'un chien pouvait être aussi protecteur. Il a vraiment un grand cœur!»

Les secouristes ont parcouru la forêt pendant une bonne partie de la nuit. C'est finalement vers les six heures du matin qu'ils ont aperçu M. Brisebois assoupi sur une branche. Il leur a fallu prendre cependant toutes les précautions nécessaires. En effet, Brutus, les voyant arriver, est devenu plus agressif que jamais. M. Brisebois a dû alors faire de grands efforts pour convaincre son protecteur que ces gens venaient les sauver. Quant à l'ours, on pense qu'il a dû fuir à des kilomètres des lieux dès qu'il a entendu les secouristes s'amener.

Avec un ami

chanson

Avec un ami, on est moins seul
Lorsque la vie nous engueule
Et qu'en dedans de soi
Rien ne va plus du tout.
Quand le chagrin et la solitude
Sèment en nous l'inquiétude,
Rien ne vaut la présence
De quelqu'un en qui on a confiance.

Avec un ami, on peut partager
Ses secrets les mieux gardés
Faire des confidences
Murmurer ses souffrances.
Pour faire face à ses ennuis,
À la routine des soucis
À l'ombre des nuages gris,
Rien de tel qu'un ami.

Refrain

Avec un ami, on peut vivre toutes sortes d'aventures.
Se confier à lui quand les temps sont durs.
Chanter, rire, s'amuser quand tout va bien.
Dans la vie, c'est pour ça un copain.

Avec un ami, on peut sortir
Lorsque le temps est trop long
Et remplir de plaisirs
Ses instants vagabonds.
En ces moments qui nous rapprochent
Tout près de ceux qu'on aime
On se sent moins croches
Et loin de toutes ses peines.

Refrain

Quand le destin nous ôte un ami,
Par la mort ou par la vie,
On a comme l'impression
Que plus rien ne tourne rond.
Il faut tenter de combler ce vide
En essayant de trouver
Une amitié solide
Pour se consoler.

Refrain

Auteur / compositeur : François Viau
Interprète : Colin Généreux

Dans le futur

chanson

Dans le futur, les galaxies
Formeront un village global.
La Terre ne sera qu'un pays
Aux frontières monumentales.

Refrain

Dans le futur, tout sera possible.
Les rêves les plus fous seront accessibles.

Dans le futur, plus de maladies,
Les virus seront vaincus.
Le bien-être fera que la vie
Vaudra la peine d'être vécue.

Refrain

Dans le futur, nous voyagerons
Aussi vite que la lumière.
Le trafic et la pollution
Ne gêneront plus l'atmosphère.

Refrain

Dans le futur, plus de guerres
mortelles,
Plus de cris, ni de blessures.
La paix sera universelle
Respectée par les cultures.

Refrain

Dans le futur, nous étudierons
Par la téléportation.
Internet en trois dimensions
S'occupera de notre
instruction.

Auteur / compositeur : François Viau
Interprète : Brigitte Lamoureux

chanson

Sais-tu

Sais-tu qu'il y a des places sur Terre
Où la forêt se fait désert,
Qu'en ces lieux les oasis
Inspirent les chants des artistes
Et qu'au matin la rosée
Donne à boire aux araignées
Pendant que les premières clartés
Sur le sable viennent danser.

Sais-tu que le long des cours d'eau
Le vent chante dans les roseaux.
Que sa musique dans le ciel
Est plus belle qu'un arc-en-ciel.
Et que là-haut les nuages
Nous regardent de deux visages,
L'un doux, quand le temps est sage,
L'autre mauvais, quand vient l'orage.

Refrain
Sais-tu si, sais-tu quoi,
Peux-tu me dire pourquoi?
Sais-tu ça, sais-tu quand,
Peux-tu me dire comment?

Sais-tu pourquoi certains secrets
Ne doivent pas être dévoilés
Et qu'il faut être discret
Si on vient qu'à t'en confier?
Certains valent leur pesant d'or
Et sont plus précieux qu'un trésor.
D'autres sont laids et dangereux.
Les dire, c'est ce qu'il y'a de mieux.

Sais-tu qu'loin de nos frontières
Des pays se font la guerre
Et qu'il y a des dictateurs
Qui volent aux jeunes leur bonheur.
Que là-bas la liberté
A un prix qu'il faut payer
Pour qu'un jour s'élève du sol
Rires, joie et farandoles.

Refrain
Sais-tu si, sais-tu quoi,
Peux-tu me dire pourquoi?
Sais-tu ça, sais-tu quand,
Peux-tu me dire comment?

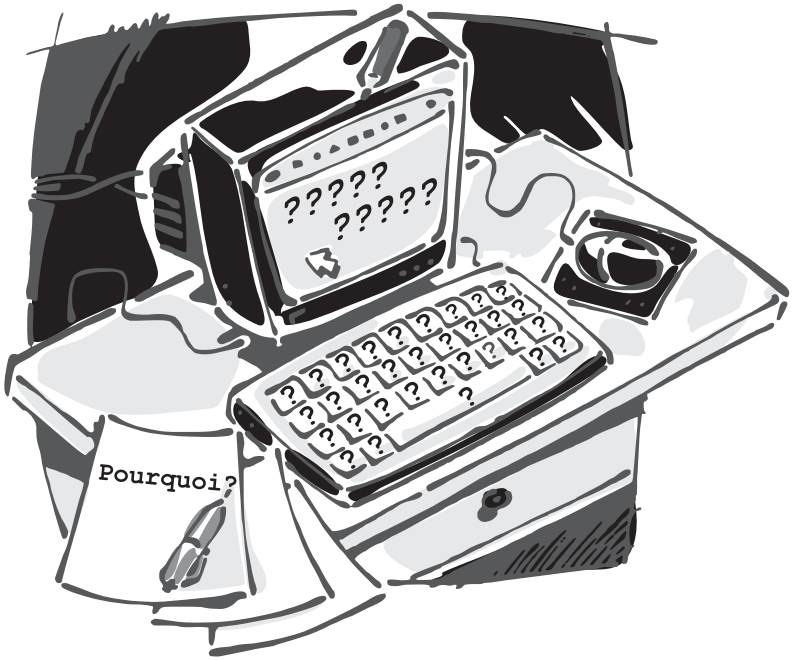
Sais-tu d'où proviennent les vagues
Qui d'un va-et-vient divaguent,
Submergent le sable des plages,
Polissent les roches des rivages.
Elles voyagent par les courants,
Font le tour des continents.
En compagnie des marées
Sur les rives viennent s'échouer.

Sais-tu qu'il y a des questions
Qui dépassent la raison
Et qui demeurent sans réponses
Même quand on les prononce.
Depuis des générations,
Ces points d'interrogation
N'ont cessé de taquiner
L'ensemble de l'humanité.

Refrain

Sais-tu si, sais-tu quoi,
Peux-tu me dire pourquoi?
Sais-tu ça, sais-tu quand,
Peux-tu me dire comment?

Auteur / compositeur : François Viau
Interprète : Colin Généreux



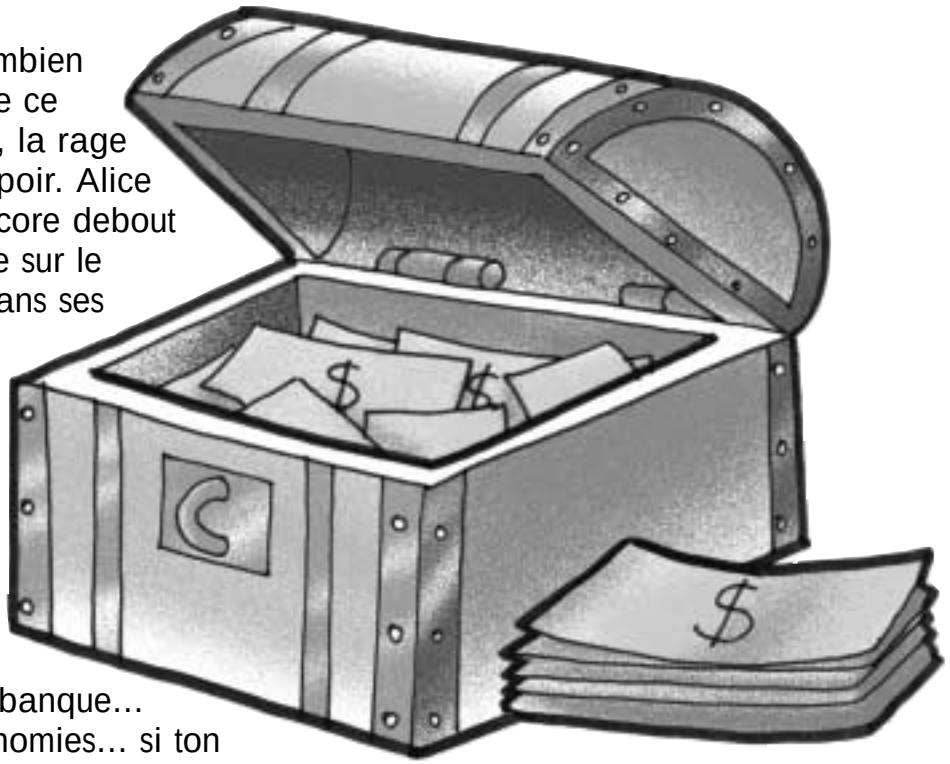
Quand?
Pourquoi?
Quand?

énigme policière

L'aveu

Un lundi matin…
«Le bonhomme Labrèche!»

La grande catastrophe vient de frapper Alice Murphy. Debout sur son petit escabeau, cherchant anxieusement sur la tablette du haut de sa garde-robe, Alice Murphy est dépassée : sa banque de retraite, comme elle dit, a disparu. Dans cette banque, dix ans d'économies! Dix ans d'effort, de discipline, de patience, dix ans d'espérance! Elle se souvient pourtant de sa fille Édith qui lui disait chaque semaine : «M'man, ne laisse rien ici! Tu n'sais jamais.» Et Alice de répondre chaque fois : «Je l'sais… le bonhomme Labrèche! Un vrai voleur! Quand y vient faire des réparations, laisse-moi t'dire que je l'surveille! Tout le monde le sait, mais jamais personne ne parle! Un bon jour, je vais le prendre sur le fait et, là, y va payer!»



«Le bonhomme Labrèche!» Combien de fois, dans la rage, se dit-elle ce nom maudit? Mais aujourd'hui, la rage est devenue un immense désespoir. Alice Murphy a oublié qu'elle est encore debout sur son escabeau. Elle s'appuie sur le chambranle, prend sa figure dans ses mains. Les larmes d'Alice Murphy glissent maintenant entre ses doigts. À cet instant, Édith surgit : «Qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce que tu fais là?» D'une voix étouffée, les paroles écorchées d'Alice Murphy font comme un triste grincement dans l'air : «Ma… ma banque… j'ai perdu… ma banque… Édith… mon argent… mes économies… si ton père… on a toujours travaillé dur… on n'a jamais eu beaucoup… pourquoi nous autres? Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu?» La mère d'Édith gît là devant elle, immobile, anéantie, dans un océan de désolation. Soudainement, passant du désespoir à la rage : «Le bonhomme Labrèche! Je le savais! Ça fait des années que je te le dis! Un voleur comme lui, il ne s'en fait plus!»

– Le bonhomme Labrèche… M'man… tu n'as aucune preuve! De toute façon, il faut appeler la police.

– La police! Ici! Pas question!

– C'est un vol. Des milliers de dollars. Qu'est-ce que tu penses qu'on peut faire? Attendre que l'argent revienne? C'est la chose la plus logique à faire. J'appelle tout de suite!

Alice Murphy comprend qu'il n'y a pas d'autre solution.

Quelques heures plus tard… dans l'après-midi

– Bonjour madame Murphy. Inspecteur Paul Laforce, police criminelle. Je vous présente ma collègue, l'agente Hélène Thibault, de la police criminelle également. Votre fille, Édith, a communiqué avec notre bureau ce matin à la suite d'un vol… N'est-ce pas? Est-ce qu'on peut vous poser quelques questions, madame?

Alice Murphy s'était endimanchée pour la circonstance. Intense, elle raconte :

– Monsieur! Je vais vous le dire tout de suite. Je sais exactement qui m'a pris ma banque. C'est le locataire de l'appartement 3, son nom est Labrèche. Il vole dans l'édifice depuis des années! Vous avez juste à aller voir dans son appartement! Je suis sûre que mon argent est là!

– Avez-vous des preuves, madame, de votre affirmation? Y a-t-il des témoins? Est-il venu dans votre appartement récemment?

– C'est lui qui vient réparer lorsqu'on a des problèmes… Je ne me souviens pas la dernière fois qu'il est venu.

– Vous comprenez, madame, qu'on ne peut pas fouiller l'appartement de cette personne sans avoir de bonnes raisons de croire que…

– Si vous ne me croyez pas, c'est tant pis! Mais je vous le dis tout de suite : c'est lui et personne d'autre! Il nous regarde de travers, en hypocrite. On ne sait jamais ce qu'il pense. Ça fait des années qu'il nous vole!

– Écoutez madame Murphy. Nous allons faire tout en notre pouvoir. Nous allons questionner M. Labrèche et nous vous tiendrons au courant.

Le lendemain...

Les enquêteurs se rendent à l'appartement de Labrèche. Prudents, ils s'informent d'abord s'il a entendu quoi que ce soit d'anormal dans l'édifice. Ils se préparent subtilement à lui annoncer ce qui s'est produit dans le logement d'Alice Murphy. Leur méthode a fait ses preuves : Au moment où Labrèche entendra le mot *vol*, ils doivent détecter chez lui l'indice de sa culpabilité. A-t-il levé les yeux? A-t-il tressailli? A-t-il protesté naïvement de son innocence avant même qu'on l'accuse? Est-il devenu pâle? rouge? A-t-il fui leurs regards? A-t-il des vertiges? des étourdissements?... Ils le rencontrent, le questionnent, discutent et, à la meilleure occasion, lâchent le mot : «Voyez-vous, monsieur, il y a eu un VOL». Et puis... rien. Aucune réaction particulière, sauf un air de tristesse et cette phrase énigmatique : «Je sais qu'Alice Murphy ne me porte pas dans son cœur comme on dit... mais je trouve ça très dommage que ça lui arrive. Ces gens-là ont travaillé si dur, toute leur vie : ils ne méritent pas ça!»

En l'absence de preuve ou d'indice solide, les inspecteurs Laforce et Thibault doivent attendre. Ils ont au moins un début d'explication : il faut que ce soit un individu qui a la clé du logement, car il n'y a aucune trace d'effraction et la serrure n'a pas été forcée.

Dans les jours qui suivent...

C'est une semaine très très longue pour Alice Murphy et son ennemi juré, le bonhomme Labrèche. Mercredi, vers quinze heures, elle revient de l'épicerie et croise par hasard son tortionnaire dans les escaliers. Un silence d'acier règne. Alice le fixe intensément. L'autre l'ignore et passe son chemin. Le lendemain, c'est dans l'entrée : la même scène se répète. Et encore une fois, le jeudi. Chaque fois, c'est un cran de plus dans la haine, un degré de plus dans la hargne. Alice Murphy n'en

dort plus. Son appétit a disparu. Elle n'entend plus les paroles de sa fille. Elle a perdu toute sa concentration. Son mal la ronge et lui dérobe chaque jour un peu de sa santé.

Coup de théâtre!

Le samedi matin, Alice Murphy, comme à l'habitude, fait le ménage de la semaine. Son humeur en est finalement rendu à l'inévitable : la résignation. Épuisée par son mal, désespérée par l'enquête, Alice Murphy s'est résignée involontairement. Le temps passe et ses émotions ont subi de l'usure. Machinalement, elle range le linge dans la garde-robe. Sur la tablette, un objet apparaît alors sous sa main : sa banque de retraite. Stupéfaite, n'y comprenant plus rien, elle trouve une enveloppe qui lui est adressée. Elle y lit ce qui suit :

Maman, il m'est extrêmement difficile de te dire ceci. C'est moi qui ai pris ta banque la semaine dernière. Je n'avais pas le choix. J'avais une dette urgente à rembourser et je n'avais plus d'argent. Je te jure que mon intention était de te le remettre rapidement. Je ne pensais jamais que tu t'en rendrais compte. Maman, il faut que tu me pardonnes. Si tu savais les regrets que j'ai de t'avoir fait ça!

Ta fille, Édith

Alice Murphy n'en peut plus. Une étrange émotion l'engourdit d'un seul coup. Au même instant, sa fille Édith apparaît. Voyant sa mère avec la lettre, elle reste interdite. Alice Murphy ne sait quoi faire. Son argent est revenu, mais elle a perdu confiance en sa fille. Mais la compatissante Déesse du Pardon régnant depuis toujours dans le cœur d'une mère, elle prend sa fille dans ses bras. L'affaire est consumée, oubliée, à l'instant. Édith appelle les enquêteurs et leur explique à sa façon ce qui est arrivé : Alice Murphy avait rangé sa banque dans un autre endroit et l'avait oublié. Il n'y a jamais eu de vol.

Une meilleure semaine

Lorsqu'elle croise à nouveau M. Labrèche, Alice Murphy le salue poliment. L'homme n'y comprend rien et garde ses distances. Alice Murphy regrette ce qu'elle a pu penser à son sujet. La réparation sera longue mais, tôt ou tard, ils oublieront.

Un mois plus tard...

– Bonjour, Mme Édith Murphy? Ici Hélène Thibault des enquêtes criminelles. Nous aimerions vous rencontrer à notre bureau cet après-midi, est-ce possible?

Édith commençait à oublier cette histoire. À son arrivée dans le bureau, les deux inspecteurs sont très distants et très sérieux. Quelque chose s'est produit manifestement.

– Madame Murphy, nous aimerions vous montrer ce qui suit…

L'inspecteur sort alors une lettre manuscrite. Elle lit :

Moi, Alcide Labrèche, domicilié à l'appartement 3 du 40, rue des Cyprès, déclare, solennellement et sous serment, que je suis coupable du vol de l'argent de madame Alice Murphy, domicilié à l'appartement 4. J'ai volé l'argent lorsque Madame était partie pendant un après-midi. Je regrette amèrement et sincèrement mon geste, et je m'engage par la présente à remettre cet argent à madame Murphy immédiatement.

Alcide Labrèche

Édith est ébranlée jusqu'aux entrailles. Les deux inspecteurs attendent ses explications, la fixant dans un lourd silence.

– Écoutez… ma mère était en train de se torturer et je voyais que ça finirait par la détruire complètement… alors, je me suis dit : je vais emprunter cet argent à la banque et lui faire croire que c'est moi qui l'avais pris. Comme ça, elle saura qui était le coupable et aura son argent en même temps. C'était, je pense, la meilleure solution.

– Que voulez-vous faire à partir de maintenant?

– Rien! Je veux qu'on laisse tout ça comme ça! De cette façon, ma mère sera bien plus tranquille. J'aime mieux la voir vivre avec une fille qui a fait une erreur qu'avec un étranger qu'elle détestera jusqu'à en mourir! Je ne veux pas porter plainte et je ne veux surtout pas que vous en parliez à ma mère. Comme on dit souvent : Ce qu'on ne sait pas, ça ne fait pas mal!

– Si vous ne voulez pas porter plainte… il nous est difficile alors de… Nous avons l'argent ici. Vous pourrez l'utiliser pour rembourser votre emprunt.

Cette étrange solution plaît à tous. Bizarrement, il y a un crime, deux aveux, deux coupables et aucun accusé… Maintenant, Alice Murphy échange toujours quelques politesses avec «Monsieur» Labrèche. Elle commence même à lui trouver des qualités. Celui-ci vit son malaise tant bien que mal. Alice Murphy s'en veut même de l'avoir jugé ainsi : «J'avais encore des leçons à apprendre. Il ne faut jamais juger les gens trop vite. Au fond, M. Labrèche est une bonne personne. Je suis plus heureuse depuis que je n'ai plus à me casser la tête à son sujet…»

énigme policière

Le vol au club Découverte

Mardi matin, l'inspecteur Victor Solussion reçoit un appel de Gustave Gendron, directeur du club Découverte. Ce club organise des programmes d'échanges entre élèves du secondaire venant de divers pays. M. Gendron est en état de panique puisqu'un vol a été commis dans son bureau, les conséquences de ce crime peuvent être fâcheuses pour l'avenir du programme d'échanges. Le directeur demande à l'inspecteur de se présenter à son bureau pour lui fournir les détails de ce vol mystérieux. L'enquêteur accepte de s'y rendre et se rappelle les nombreux incidents de fraude dans lesquels était impliqué le directeur Gendron il y a quelques années. Cependant, au cours de sa carrière, Victor a vu de nombreuses personnes changer complètement leur vie et redevenir des citoyens honnêtes.

Lorsque l'inspecteur arrive sur les lieux, il ne perd pas de temps à questionner le directeur.

– Vous allez me raconter exactement ce qui s'est passé et me dire ce qui a été volé.

Le directeur du club Découverte enchaîne aussitôt :

– J'organise des programmes d'échanges entre élèves depuis dix ans avec l'aide de Gaétan Flaubert, et c'est la première fois que je suis témoin d'un incident si malheureux. Je ne sais plus quoi faire! Je suis bouleversé et je…

– Arrêtez M. Gendron! ordonne l'inspecteur d'un ton assez brusque. Je veux des détails concernant le vol en question, et rien de plus.

– Pardonnez-moi, inspecteur, je vous raconte maintenant ce qui s'est passé. Les élèves doivent débourser des frais d'inscription de 2 500 $ pour être en mesure de participer au programme d'échanges. Cette année, j'ai cinq élèves qui se sont inscrits à l'échange; j'ai donc recueilli un montant de 12 500 $. Malheureusement, ce matin, en ouvrant le coffre-fort, je m'aperçois que l'argent n'est plus là. On m'a volé l'enveloppe dans laquelle était inséré l'argent.

– Quelle était la combinaison du coffre-fort? demande curieusement l'inspecteur.

– 21 04 83, répond Gustave.

– Qui la connaissait? enchaîne Victor.

– Personne, réplique le directeur, sauf M. Flaubert et moi. D'ailleurs, c'est mon associé qui l'a choisie.

L'enquêteur décide de questionner M. Flaubert, mais avant il exige la liste des participants et participantes au programme d'échanges. M. Gendron n'a qu'un bout de papier sur lequel se trouvent noms et dates de naissance des participants.

Lynne Chang 18 août 1984
Sylvain Côté 21 avril 1983
Steve Smith 4 septembre 1983
Mélanie McIntosh 11 décembre 1984
Xavier DeRouville 2 janvier 1982

L'inspecteur reconnaît le nom de Steve Smith appartenant à une famille ayant des antécédents judiciaires. Le jeune homme se voit interrogé avant les autres. Il se trouvait au travail la nuit passée, et plusieurs personnes peuvent témoigner de sa présence. Lorsqu'il apprend qu'un vol a eu lieu au club Découverte, il réagit avec stupeur. Il tente désespérément de ne pas tomber dans les traces de ses frères aînés. En prison pour vols à main armée, il ne les a guère connus puisqu'ils sont issus de la première famille de son père. L'inspecteur est satisfait de l'information que lui donne Steve et ne questionne pas son honnêteté. Ce jeune garçon montre qu'il travaille fort et qu'il gagne son argent de façon légale. Avant de quitter l'inspecteur, Steve lui fournit un petit renseignement.

– M. Flaubert était très empressé de recevoir nos frais d'inscription. Nous avons été obligés de remettre l'argent une semaine avant la date d'échéance.

– Je trouve cela très intéressant, pense silencieusement Victor.

Le prochain à subir les questions de l'inspecteur est Sylvain Côté. Ce personnage arrogant ne collabore pas autant que Steve à l'interrogatoire de l'inspecteur. Il ne se rappelle pas où il était hier soir. Il est encore fâché contre ses parents qui l'ont inscrit dans ce programme puisqu'il espérait plutôt recevoir cet argent pour s'acheter une nouvelle voiture. De plus, lorsque l'inspecteur lui dit que les frais d'inscription ont été volés, il ose répliquer qu'il aimerait être l'auteur de ce vol, mais que malheureusement il n'est pas assez rusé pour y avoir pensé. Il déclare que, s'il en avait eu l'audace, il se serait emparé lui-même de l'enveloppe. Avant de quitter l'inspecteur, Sylvain lui donne un petit conseil.

– Je sais que je ne devrais pas vous influencer dans votre enquête, mais la jeune Mélanie aime bien l'argent. Je vous suggère de bien la questionner, car elle trempe sûrement dans le coup.

À la suite de cette information, l'inspecteur décide de questionner Mélanie McIntosh et se rend à son domicile. Il apprend qu'elle a reçu un appel d'urgence et a été obligée de quitter. Son grand-père a été transporté à l'hôpital; elle doit donc s'y rendre au plus vite. Cependant, la jeune fille a laissé une note sur la porte au nom de l'inspecteur Solussion. La note disait : *Je ne connais pas le motif pour lequel vous voulez m'interroger, mais s'il s'agit de ma relation avec Sylvain Côté, cela est inutile. J'ai mis fin à cette liaison il y a deux semaines, car son oncle Gaétan se mêlait de nos affaires. Il nous achalait constamment au club Découverte. Je l'ai même menacé verbalement. Si vous voulez m'arrêter à la suite de cet incident, vous devrez attendre que mon grand-père se porte mieux.*

Mélanie

Victor avait bien apprécié ce petit message, mais il devait questionner deux autres suspects. Il rend donc visite à Lynne Chang. Elle est visiblement nerveuse en présence de l'inspecteur, au regard vif et imposant. Elle possède un alibi parfait et ne semble pas cacher des motifs malhonnêtes. Toutefois, lorsqu'elle apprend que l'argent a disparu, c'est la panique totale.

– J'ai travaillé tout l'été pour ramasser cette somme. J'ai fait de nombreux sacrifices, mon rêve est fini! Je ne pourrai jamais aller en France! J'ai passé l'été à étudier toute l'histoire de la France. Je voulais tant voir le château Frontenac! Que vais-je faire?

– Ne vous inquiétez pas mademoiselle, je vais retrouver cet argent, répond l'inspecteur.

L'enquêteur ne put s'empêcher d'ajouter :

– Mademoiselle Chang, je ne veux pas vous décevoir, mais sachez que le château Frontenac se trouve au Québec et non en France. Je vous suggère d'approfondir votre géographie et votre histoire avant d'entreprendre un tel voyage.

L'inspecteur ne se gênait jamais pour donner ses opinions, peu importe la situation.

– Merci monsieur, mais puis-je vous dire quelque chose? J'ai vu Xavier et Steve qui discutaient la semaine dernière, et ils semblaient préparer un mauvais coup. Peut-être est-ce mon imagination, mais je suis certaine que ces deux garçons sont coupables de ce vol.

– Je vous remercie de me faire part de ce petit secret, réplique l'inspecteur.

L'inspecteur Solussion décide d'interroger Xavier DeRouville; il commence déjà à entrevoir le coupable, mais il lui manque quelques informations. Lorsque Xavier rencontre l'inspecteur, il est honnête et ne cache absolument rien. Il avoue qu'il ne fréquente pas les quatre autres participants du programme d'échanges, sauf qu'il adore à l'occasion discuter de politique avec Steve Smith. Il est visiblement surpris lorsque l'inspecteur lui annonce le vol de l'argent, mais il lui explique qu'il n'a rien perdu à titre personnel. Il a réussi à recueillir le montant des frais d'inscription grâce à des collectes de fonds; il conclut donc que ce n'était pas son propre argent. De plus, lors de ces collectes de fonds, de nombreuses œuvres de charité ont bénéficié de son initiative et de son dévouement. Xavier ne regrette donc rien. L'inspecteur le remercie et lui pose une dernière question.

– Je sais que tu préfères t'isoler des autres, mais as-tu remarqué dernièrement certains comportements suspects?

Xavier ne comprend pas l'utilité de cette question, mais n'hésite pas à répondre qu'il a aperçu Mélanie et Sylvain se disputer il y a près de deux semaines et que M. Flaubert semblait appuyer le jeune homme.

L'inspecteur sourit en apprenant ce fait très révélateur. Il croit avoir décelé la solution de ce crime, mais doit d'abord interroger M. Flaubert, le partenaire de M. Gendron. Il s'agit d'un homme timide qui n'ose même pas regarder l'inspecteur dans les yeux. Victor lui pose des questions se rapportant à la situation monétaire du club Découverte. Gaétan Flaubert hésite, marmonne, puis avoue que Gustave a empoché beaucoup d'argent depuis qu'il est directeur du club. Le club a toujours connu des profits malgré les abus de M. Gendron, sauf cette année. Le club est endetté. On a besoin d'argent.

L'inspecteur en a assez entendu. Il ne lui reste qu'à regrouper tous les suspects et à pincer les coupables. En quelques minutes, Gustave Gendron, Gaétan Flaubert, Lynne Chang, Steve Smith, Xavier DeRouville et Sylvain Côté se retrouvent devant l'inspecteur. Mélanie est encore à l'hôpital auprès de son grand-père, mais cela ne semble pas inquiéter l'enquêteur.

– Je sais précisément qui a volé l'argent! déclare fièrement Victor Solussion. Il y a même deux coupables impliqués dans ce vol. Premièrement, Sylvain, tu as beaucoup trop parlé tout à l'heure. Tu as pris une allure imposante, mais tu as dit un mot de trop. Quand je t'ai mentionné que l'argent avait été volé, tu as prétendu que tu aurais aimé voler cette enveloppe. Comment savais-tu que l'argent se trouvait dans une enveloppe? ajoute l'inspecteur.

Sylvain ne réagit pas et a un teint livide. M. Gendron est étonné et demeure perplexe.

– C'est très bien M. l'inspecteur, mais comment a-t-il pu ouvrir le coffre-fort? questionne Gustave.

– Bonne question Gustave, s'empresse de répondre l'inspecteur.

– Cependant, vous m'avez dit que votre associé a choisi la combinaison du coffre-fort. Et bien, celle-ci coïncide étrangement avec la date de naissance de son neveu Sylvain, le 21 du 4^{e} mois de l'année 1983. Le vol a été un jeu d'enfant pour ces deux individus.

Les deux coupables ne protestent pas. L'inspecteur n'a aucun doute que l'enveloppe sera retrouvée puisque déjà l'oncle et le neveu semblent se défier pour voir qui parlera avant l'autre.

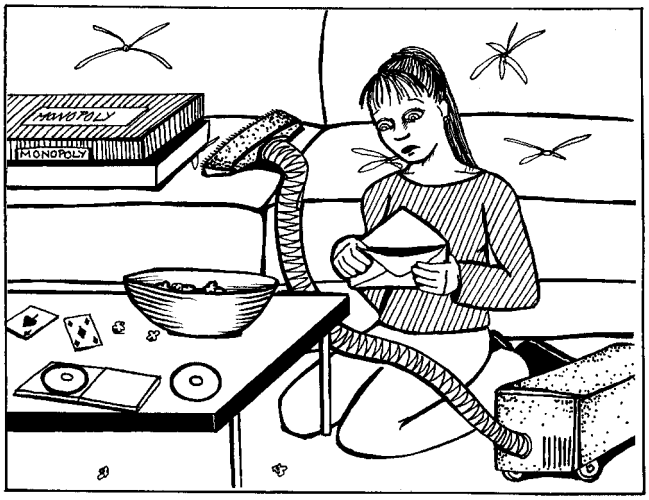
L'oncle n'est pas impressionné par l'erreur naïve qu'a commise Sylvain tandis que celui-ci est frustré du manque d'imagination de Gaétan quant à la combinaison du coffre-fort.

Un autre cas célèbre de l'inspecteur Victor Solussion.

énigme policière

L'enveloppe mystérieuse

Marie-Hélène sursaute dans son lit. Elle prend quelques secondes pour réaliser que la foudre vient de l'arracher des bras de Morphée. Les éclairs sillonnent les ténèbres de cette nuit du mois d'août aux prises avec une canicule qui perdure. Le sommeil l'abandonne alors pour le reste de la nuit. Et bien avant l'aurore, Marie-Hélène décide de se lever et d'entreprendre un petit ménage avant le lever de ses parents. Elle vient, la veille, de fêter ses quatorze ans avec un groupe d'amis; ses parents lui ayant donné la permission de les inviter à la maison. Il faut ajouter que Marie-Hélène célèbre également son entrée au secondaire qui est fixée pour le début de septembre. Elle anticipe avec grande joie cette nouvelle étape de sa vie ayant travaillé fort au cours de l'été à amasser des sous pour en arriver à défrayer son premier ordinateur.



Après un petit déjeuner de fête en compagnie de ses parents avant leur départ pour le travail, elle se met au boulot. En deux temps trois mouvements, elle lave la vaisselle et fait son époussetage. Elle termine en passant l'aspirateur avec minutie. Quelle n'est pas sa surprise en retirant le tube droit de l'aspirateur sous le divan de découvrir à son embouchure l'enveloppe blanche dans laquelle elle conserve ses économies de l'été! Elle sent son cœur arrêter. Elle échappe le tube droit et saisit l'enveloppe avec appréhension. Un sentiment d'horreur s'empare d'elle lorsqu'elle constate que l'enveloppe a été délestée de son contenu. Marie-Hélène se laisse choir sur le tapis, paralysée par cette découverte. Elle passe ce qui lui paraît une éternité à essayer de comprendre le traumatisme qu'elle vit.

Comment croire qu'un ami ou une amie ait pu lui causer un tel affront? Après tant d'années de fréquentations amicales, se dit-elle, y aurait-il quelqu'un d'aussi méchant? Marie-Hélène ne peut s'arrêter à le croire. Les larmes commencent à déferler sur ses joues tout en s'interrogeant sur l'identité de celui ou celle qui a commis cet impair. Ce qui l'intrigue davantage, c'est qu'elle ne leur a jamais montré l'enveloppe en question. Son enveloppe était dans sa table de nuit. Il fallait qu'au cours de la soirée quelqu'un pénètre dans sa chambre pour commettre son méfait. Le premier choc passé, Marie-Hélène se remémore les copains et les copines qui ont participé à sa fête et tente de trouver le ou la coupable.

Il y a Lucie qu'elle connaît depuis son enfance; Lynne, Jacques et François, des amis de l'école élémentaire; Monique et Josée, les jumelles avec qui elle s'est liée d'amitié chez les guides. Rien dans leur comportement ne laisse soupçonner un geste aussi ignoble de leur part. Marie-Hélène ne veut tout simplement pas le croire.

Lucie, la plus âgée de ses amies, a 16 ans. Ses parents se sont séparés alors qu'elle n'avait que 8 ans. Elle a toujours montré une grande sincérité et une grande générosité de cœur à son endroit. Lucie, l'aînée de ses deux frères et d'une sœur, a dû interrompre ses études pour venir en aide à sa mère et, pour l'instant, elle travaille à titre de commis dans un magasin à succursales multiples. Tout à coup, Marie-Hélène trouve curieux que Lucie se soit excusée de la fête assez tôt sous prétexte qu'elle ne se sentait pas bien.

Lynne, pour sa part, est une enfant unique et issue d'une famille huppée. Son père est juge à la cour provinciale. Lynne est le boute-en-train du groupe et, malgré l'aisance dans laquelle elle vit, n'affiche aucune supériorité à l'endroit de ses pairs. Elle a passé la soirée à rire et à danser. Marie-Hélène n'a donc aucune raison de la soupçonner.

Les jumelles Monique et Josée, quoique difficile à distinguer physiquement, ont par contre des caractères faciles à différencier. Monique est portée à l'étude des arts et est l'intellectuelle de la famille tandis que Josée est considérée comme le p'tit gars manqué. La pratique des sports est son dada. Elle se plaît à dire qu'un jour elle veut suivre les traces de Manon Rhéaume et garder les buts de notre équipe nationale aux Jeux olympiques.

Jacques est le pince-sans-rire du groupe. On ne le prend pas au sérieux, mais on aime sa compagnie parce qu'il affiche une grande sincérité et une profonde sympathie. Marie-Hélène se rappelle qu'au cours de la soirée Jacques lui a demandé s'il pouvait se servir du téléphone dans sa chambre pour appeler ses parents. Il ne voulait pas déranger le cours de la fête. François, né de parents haïtiens, est plutôt silencieux, réservé. Certains le considèrent comme snob, mais bien à tort. Frêle, il ne pratique pas les sports. Il aime philosopher sur tout et sur rien. Quelques-uns de ses confrères l'affublent du titre de missionnaire.

Tout en analysant les caractères de ses amis, Marie-Hélène sent un sentiment de honte en son cœur d'avoir à soupçonner ses meilleurs amis. Dans un moment de grand désarroi, elle décide d'appeler Lynne pour demander si, par hasard, celle-ci n'a pas été témoin d'un comportement bizarre parmi les invités à la fête. Marie-Hélène ne veut

pas accuser qui que ce soit, ni dévoiler les détails du crime. Lynne affirme n'avoir rien vu d'anormal et remercie à nouveau Marie-Hélène pour la belle soirée.

Marie-Hélène n'a pas aussitôt raccroché le récepteur qu'elle entend sonner la clochette de la porte. Quelle n'est pas sa surprise de voir arriver François, tout haletant. Il prend quelques minutes pour reprendre son souffle et annonce à Marie-Hélène qu'il vient de recevoir un chèque de son parrain qui vit à Haïti pour défrayer un voyage que lui offre ce dernier. Les deux amis passent une heure à bavarder de tout et de rien. Après l'avoir félicité de sa bonne fortune, Marie-Hélène le reconduit à l'entrée pour lui faire ses adieux. En retournant au salon, Marie-Hélène est plus confuse que jamais. Elle trouve bizarre que la bonne fortune de François arrive en ce moment. La bonne fortune de son ami coïncide drôlement avec la disparition des économies de Marie-Hélène. Elle fait des efforts pour ne pas trop analyser et surtout présumer de sa culpabilité.

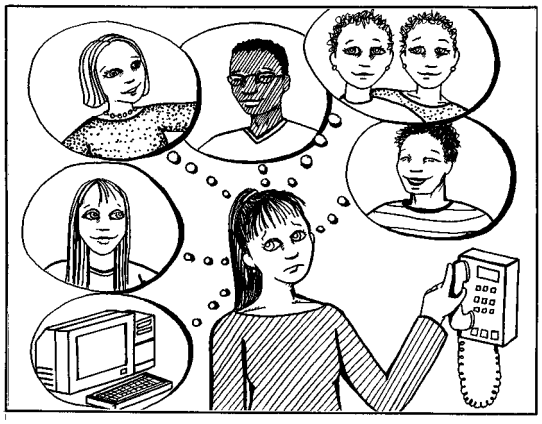
Marie-Hélène devient de plus en plus déconcertée. Elle décide sur-le-champ d'attendre le retour de ses parents. Il faut tout leur dire. Elle ne peut plus vivre seule avec cette détresse. Tel un tigre en cage, Marie-Hélène arpente le salon en proie à ses émotions. Elle ne sait plus où donner de la tête lorsque le téléphone l'arrache à ses réflexions. Elle se rappelle que sa mère a promis de l'appeler du bureau au cours de la journée. En se dirigeant vers l'appareil, elle réfléchit à ce qu'elle va dire. Elle ne veut surtout pas lui parler de sa mésaventure pour ne pas l'inquiéter. Après avoir pris un profond soupir, elle décroche le récepteur et entend sa mère lui fredonner… «Joyeux anniversaire chérie» accompagnée de copines de bureau. Avant qu'elle ne puisse ajouter un mot, sa mère enchaîne en lui disant :

– As-tu trouvé ta surprise?

– Heu, heu, balbutie Marie-Hélène… Quelle surprise?

– Tu n'as pas regardé dans le tiroir du bureau de ta chambre? continue sa mère. Papa t'a laissé un chèque de l 000 $ pour gonfler tes économies de cet été, un cadeau pour ton entrée au secondaire! Tu pourras sans doute te procurer ton ordinateur très bientôt!

Marie-Hélène a la bouche bée, toute désemparée, sa tête bourdonne, elle ne comprend rien. Elle se souvient par contre de ne pas avoir regardé dans son tiroir après la découverte de l'enveloppe sous le divan.



Après quelques hésitations, elle demande à sa mère à quel moment son père a-t-il procédé à l'échange. Sa mère lui répond :

– Tu te souviens, lors de la soirée avec tes amis? Et bien, après la veillée, tu es allée les reconduire à l'arrêt d'autobus. À ton retour, tu as surpris papa dans le salon, il a juste eu le temps de retirer l'argent de ton enveloppe et de la jeter derrière le divan à ton insu… tu as failli lui jouer un tour! C'est au cours du déjeuner ce matin qu'il a déposé son chèque dans une enveloppe à la même place dans le bureau de ta chambre… j'espère que cela ne t'a pas causé d'ennui?

– Ah non maman!, reprend Marie-Hélène, et merci encore pour les bons vœux. Remercie de ma part tes amies du bureau.

Après avoir raccroché le récepteur, Marie-Hélène reste un long moment à assimiler toutes les péripéties de la journée de son anniversaire et à se culpabiliser au sujet des accusations et des jugements portés à l'endroit de ses amis. Elle s'empresse, d'une part, de monter à sa chambre pour se rendre à l'évidence de la présence du chèque de son père et, d'autre part, d'écrire à tous ses amis et amies. Elle les remercie d'avoir participé à la fête et en profite pour leur dire combien elle les apprécie.

fable

Au congrès des requins

Aux Açores s'étalent l'Atlantique et sa dorsale.

Sous le large, en haute et en basse mer, on parlemente.

C'est l'assemblée des seigneurs des seigneurs, les squales.

On échange, on discute, on argumente.

Millième concile de la confrérie océanique,

Il est mémorable pour sa variété ethnique.

Tous les requins du monde y sont conviés :

Requin aiguille, requin-tapis, requin tacheté.

Des menus variés, un attire l'attention.

Différents rapports jettent la consternation.

On manœuvre, on menace, on malmène :

Le mal se résume en deux mots :
l'espèce humaine.

«Une meute nous épie et nous harcèle :

N'attendons plus! Que tous se rebellent!»

Venu de haute mer, le requin épée s'escrime :

«J'ai nagé toutes les mers, de Bornéo au golfe Persique.

Cette espèce se propage : quel est mon crime?

Croquer des crustacés? Voguer vers les tropiques?»

Harponné aux pectoraux, le requin citron était amer.

«De la côte des Caraïbes, voilà ma blessure de guerre.

On tentait de me capturer, me refaire en spécimen :

D'un des plongeurs, j'ai dû opérer l'abdomen...»

S'avança alors un glaive vivant, un quidam marin.

«On m'accuse d'une inconcevable faute : d'être laid!»

À ses cousins s'adressait le requin-lutin.

Il réclama des avis mais aucun n'osait...

D'une fosse s'échappe une voix de stentor :

C'est le requin grande gueule, légende de l'Orient.

«Admirez le colosse, contemplez le titan.

Notre flotte est menacée, mettons-les à mort!»

Un requin-marteau branlait dans le manche :

«Celui qui me précède se montre trop vorace!

Je suis fait pour frapper, c'est dans la race.

Mais l'idée m'effraie : elle est trop franche…»

Le requin-scie lui coupa la parole :

«Mon cousin Marteau propose-t-il alors des outils?

Un prédateur si tempéré vaut la peine qu'on rigole…

Cessons d'être gentils et défendons nos colonies!»

L'assemblée se plongea dans le silence…

Beaucoup comprennent, plusieurs restent sceptiques.

«Notre espèce n'est-elle pas généralement pacifique?

Ne devrions-nous pas attendre avec patience?»

Il est vrai qu'il fallait agir, mais quand, et comment?

S'avance alors, le grand des grands, le Grand Requin blanc.

«Admettons-le, nous connaissons peu l'adversaire.

Nous l'avons vu à l'œuvre dans quelques estuaires.

Certains d'entre eux nous ont changés en proies :

Il existe contre ceux-là de nombreuses lois.

Nous sommes des millions et nous sommes sous l'eau.

Pour nous atteindre, ils doivent risquer leur peau.

N'ayons crainte que dans un avenir trop immédiat

Ils deviennent assez présomptueux pour régler notre cas.

S'ils s'amènent, exhibons nos mille dents des mâchoires :

Ils fuiront! Sans hésitation ni au revoir!»

Des profondeurs des régions abyssales,

Se retira calmement cette clique tropicale.

Des observateurs terrés en sombre hydrosphère

Comprirent des squales qu'ils opéraient en solidaires :

Autrui, nul d'eux n'avait rêvé de le détruire.

De tous les défauts, notre espèce hérita le pire :

D'agir en requin sans en avoir besoin,

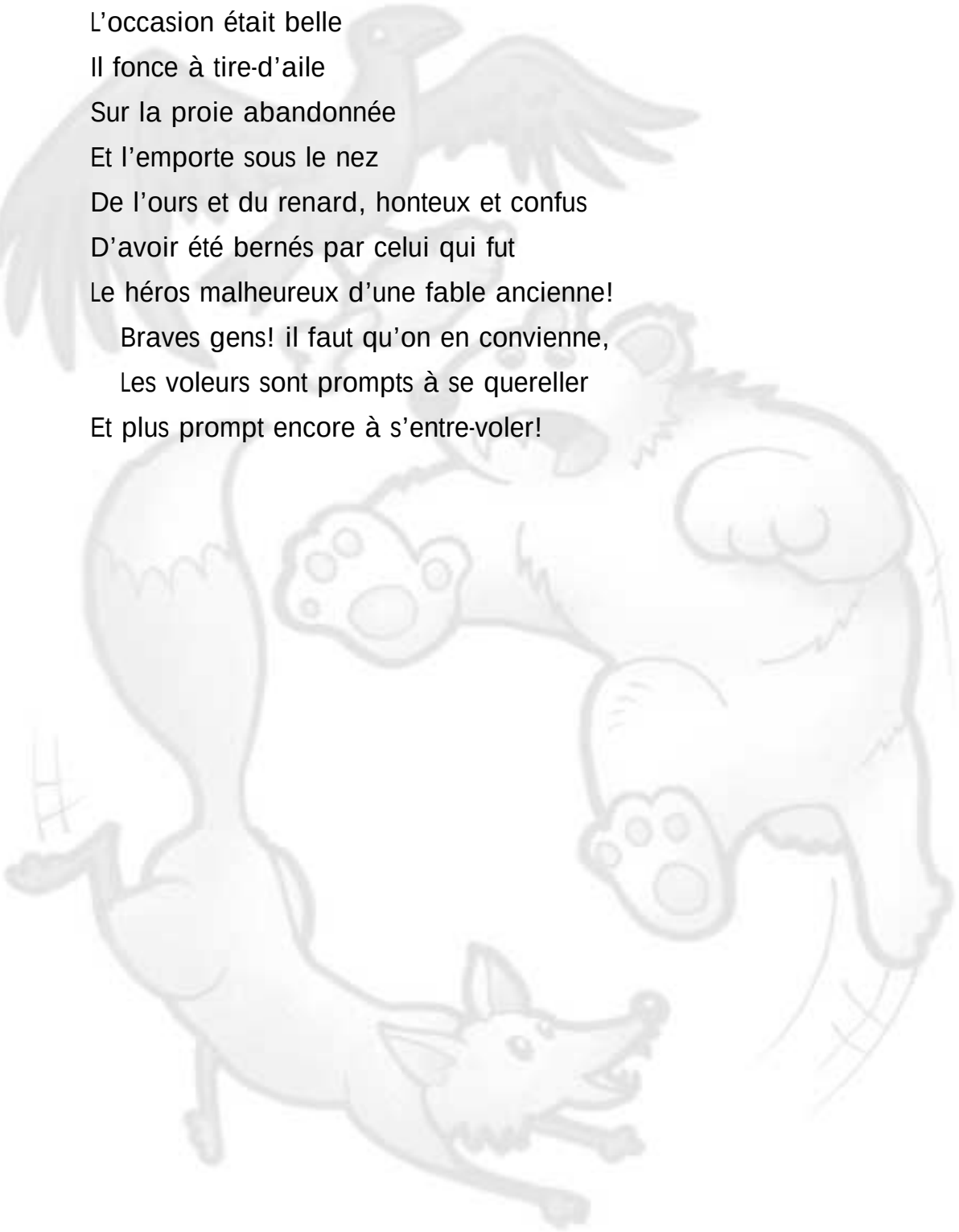
Et de prêter ce nom à ceux qui ne le sont point.

fable

L’ours, le renard et le corbeau

Un ours de fort belle allure,
Dans la toundra, d’aventure,
Reniflait, affamé, la chair qu’un Esquimau
Avait jeté à ses chiens de traîneau.
Un malin renard blanc,
Qui le suivait souvent,
Dit à notre ours : «Écoute bien!
Si tu veux, je distrais les chiens;
Cependant, tu leur voleras
Bons morceaux de maigre et de gras!
– Entendu! dit l’ours à son compère,
Cours! saute et mets les chiens en colère!»
Qui fut dit fut fait,
Et prompt fut l’effet!
Les chiens aboient après le renard,
L’ours leur vole un beau morceau de lard
Et s’enfuit le plus vite qu’il peut.
Le renard le poursuit : «Part à deux!
Aurais-tu donc oublié notre pacte?
N’es-tu plus responsable de tes actes?
– Que voilà de grands mots, Monsieur le jappeur,
Dit l’ours, vos sermons ne me font point peur!»
Le renard est petit mais il a la dent dure.
Harcelant l’ours, il lui fait fort belles morsures.
Notre ours veut répliquer et lâche son morceau
Pour courir après le renardeau.

Un corbeau qui tournait en l'air
Avait suivi toute l'affaire.
L'occasion était belle
Il fonce à tire-d'aile
Sur la proie abandonnée
Et l'emporte sous le nez
De l'ours et du renard, honteux et confus
D'avoir été bernés par celui qui fut
Le héros malheureux d'une fable ancienne!
Braves gens! il faut qu'on en convienne,
Les voleurs sont prompts à se quereller
Et plus prompt encore à s'entre-voler!



fable

Vif-Argent

Vif-Argent est un écureuil gris, agile et espiègle. Il est encore jeune. Né en avril, il n'a que quatre mois. Mais sa mère s'inquiète déjà à son sujet. Alors que son frère et sa sœur de la même portée apprennent à accomplir avec minutie les tâches domestiques, Vif-Argent ne pense qu'à les faire le plus vite possible pour aller jouer.

Son plus grand plaisir, c'est de jouer à l'acrobate dans les arbres du jardin. Tôt le matin, on l'entend pousser des cris perçants. C'est sa façon d'inviter ses deux cousins à fourrure noire à commencer avec lui leur journée de jeux et d'insouciance. Leur ronde infernale débute toujours par une petite collation sous les mangeoires d'oiseaux. Ils cassent la graine en silence, en faisant de courtes pauses assis sur leurs pattes de derrière.

Puis, brusquement, Vif-Argent se met à jacasser comme une pie et à tourner comme une toupie. Noiraud et Ébène lui emboîtent le pas et, à trois, ils s'étourdissent avec acharnement. Puis Vif-Argent prend une tangente, file vers le pommetier. Les quatre griffes acérées de ses pieds antérieurs lui permettent de s'agripper à l'écorce de l'arbre. Ses amis le suivent, aussi vifs et alertes que lui. La poursuite se continue jusqu'aux branches supérieures de l'arbre. Leur queue épaisse et touffue agit comme un balancier dans les hautes branches. Le remue-ménage se continue : quelques petits fruits se détachent et s'abîment sur le sol. Là-haut, Vif-Argent mène toujours le bal. Soudain, il s'élance en plein ciel pour atterrir sur la palme accueillante d'une immense épinette. La branche descend sous le choc, remonte et redescend sous le poids de l'écureuil gris. Vif-Argent agite la queue de satisfaction en se balançant ainsi dans l'ombre du conifère géant. Ébène s'envole à son tour pour le rejoindre, mais Noiraud, plus sage, préfère éviter le dangereux raccourci et il prend le chemin du tronc.

Les trois compères se reposent un instant. Bref. Car un cri perçant de Vif-Argent déclenche une nouvelle poursuite. Les amis entament une course folle sur la clôture de bois qui borde le jardin, puis filent à toute allure dans le tilleul du parterre.

Tout à coup, d'une haute branche de l'épinette, un cri strident fend la matinée. C'est la mère de Vif-Argent qui vient de découvrir une nouvelle négligence de son fils. Apeurés, Ébène et Noiraud filent vers le jardin voisin pendant que leur ami, penaud, rentre chez lui.

Vif-Argent doit aider à construire un nid d'hiver pour que la petite famille soit bien au chaud pendant la froide saison. Il faut pour cela ramasser de la mousse, du duvet, des herbes séchées et des plumes. Le jeune écureuil a rapporté la veille les résultats de sa rapide cueillette. Mais pour pouvoir rejoindre plus vite ses amis, il a abandonné le duvet sur une branche nue, sans protection. Le vent de la nuit a tout éparpillé. Vif-Argent est sévèrement semoncé par sa mère.

– Du travail qu'il faudra recommencer…

Elle craint que le laisser-aller naturel de son fils leur occasionne à tous de fort mauvaises surprises dans les mois qui viennent. Elle s'inquiète non seulement du confort du nid, mais aussi des réserves. Elle a trouvé l'autre jour, abandonné sur la table du jardin, un sac d'arachides. Vif-Argent avait la mission de trouver une réserve sûre. Malheureusement, en les enterrant, il n'a pas pris soin de noter l'emplacement des cachettes, ni de s'imprégner de leur odeur pour pouvoir mieux mémoriser l'endroit. Cela prenait trop de temps : Ébène et Noiraud l'attendaient…

– De la nourriture gaspillée, ça! lui reproche-t-elle en frappant l'écorce de l'épinette.

Vif-Argent accepte fort mal les réprimandes de sa mère et surtout cette phrase qu'elle lui répète sans cesse :

– Le temps ne tient pas compte de ce qu'on fait sans lui.

Il la trouve un peu embêtante avec cette ritournelle qui ne rime à rien. Il ridiculise ses recommandations et ses inquiétudes perpétuelles. Pourquoi s'énerver?

– Je me construirai un nid d'hiver. Il sera rien qu'à moi. Et les réserves… je m'en trouverai des nouvelles, que je remplirai de noisettes et de glands.

Et voici notre écureuil gris invitant ses cousins à une autre course haletante.

Les mois ont passé. Le paysage s'est transformé. La verdure a fait place aux taches multicolores de l'automne et puis aux silhouettes des troncs abrupts et des branches dénudées. Le temps s'est refroidi. C'est janvier. La neige tombe ce soir comme un rideau de mousseline blanche.

Dans leur nid bien consolidé d'herbes, de plumes et de duvet, la mère de Vif-Argent et ses autres enfants se pelotonnent les uns contre les autres et se tiennent bien au chaud. À leur hauteur, l'écorce de l'arbre se découpe facilement et sert à les nourrir quand le temps est trop maussade pour sortir loin du nid. Leurs réserves sont à proximité, en un endroit bien précis, facile à identifier, même sous la neige amoncelée.

Non loin de là, Vif-Argent grelotte dans son nid construit à la hâte. Les plumes mal fixées se sont envolées, les herbes tressées avant d'être bien séchées laissent passer la bise. Le jeune écureuil a beau se recroqueviller sur lui-même, se rabattre la queue sur la tête, il a froid. Il est transi. La faim le tourmente aussi. Il a oublié le lieu de ses cachettes, et l'épais tapis de neige qui recouvre le sol empêche l'odeur des provisions de parvenir jusqu'à lui.

Il fait maintenant nuit noire. Le vent s'élève et secoue avec rage les branches de l'épinette. Surtout les plus hautes, les seules où Vif-Argent a pu trouver de la place pour installer son nid à la fin de l'automne. À cette époque de l'année, toutes les branches bien protégées étaient déjà occupées par des écureuils plus prévenants, plus minutieux.

Dans son abri précaire, le jeune négligent tremble de froid, de faim, de solitude. Au creux de sa profonde détresse, Vif-Argent comprend enfin le sens de ce que lui répétait sa mère :

– Le temps ne tient pas compte de ce qu'on fait sans lui.

La tempête s'est tue. Mais la phrase maternelle hante la mémoire du petit imprudent. Il a appris. Il s'est juré de devenir plus minutieux et de prendre le temps d'accomplir son travail avec soin. Pour que le temps le respecte à son tour.

lettre d'amitié

Lettre à Annie

Chère Annie,

J'ai pleuré amèrement en apprenant la nouvelle! Dommage que tu sois si loin… Je serais tout de suite allée te visiter. Est-ce encore douloureux? On dit que les brûlures, c'est atroce. Maman m'a raconté que tu étais proche du radiateur de votre automobile lorsqu'il a explosé. Tu as dû hurler…

J'ai découvert, en fouillant dans Internet, qu'il existe une pommade mexicaine particulièrement efficace contre les brûlures. Dérivée d'une plante, elle porte l'étrange nom de T-E-P-E-S-C-O-H-U-I-T-E. Apparemment, on a eu recours à cette pommade pour traiter les grands brûlés lorsqu'un volcan a fait éruption à Mexico. L'article d'Internet dit que leur peau a bien cicatrisé en quelques jours et que les cicatrices ont fini par disparaître.

Voici le fruit de ma recherche : Provenance : écorce d'une plante mexicaine portant le nom de *Mimosa tenuiflora* et dotée de propriétés antimicrobiennes. Disponibilité : en vente libre dans les pharmacies mexicaines. Apparemment, un botaniste d'Ottawa a rédigé un article scientifique sur les propriétés miraculeuses de cette plante.

Ne t'en fais pas. Je vais faire l'impossible pour t'en procurer. Nos voisins prévoient justement un voyage à Cancun. Quand je leur ai parlé de toi, ils ont immédiatement accepté de collaborer. De plus, je suis convaincue qu'il y a d'excellents chirurgiens près de chez vous. De nos jours, on fait des miracles avec la chirurgie plastique. J'ai vu une émission à la télé sur les greffes cutanées. On prélève de la peau sur une cuisse, par exemple, et on la greffe au visage comme par magie.

J'imagine que tu te sens mal à l'aise de montrer ton visage. Ne t'inquiète pas… J'ai expliqué la situation à nos amies et amis des chalets avoisinants. Comme ça, quand tu viendras pour les vacances, tu n'auras pas à tout raconter de nouveau.

Cicatrices ou non, je veux que tu saches, Annie, que cela ne change absolument rien entre nous. Tu demeures ma meilleure amie. De toute façon, ce qui compte vraiment, c'est la beauté intérieure, n'est-ce pas? Rien ne peut t'enlever tes grandes qualités. Ton sens de l'humour redoutable, ta grande générosité et ta gentillesse remarquable sont à l'épreuve du feu.

Je dois t'avouer que ton accident m'a ébranlée et qu'il a éveillé en moi le désir profond de te dire, à toi et aux autres êtres chers de ma vie, combien je vous aime et je vous apprécie. C'est lorsqu'on arrive sur le bord de la falaise qu'on se rend compte du danger de tout perdre. Ton accident m'a fait prendre conscience de l'amitié profonde que j'ai pour toi. Je ressens le besoin de te le communiquer en bonne et due forme, au risque de faire rire de moi. Mais, te connaissant, je sais que tu ne te moqueras pas de moi. Tu partages probablement les mêmes sentiments à mon égard, car tu es toujours là au bon moment, pleine de bonne volonté, débordante d'enthousiasme, disposée à me prêter main-forte.

Le jour où j'ai appris la terrible nouvelle, j'ai serré mes parents et mon frère Éric (eh oui!) très fort dans mes bras. J'avais besoin de réconfort, mais j'avais aussi besoin de resserrer les liens avec les gens qui m'entouraient. Mon esprit s'est mis à divaguer… Je m'imaginais toute seule, sans papa et maman, sans Éric, sans Sophie et Martin, et sans toi. Tout à coup, j'ai senti un frisson envahir mon corps, des pieds à la tête. J'ai senti que la planète s'effondrait sous moi et que je restais paralysée, dans le noir, dans le grand néant… C'était une sensation horrible que je ne souhaite pas à mon pire ennemi.

Je me suis rendu compte de l'importance des relations avec les autres, de l'importance d'un sourire franc et chaleureux, d'une poignée de main au moment propice, d'une tape d'encouragement sur l'épaule. C'était comme si je me rendais à l'évidence qu'on m'avait tout servi sur un plateau d'argent dans ma vie, mais qu'un jour, un jour inattendu, quelqu'un pouvait retirer ce plateau, comme à la fin d'un repas copieux.

Ton accident a, en quelque sorte, servi à m'enlever les écailles des yeux. Il m'a permis d'apprécier mes êtres chers à leur juste valeur. J'ai téléphoné à Sophie et à Martin pour leur faire part de mes réflexions et de mes sentiments à leur égard. Ils t'envoient leurs plus chaleureuses salutations. La nouvelle tragique les a beaucoup attristés, eux aussi.

Sophie m'a raconté que sa grand-mère est tombée dans un feu de camp lorsqu'elle était bébé. À cette époque-là, les gens demeuraient dans des fermes, loin des hôpitaux. Son arrière-grand-mère devait s'occuper de beaucoup d'autres enfants et ne pouvait malheureusement pas rester avec son bébé à l'hôpital. Tu t'imagines ce que ça représente d'être gravement brûlée à l'âge de dix mois et séparée de la tendresse de sa mère pendant plusieurs mois?

Dans ce temps-là, les greffes de peau n'existaient pas, mais une infirmière au cœur d'or a tenté une expérience sans précédent pour accélérer la guérison. Elle a demandé qu'on lui enveloppe le bras avec la jambe brûlée du bébé, dans l'espoir que les cellules de sa peau se

reproduisent sur la zone affectée. Elle est demeurée alitée à côté du bébé, immobilisée, durant six mois. Au bout de cette longue période expérimentale, la peau de l'infirmière a commencé à se former sur la jambe du bébé et, avec le temps, l'enfant a fini par se rétablir complètement. Cette histoire te touche-t-elle autant que moi? J'en ai la larme à l'œil de penser qu'une étrangère a sacrifié six mois de sa vie, jour et nuit et d'une manière tout à fait désintéressée, pour le bien-être d'un autre être humain.

Figure-toi qu'hier soir, justement, j'ai rêvé qu'on était couchées côte à côte et qu'une infirmière avait enveloppé mon bras contre ton visage avec des bandelettes. Une musique douce et paisible jouait dans ma tête et me faisait vibrer d'émotion. Au bout de quelques jours, l'infirmière a retiré les pansements et, ce faisant, a dévoilé, devant les regards ébahis, un phénomène scientifiquement inexplicable : comme les fibres entrelacées d'un tissu, les cellules de ma peau noire avaient fusionné avec les cellules de ta peau blanche. Tes brûlures avaient complètement disparu et une peau café au lait recouvrait mon bras et la partie affectée de ton visage. On était devenues des amies inséparables, unies par l'adversité.

J'ai souri en ouvrant les yeux car, pour moi, c'était un signe indéniable de ta guérison complète.

Chère Annie, ne te décourage surtout pas. Je suis là pour t'aider, de même que Sophie et Martin. On a tous hâte de te voir en chair et en os, et de s'amuser avec toi. Tu nous manques beaucoup, toi et tes blagues. Personne n'en raconte d'aussi drôles que les tiennes. Tu remportes la palme!

Je t'embrasse bien fort.

Ton amie fidèle,

Manon xxx

P.-S. Je te laisse l'honneur d'essayer en premier les skis nautiques que Papa m'a achetés. Je te réserve aussi une pile de magazines des plus passionnants qui ne manqueront pas de piquer ta curiosité insatiable.

(L'auteure aimerait rendre hommage à la feue infirmière qui a bel et bien sacrifié plusieurs mois de sa vie pour que son amie retrouve sa peau de bébé à la suite de graves brûlures subies lors d'une chute en bas âge dans un feu de camp. Les amis et amies de cette infirmière qui demeure dans l'anonymat devaient sûrement la chérir de tout cœur.)

Une famille nombreuse

Ma mère parviendra toujours à me surprendre. À son arrivée du bureau de poste, elle me tend une lettre qu'elle vient tout juste de recevoir par la poste. Elle me regarde de son sourire taquin, et je me demande ce qui peut bien se trouver dans cette lettre. Au moment où je viens pour prendre l'enveloppe, elle la tient solidement, et me demande :

– Te souviens-tu du cadeau que tu as demandé à ton père et à moi?

Je réfléchis quelques instants, pour me souvenir que je lui ai demandé d'avoir une famille nombreuse comme présent de Noël. Je suis enfant unique, et être seul à la maison avec mes parents et Patof, mon chien, peut parfois être ennuyant.

– Mais oui, je vous ai demandé d'avoir assez de frères et de sœurs pour former ma propre équipe de sport.

Elle me tend alors l'enveloppe en ajoutant :

– Lis cette lettre et, par la suite, viens me voir afin que nous discutions de ton présent.

Cher Jean-Baptiste,

Je viens de lire une lettre tout à fait extraordinaire; celle d'une personne qui s'ennuie d'être continuellement seule. Je ne sais pas si tu en es conscient, mais notre quotidien, à toi et à moi, diffère beaucoup. Ta mère m'a dit ce que tu rêvais d'avoir pour Noël : plusieurs frères et sœurs. Je me rends compte que je vais trop vite.

Tout d'abord, je me présente. Je m'appelle Paulin Lavertue et, tout comme toi, j'ai 13 ans. Mes parents sont des êtres extraordinaires; ils sont dotés d'une patience et d'une débrouillardise incroyables. La preuve… depuis ma naissance, à chaque anniversaire, il y a un membre de la famille de plus sur la photographie traditionnelle. Lorsque j'ai eu 1 an, je me retrouvais en présence du gâteau et de la bougie, en plus d'une mignonne petite sœur. Mais lorsque j'ai eu 13 ans, il y a deux mois, nous étions plusieurs personnes sur la photo. Je ne sais pas si tu peux tenter d'imaginer l'énorme gâteau, entouré de moi et de douze

personnes qui me ressemblent… une chance que les photos panoramiques existent!

Étant l'aîné, j'ai plusieurs responsabilités qui retombent sur mes épaules. Présentement, nous sommes dix enfants qui allons à l'école… Essaie juste d'imaginer lorsque nous sommes six qui avons une dictée le lendemain! Voilà pourquoi je disais, au début de ma lettre, que mes parents sont un exemple de patience et de discipline personnelle. Ils répartissent leur temps également entre chacun de nous en appliquant une routine bien précise. Chaque soir, il est déterminé qui prend son bain, fait ses devoirs, aide aux tâches ménagères, s'occupe du bébé, nourrit les animaux domestiques, écoute son émission à la télévision ou joue à l'extérieur. Ainsi, mes parents peuvent passer du temps de qualité avec chacun d'entre nous.

Ma sœur et mes deux frères cadets ont la chance d'avoir mes parents à eux tout seuls pendant le jour… Parfois, je les envie. Mon père travaille à la maison : il est agent de voyage. Il me parle souvent des endroits qu'il a visités avant d'avoir des enfants; je le sens quelque peu nostalgique parfois, mais je sais qu'il est heureux parmi nous. Ma mère s'occupe du souper, des épiceries et de la manipulation des appareils dangereux. Pour le ménage et l'entretien de la maison, chaque enfant a une tâche prédéterminée. Ma responsabilité est de confectionner le déjeuner pour mes frères et mes sœurs le matin; je suis passé maître dans l'art de faire un bon déjeuner santé rapide. De plus, je fais les repas pour mes frères et sœurs lorsque nous allons à l'école. Nous ne pouvons pas nous permettre d'être difficiles, car nous avons tous la même collation ainsi que la même sorte de sandwich. À mon retour de l'école, je prépare immédiatement la nourriture du lendemain et je termine mes travaux scolaires; ainsi, je peux profiter du reste de la soirée.

Te rends-tu compte de la chance que tu as d'avoir ta propre chambre? J'ai déjà connu cela, mais j'étais trop jeune, je ne m'en souviens plus. Nous avons quatre chambres à coucher. Celle de mes parents, et nous, les enfants, nous nous divisons les trois autres chambres… je te laisse le loisir de faire les calculs. De plus, nous avons deux salles de bain… Tu

peux t'imaginer, avec six sœurs, que nous, les garçons, ne pouvons y aller aussi longtemps que nous le voudrions! À l'aide d'un horaire juste et équitable, nous nous débrouillons pour que tous et toutes aient la chance d'y aller.

Je t'ai parlé de plusieurs responsabilités qui m'incombent, mais le réel avantage d'appartenir à une famille nombreuse, c'est que je ne me sens jamais seul. Il y a toujours quelqu'un pour jouer avec moi, discuter des péripéties de la journée ou m'aider à résoudre un problème. La magie de Noël est fort spéciale chez moi en décembre… Nous envions le cœur d'enfant des plus jeunes et essayons de sauvegarder cette magie le plus longtemps possible.

J'ai tenté de te donner une image juste de mon quotidien. J'espère que tu as eu la chance de voir les deux côtés de la médaille pour ce qui est d'appartenir à une famille nombreuse. Il serait bon que tu viennes passer quelques jours chez moi pour vivre réellement l'expérience au lieu de te l'imaginer simplement.

J'ai bien hâte d'avoir tes commentaires,

Paulin Lavertue

Voilà quelque temps déjà que je suis songeur; quand je lève mes yeux, j'y rencontre ceux de ma mère. Elle a son sourire des grands jours… Elle me fait un clin d'œil, suivi d'un sourire énigmatique. Je comprends aussitôt ce que j'aurais dû constater il y a déjà quelque temps…

lettre d'amitié

Lettre à Nagui

Windsor, le 8 avril 2001

Monsieur Nagui Adel
16, rue Centrale
Ottawa (Ontario)
XOX OYO

Mon cher ami Nagui,

Je te remercie de ta gentille lettre du 15 mars dernier. Que de renseignements elle renferme sur ton Égypte ancienne!

Tu m'as vraiment permis d'en apprendre beaucoup sur le pays de tes grands-parents. Je te suis donc très reconnaissant de tout le temps que tu as consacré à me décrire, par exemple, les superbes palais et temples des rois et des reines d'autrefois.

De toute évidence, l'architecture et la construction n'avaient aucun secret pour les grands bâtisseurs égyptiens d'antan. Je te promets de me plonger très bientôt dans mon encyclopédie afin d'en savoir davantage sur tout ce que tu m'as signalé : rois et reines célèbres, pyramides, palais, et ainsi de suite. Désormais, je prêterai une oreille attentive aux documentaires que la télévision présente de temps à autre sur les civilisations, comme celle de tes ancêtres, qui ont marqué l'histoire de l'humanité.

Dans un autre ordre d'idées, j'ignorais, à ma grande honte, qu'il y avait des couvents et des collèges où on enseigne en français là-bas. À vrai dire, j'aurais dû m'en douter puisque l'Égypte fait partie de l'Organisation internationale de la Francophonie. Je viens de vérifier les chiffres : quelque 60 000 jeunes étudieraient en français dans le pays.

Aujourd'hui, c'est à mon tour, Nagui, de répondre à tes questions. Tu souhaites que je te renseigne précisément sur l'implantation initiale des Européens dans ma région. Je m'exécute donc… avec amitié et empressement.

Tu me dis que tu ignores presque tout du Sud ontarien. Je vais tenter, mon ami, de te fournir l'essentiel des données relatives à tes questions. Naturellement, en bon élève que je suis - hum! hum! -, j'entends te brosser un petit tableau de la situation de la toute première colonie à s'établir dans mon beau coin de pays.

Avant de m'y mettre toutefois, permets-moi de te souffler une petite colle que tu peux poser à tes camarades : la ville de Detroit se dresse-t-elle au nord ou au sud de Windsor?

On a tendance à supposer que la ville de Detroit se situe au sud de Windsor, alors qu'elle s'élève en réalité au nord. Tu verras en examinant ta carte géographique que la presqu'île du Sud-Ouest ontarien, qui s'étire vers l'ouest, épouse vaguement, à mes yeux en tout cas, la forme d'une bonne grosse bottine de travail.

Detroit apparaît avec ses grandes tours Renaissance au nord, juste au-dessus du bout de la bottine. Beaucoup de visiteurs cherchent inutilement Windsor en bas de la péninsule. Il faut leur expliquer, lorsqu'ils s'égarent, qu'ils doivent remonter dans le nord-ouest de notre grande presqu'île pour la trouver. Voilà pour la petite colle!

Tu sais déjà que Windsor se situe sur les bords de la rivière Détroit qui relie le lac Érié au lac Sainte-Claire. Ma ville tire son origine d'un établissement de Français qui, en 1701, formèrent une colonie au fort Pontchartrain, construit dans la région de Detroit. Il s'agissait d'une initiative d'Antoine Laumet, dit de Lamothe Cadillac.

Il y avait une centaine de militaires et de civils dans la région au début de la colonie. Entre 1748 et 1750, des colons s'installèrent du côté sud de la rivière, soit sur le territoire de la ville actuelle de Windsor. Il y avait moins de 600 habitants des deux côtés de la rivière en 1750. En 1797, des Britanniques souhaitant continuer à vivre sous le Régime anglais quittèrent les États-Unis, pays indépendant, et s'établirent dans le secteur de Sandwich.

Voilà les réponses à tes questions concernant les débuts de ma ville. Je saute maintenant des décennies et des décennies pour passer à la partie purement amicale de ma lettre.

Que comptes-tu faire pendant les vacances qui viennent? Ta famille va-t-elle quelque part?

Nous, nous irons dans la région du Bas-Saint-Laurent cette année. Mes ancêtres viennent de là. Comme mes parents sont en train d'établir l'arbre généalogique de la famille, nous effectuerons un peu de

recherches sur place. Les vieilles pierres tombales des cimetières anciens donnent, comme tu le sais, de la perspective et de nombreuses dates quant à la vie - et à la mort bien sûr - de nos aïeux.

À part ce voyage d'une dizaine de jours, il y aura pour moi une randonnée de quatre jours à bicyclette dans le sud de l'Ontario. Un moniteur de loisirs a organisé une excursion qui permettra à une quinzaine de jeunes de notre âge de parcourir cent kilomètres, plus ou moins.

J'ai hâte, car j'aime le cyclisme, le grand air, les découvertes, la camaraderie et les beaux défis dépourvus, évidemment, de graves dangers. En passant, si tu voulais te joindre à nous, tu serais le bienvenu. Je me ferais un grand plaisir de régler les formalités d'inscription pour toi. Écris-moi un petit mot le plus tôt possible si ma randonnée t'intéresse. D'accord?

Naturellement, si tu pouvais passer du temps chez moi au cours de l'été, je serais bien content. Ma famille, tu le sais bien, éprouve de l'affection pour toi. Elle t'accueillerait avec joie, à bras ouverts. Considère-toi, Nagui, comme invité et indique-moi dans ta prochaine lettre si tu peux faire un séjour dans mon beau Sud à moi. Ma région possède nombre de lieux pittoresques et enchanteurs. Nous aurons beaucoup de plaisir si tu viens, je te le promets.

Le temps fuit. Il me faut couper court maintenant : j'ai un examen spécial cette semaine. Une revue de la matière étudiée jusqu'à ce jour m'attend. Tu te trouves peut-être dans une situation semblable et tu comprends certainement mon excitation.

Je te laisse donc sur ces mots, non sans te redire auparavant mon amitié et te rappeler les bons sentiments des miens à ton égard. À très bientôt, j'espère.

Amicalement,

Jean-François

L'agenda scolaire

mode d'emploi

L'agenda scolaire est un outil important à apporter en classe, à transporter à la maison, à déposer sur la table de travail et à ranger dans le sac d'école.

Préparation de l'agenda

– Transcrire l'horaire scolaire de la semaine ainsi que l'horaire des autres activités dans le tableau prévu à cet effet.

– Noter le courriel et le numéro de téléphone des camarades qui peuvent m'aider en cas de besoin dans la section prévue à cet effet.

– Dans la couverture intérieure, coller un carton pour faire une pochette. Y glisser un billet d'autobus, sa carte de bibliothèque, une pièce de 25 ¢ et tout autre élément qui peut dépanner en cas d'urgence.

Utilisation continue de l'agenda

Écrire dans le calendrier mensuel toutes les dates de remise des travaux, les évaluations et les activités extraordinaires pour avoir une vue d'ensemble du mois.

Dès qu'une tâche est assignée, la noter dans l'agenda. Adopter un système d'organisation pour séparer les types de tâches à accomplir. Les tâches peuvent être notées dans l'agenda par matière ou selon un ordre logique particulier.

Exemple de système d'organisation

Code	Signification
	Travaux à terminer Utiliser ce code pour désigner les travaux à remettre le lendemain.
	Travaux en cours Utiliser ce code pour désigner les travaux qui s'étendent sur plusieurs jours.
	Études Utiliser ce code pour désigner les notes à relire, les informations à mémoriser, les concepts à essayer de mieux comprendre, etc.
	Notes aux parents Utiliser ce code pour désigner des documents à remettre aux parents.
	Activités Utiliser ce code pour noter les activités qui se déroulent après les heures de classe (leçons de musique, activités sportives, etc.).

Pendant la soirée, cocher ou surligner les tâches accomplies au fur et à mesure. À la fin de la période de devoirs, ajouter une flèche à côté des tâches non terminées et les noter immédiatement sur la page du lendemain.

Exemple

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi
projet histoire – recherche (Internet) →	projet histoire – recherche (biblio) →	projet histoire – recherche ✔	projet histoire – rédaction →	projet histoire – rédaction →

Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi
projet histoire – rédaction →	projet histoire – rédaction ✔	projet histoire – révision ✔	projet histoire – version finale ✔	

Noter dans l'agenda le nombre de livres à rapporter à la bibliothèque dès qu'un emprunt est effectué.

Pour planifier une tâche de grande envergure, la diviser en étapes. Répartir ces étapes selon les délais impartis pour réaliser la tâche.

Le bac à compostage

mode d'emploi

Tu as à la maison de jolies plates-bandes de fleurs ou peut-être même un beau petit potager dans ton arrière-cour? As-tu songé à utiliser les ordures de la cuisine pour en faire un humus qui permettrait à tes fleurs et à tes légumes de croître en bonne santé? Eh bien, il s'agit de n'utiliser qu'une boîte ou qu'un bac à compostage, et le tour est joué. En plus de donner un engrais naturel aux plantes, ce procédé permet de diminuer les détritus qui sont habituellement acheminés vers les dépotoirs déjà trop encombrés. Voici le procédé à suivre :

Non, Julie! Composter dans sa case ne peut pas être une activité pédagogique acceptable!

– Se procurer un bac en bois ou en matière résistante d'environ un mètre cube.

– S'assurer qu'il a un couvercle amovible ainsi qu'une petite porte coulissante vers le bas avant du bac.

– Placer le bac dans un endroit facile d'accès et à l'abri des vents froids de l'hiver.

– Asseoir son bac sur un sol meuble pour faciliter l'écoulement des liquides des déchets.

Pour un meilleur résultat, il est recommandé de s'équiper de deux bacs. Cela permet de laisser la fermentation se faire à longueur d'année. De cette façon, avec deux bacs, il est possible de les vider en alternance d'année en année.

Produits de la cuisine à déposer dans le bac

– N'utiliser que les produits qui ne contiennent pas de matières grasses, c'est-à-dire les restants de fruits et de légumes de même que les écailles d'œufs.

– Les retailles des plates-bandes et des légumes du jardin potager sont bienvenues dans le bac à compostage. À l'automne, essayer de les couper finement pour en accélérer la décomposition.

À proscrire!

– Pour éviter la présence de vermine dans le bac, ne pas y jeter de viandes ou de produits laitiers tels que le fromage.

– Ne pas y mettre les litières d'animaux domestiques. Des virus pourraient s'y développer et risqueraient d'entraîner des maladies graves dans la famille.

Enfin, pour obtenir un meilleur résultat, couvrir d'une légère couche de terre à tous les 15 centimètres d'épaisseur de déchets.

Bon jardinage et, surtout, de la persévérance.

Pour avoir de jolies fleurs

mode d'emploi

Introduction

Il y a de jolies fleurs sauvages et de jolies fleurs de jardin. Nous les regardons avec plaisir. Nous les cueillons pour en faire des bouquets que nous mettons dans des vases remplis d'eau. C'est agréable d'avoir des bouquets de fleurs dans la maison. Mais les fleurs se fanent et les bouquets sont alors à jeter. Tout est à recommencer.

Pourtant, ce n'est pas la seule façon d'utiliser les fleurs. On peut les faire sécher, puis composer des bouquets décoratifs de fleurs séchées. Ou, et voilà où je veux en venir : utiliser les fleurs pour se nourrir!

Histoire

Nous ne sommes pas les seuls ni les premiers à manger des fleurs. Déjà dans l'Antiquité, on en consommait. Au Moyen Âge, les roses embellissaient les tables des souverains. Les Japonais utilisent depuis longtemps des fleurs pour donner de la saveur à certains de leurs mets. Nous allons nous y faire nous aussi.

Précautions

Attention! toutes les fleurs ne sont pas comestibles. Le pétunia, la digitale et le muguet, par exemple, sont toxiques. Les fleurs des tomates, des pommes de terre, des aubergines, des asperges et des poivrons sont également toxiques et peuvent rendre très malade. Vous trouverez à la fin de ce texte une liste de fleurs dont la comestibilité a été établie par des botanistes.

Attention encore! Ne mangez pas les fleurs que vous avez achetées chez un marchand. Elles ont probablement été traitées aux pesticides. Et les pesticides, ça ne se mange pas!

Comment manger les fleurs

On utilise les fleurs fraîches, séchées ou sous forme de poudre. Certaines donnent de la saveur aux vinaigrettes, aux trempettes et aux sauces. D'autres se cuisent comme des légumes. Les beignets aux fleurs de courgette ou de potiron sont délicieux. Fraîches, les fleurs ajoutent de belles couleurs aux salades. Séchées, elles donnent de l'arôme aux tisanes. Cristallisées, elles sont une jolie garniture pour les gâteaux et tartes.

Trois recettes

Salade aux fleurs

pour quatre à six personnes

Ingrédients

- une laitue Boston
- 10 fleurs et 10 feuilles de capucine
- 10 fleurs de pensée ou d'impatience
- une vinaigrette maison

Pour apprêter la salade, préparer d'abord la vinaigrette maison.

Ingrédients

- 125 ml d'huile d'olive
- deux cuillerées à soupe de vinaigre
- une pincée de sel
- un quart de cuillerée à café de moutarde
- un œuf dur (facultatif)

Mélanger les ingrédients de la vinaigrette dans un bol. Ajouter en dernier un œuf dur haché. Mettre cette vinaigrette au fond d'un grand saladier.

Laver et essorer les feuilles de la laitue Boston. Les placer dans le saladier. Ajouter les feuilles de capucine préalablement lavées. Ajouter les fleurs de capucine, de pensée ou d'impatience, soit entières, soit en pétales séparés.

Tourner le tout juste avant de servir.

Note : D'autres salades (la scarole, la romaine, etc.) et pétales de fleurs (roses, œillets, tulipes, pâquerettes, coquelicots, etc.) peuvent faire une bien belle salade.

Beignets aux fleurs de courgette, de courge ou de potiron

pour quatre à six personnes

Ingrédients

- une vingtaine de fleurs
- une pâte à crêpes
- 2 œufs
- 250 g de farine
- une pincée de sel
- une cuillerée à soupe d'huile
- $\frac{1}{2}$ l de lait
- huile de friture
- quelques cuillerées de sucre

Mettre la farine dans un grand bol. Faire un puits, y casser les œufs entiers. Ajouter l'huile, le sel, un peu de lait. Avec une cuiller, travailler énergiquement la pâte. Ajouter progressivement le lait. Laisser reposer une heure. (Si la pâte s'épaissit, ajouter un peu d'eau au moment de s'en servir.)

Enlever les étamines et le pistil de chaque fleur (ils ont un goût amer!). Placer les fleurs dans la pâte sans les écraser.

Chauffer l'huile de friture dans une poêle. Y placer une grande cuillerée de pâte dans laquelle trempe une des fleurs.

Faire frire. Retourner le beignet pour le dorer des deux côtés. Faire égoutter. Saupoudrer les beignets de sucre avant de les servir très chauds.

Limonade fleurie

Mettre deux poignées de fleurs fraîches dans un litre d'eau. Ajouter trois cuillers à soupe de sucre. Laisser macérer huit heures. Filtrer. Ajouter du citron et des rondelles de citron ou d'orange.

N. B. À remarquer que cette limonade ne se conserve pas aussi longtemps que celle que l'on trouve au supermarché.

Quatorze fleurs qui se mangent

Nom	Mois de floraison	À utiliser dans...	Goût	Remarques
Bégonia	7 à 8	tisane, limonade	frais	on peut utiliser les feuilles
Capucine	6 à 9	salade	corsé	riche en vitamine C
Coquelicot	6 à 9	garniture	sucré	pétales seulement
Courgette	7 à 9	beignet	meilleur goût de toutes les fleurs	enlever étamines et pistil
Géranium	6 à 9	salade, tisane	parfumé	les feuilles peuvent être infusées
Giroflée	6 à 9	salade	parfumé	
Glaïeul	8 à 9	salade, beignet	sucré	
Impatience	6 à 9	salade, garniture	texture croquante	pétales ou fleurs entières
Œillet	7 à 8	salade	limonade	arôme de muscade
Pensée	5 à 9	salade	légèrement amer	enlever le pédoncule
Rose trémière	7 à 9	salade		boutons comestibles
Tournesol	8 à 9	salade, soupe		graines comestibles
Tulipe	5 à 6	salade	consistance croquante	
Violette	5 à 6	salade, vinaigre, thé, sirop, gelée	très parfumé	feuilles comestibles

Et bon appétit!

Références

http://www.ville.montreal.qc.jardin/inf.../feuillet_fleurs_comes.htm
http://www.chefexpert.com/Cuisine/Gastroblumen.htm
Caron Lambert, Alice (photogr. de Jacques Denarnaud), *La cuisine des fleurs*, Courbevoie, ACR Édition, 1995.
Gardon, Anne, *La cuisine des champs*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1994.

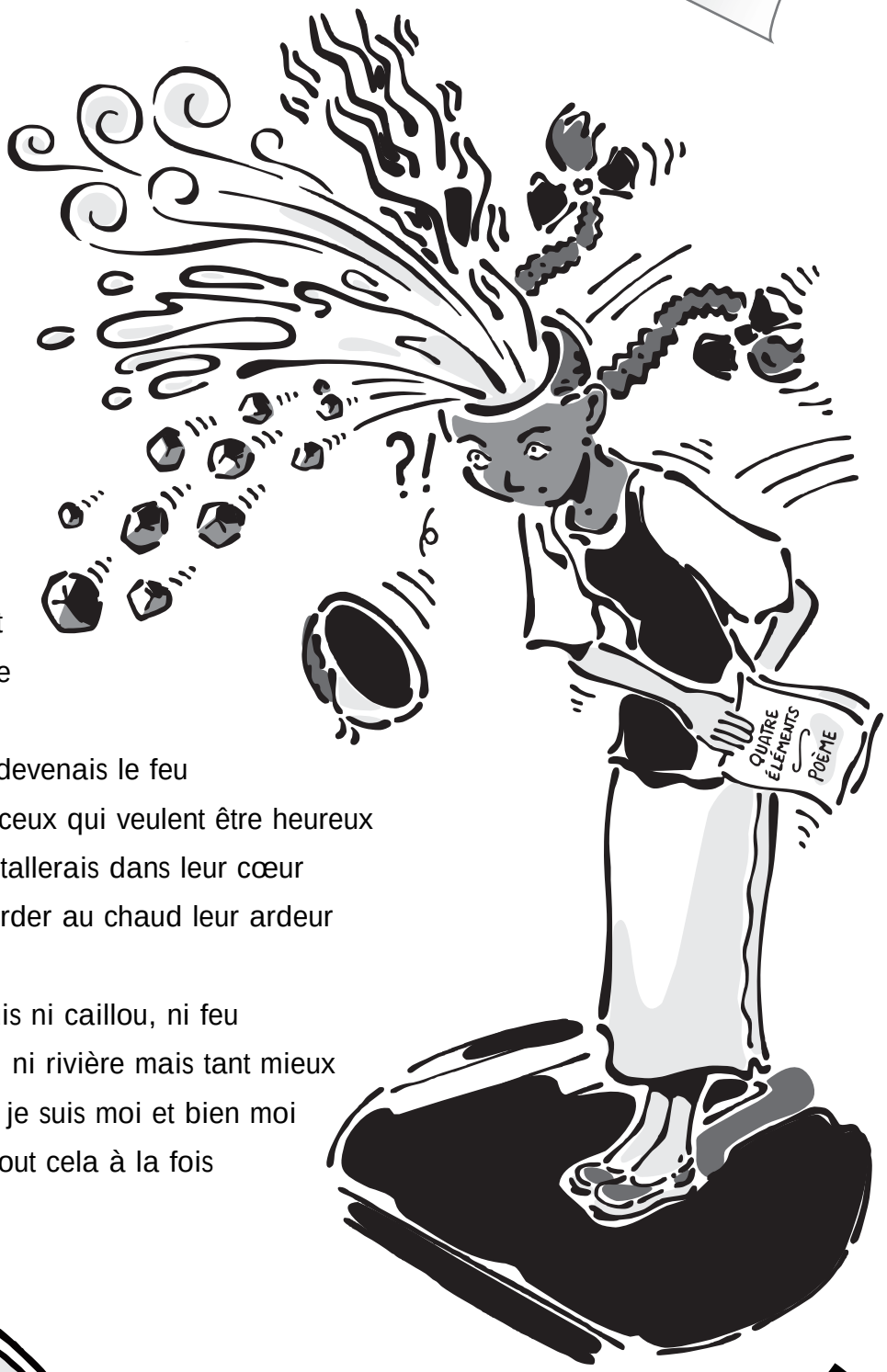
Les quatre éléments

poème

Si je devenais un caillou
Je serais petit et très doux
Dans le soulier d'un voyageur
Pour visiter tous les ailleurs

Et si je devenais le vent
Comme un fidèle confident
J'écouterais tous les feuillages
Les étoiles et même les nuages

Si je devenais une rivière
Au loin, j'irais vers les déserts
Sur les pierres, j'y ferais mon lit
Pour qu'y renaisse un jour la vie



Et si je devenais le feu
Devant ceux qui veulent être heureux
Je m'installerais dans leur cœur
Pour garder au chaud leur ardeur

Je ne suis ni caillou, ni feu
Ni vent, ni rivière mais tant mieux
Puisque je suis moi et bien moi
Je suis tout cela à la fois

poème

Un ami

Que dirais-tu
Si ton ami
Pour un rien
On le raillait?
Te tairais-tu?

Que dirais-tu
Si ton ami
De son infirmité
On se moquait?
Te tairais-tu?

Que dirais-tu
Si ton ami
Pour sa couleur
On l'ignorait?
Te tairais-tu?

Que dirais-tu
Si ton ami
Pour sa culture
On le méprisait?
Te tairais-tu?

Que dirais-tu
Si ton ami
Cherchant ton appui
Te tendait la main?
La lui donnerais-tu?

poème

Vertiges

C’est vrai que souvent j’exagère
mes gestes et mes émotions.
C’est vrai que je crie fort et sans raison
Je sais bien que je vous exaspère!

Je ris pour rien
je pleure sur tout
je me révolte pour des riens
je m’amuse à faire des remous.

Je voudrais être tout à fait libre
pouvoir enfin tout me permettre
mais voilà que je m’empêtre
et que je perds l’équilibre.

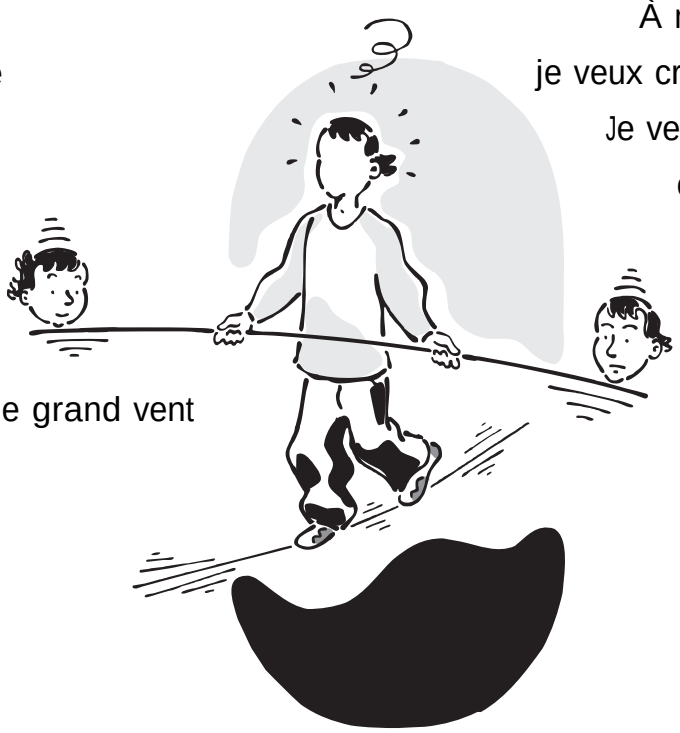
Ne le dites à personne
mais quelquefois
au fond de moi
la peur résonne…

Je me sens fragile
comme une fleur sous le grand vent
comme un géant
aux pieds d’argile
comme un oiseau
sans domicile
comme un bateau
qui cherche une île.

Je suis à l’âge
«entre deux âges».

Comme un tout petit enfant
une partie de moi
veut des caresses et du bien-être.
Je veux qu’on me dise encore : «Je t’aime».

Mais comme un grand
un autre moi
s’apprête à foncer sans problème
pour apprendre la vie et se connaître.
À mon rythme, à ma façon
je veux créer ma propre chanson.
Je veux apprendre qui je suis
et voir ailleurs si j’y suis.



Je suis à l’âge
«entre deux âges».

Ne le dites à personne
mais quelquefois
au fond de moi
la peur résonne…

Comme un torrent
qui perd sa route
comme un régiment
en déroute
un combattant
qui perd la joute
comme un croyant
qui soudain doute
je m'arrête et j'abandonne
mes rêves fous et mes désirs.

Elle est là et me glace les doigts.
Elle m'étreint, me bâillonne,
me poursuit et me talonne.

Alors, je me révolte et je crie
je cours, je pleure ou je ris.
Elle est là tout au fond de moi
je la sens et parfois même je la vois :
c'est la peur de grandir.

Ne le dites à personne
mais quelquefois
au fond de moi
la peur résonne…

«Entre deux âges» est entre guillemets parce qu'il s'agit d'une expression de Paul Claudel.

portrait d'un personnage

Blaise, le taciturne

Blaise est le plus jeune élève de notre classe. Il est plus petit que nous tous. Il a le corps fragile, les traits délicats, l'air d'un angelot. Il plie sous le poids de son sac à dos. On a presque le goût de le protéger quand on le voit. Il est d'une grande discrétion pendant les cours. Quand il s'assoit à son pupitre et se penche religieusement sur son travail, on pourrait croire qu'il est l'élève parfait. Et il l'est aussi. Ses résultats scolaires en font foi. Mais il est un autre aspect de mon camarade…

Blaise, c'est le clown de la classe. Un clown silencieux et imaginatif.

Mais cela, personne ne le sait, sauf nous, ses camarades. Il est drôle, je ne peux pas vous dire comment! Ce n'est pas le gars qui répète les blagues qu'il a lues dans un magazine. Ce n'est pas non plus le type qui vous raconte la dernière émission hilarante d'une série télévisée. Pas plus qu'il n'est le genre à se comporter de façon ridicule, juste pour faire le rigolo, ou le genre à railler ses amis pour attirer l'attention et nous faire tordre de rire.

Non. Blaise est un taciturne. C'est par des gestes simples qu'il nous déride, des gestes précis qu'il laisse échapper toujours au bon moment. Un simple mouvement des sourcils et les rires se déclenchent. Un regard qui monte au ciel, un soupir à peine sonore, et nous nous esclaffons. Une grimace passagère esquissée au coin de la bouche, et nous éclatons d'un rire qui dégringole comme une cascade au printemps. Comme elle, nous ne pouvons plus nous arrêter, même sous le regard sévère du professeur qui insiste pour qu'on lui dise ce qui se passe. Quoi répondre? Il ne se passe rien. Rien qui vaille la peine d'être mentionné en tout cas. C'est là tout l'art de notre camarade.

Je prends l'autobus de la ville avec Blaise pour aller à l'école et en revenir. Il est déjà là quand je monte le matin. Il me fait signe de la main si un siège est libre à l'arrière du véhicule. Après les salutations

d'usage, il redevient muet. Il ne prononce pas trois phrases pendant le trajet d'une demi-heure. Mais Blaise observe. Son regard perçant scrute les travailleurs et les étudiants qui montent, se poussent discrètement, cherchent une place où s'asseoir, gesticulent, discutent, puis descendent après s'être faufilés de peine et de misère jusqu'à la porte. Blaise se divertit en faisant des prévisions sur le comportement des voyageurs. Un gros monsieur monte et se dirige vers la seule place encore libre, à côté d'une aussi grosse dame. Mon ami me pousse du coude comme pour me dire : «Regarde-les… ça risque d'être drôle.»

Le monsieur n'a pu poser que la moitié de son large arrière-train sur le siège. À chaque arrêt de l'autobus, il tente de récupérer un peu d'espace. Mais à chaque respiration de la dame, le pauvre homme perd le terrain gagné. Moi, tout en jetant un œil sur le couple, je regarde le visage de Blaise. Je peux suivre l'action qui se passe sur la banquette, rien qu'à lire les pincements de ses lèvres, le gonflement des ailes de son nez et le haussement de ses sourcils. Je ne peux retenir le rire qui me monte à la gorge, et j'éclate. Les têtes se tournent vers moi. Je baisse la tête, mais je ne peux pas arrêter le ricanement qui persiste. Blaise, lui, reste sérieux. Quel merveilleux pince-sans-rire!

À la récréation, mon ami circule dans la cour. J'aime l'accompagner dans sa promenade. Il écoute ce que les élèves se disent. Il passe d'un groupe à un autre. Selon les sujets des conversations, il revient au premier groupe ou retourne au second. Il fait ainsi la navette entre les groupes. Les divers dialogues s'entrechoquent dans nos têtes et forment parfois un scénario des plus comiques. Un peu comme si l'on zappait d'une chaîne de télévision à l'autre. Ici, une fille raconte une sortie à sa copine envieuse; à côté, trois gars discutent fort d'une partie de soccer qu'ils ont perdue; un peu plus loin, un jeune couple se dispute sur le choix d'un film. «Un beau mixage, si seulement on pouvait enregistrer tout ça!» suggère la mimique de mon ami.

Mais moi, je préfère suivre sur le visage de Blaise les émotions que lui inspirent les conversations superposées. Ses joues s'arrondissent, ses lèvres font la moue ou prennent la forme d'un baiser, son nez remonte par petits coups, comme celui d'un animal qui sent sa nourriture et la déguste déjà en pensée. Blaise s'amuse comme un fou. En silence.

Mon ami se fait son propre cinéma. Un cinéma muet. Mais ô combien éloquent!

La cloche sonne la fin du divertissement. Blaise reprend sa place en classe, comme l'élève sage qu'il sait aussi être. Et moi je me demande ce qu'il fera plus tard, mon ami Blaise. Quel aspect de lui-même l'emportera? Cet as des mathématiques deviendra-t-il un ingénieur

austère? Cet esprit curieux et précis deviendra-t-il un chirurgien minutieux? Cet observateur du comportement humain deviendra-t-il écrivain? psychologue? photographe? cinéaste? peintre?

Ou, pourquoi pas, mime? Vous savez bien, cet être qui tend aux humains le miroir de leurs sentiments et de leurs agissements en quelques gestes dépouillés, mais d'une parfaite justesse.

Oui, je vois Blaise devenir mime. Je le sais capable de faire fleurir sur un masque blafard les plus intenses des émotions. Moi, je serai là dans la salle de spectacle ou sur un coin de rue. Je le regarderai ce visage d'une si expressive mobilité. Et je rirai, je rirai… jusqu'aux larmes.

portrait d'un personnage

Sur les traces de Gabrielle Roy

L'écrivaine franco-manitobaine Gabrielle Roy s'est largement inspirée de sa vie pour écrire ses livres. Il est vrai que son existence est loin d'être banale!

Fille de parents québécois installés à Saint-Boniface, elle vient au monde le 23 mars 1909. L'enfant a grandi sur la fameuse rue Deschambault au sein d'une communauté francophone qui lui inculque la fierté de sa langue et de ses origines.

La «petite dernière» de la famille se sentira toujours un peu à part des six autres frères et sœurs plus âgés. Mais son statut de benjamine lui apporte certains privilèges dont celui d'être plus proche de sa mère. En effet, Mélina a véritablement des dons de conteuse et elle enflamme l'imagination de sa fille avec des récits et des anecdotes gravitant autour de son Québec natal.

La fillette entretient des rapports plus difficiles avec son père. Ce dernier est fonctionnaire pour le service d'immigration de la province. Ami et protecteur des immigrants, il représente certainement un modèle de compassion et de dévouement aux yeux de Gabrielle.

one-two-three, un-deux-trois

Les premières années d'école sont plutôt difficiles. Cela s'explique par le fait que la province du Manitoba vient de proclamer une loi anti-française, interdisant l'enseignement bilingue. L'écolière s'initie donc aux mathématiques et à la géographie en anglais! Pas commode quand on a été élevé dans un milieu français!

Cela n'empêche pourtant pas notre écrivaine en herbe de remporter le premier prix de composition française plusieurs années de suite et, en 1923, de remporter la deuxième place du concours littéraire organisé par le quotidien montréalais *Le Devoir*.

Quand le moment vient de penser à son avenir, l'adolescente choisit finalement le métier d'institutrice qu'elle exercera pendant une dizaine

d'années, tout en contribuant à l'entretien de la maison familiale. Cette expérience avec les enfants deviendra une grande source d'inspiration pour ses livres. En attendant, elle doit «agrandir sa vie», comme elle le dit, et elle part explorer le vaste monde.

le voyage décisif

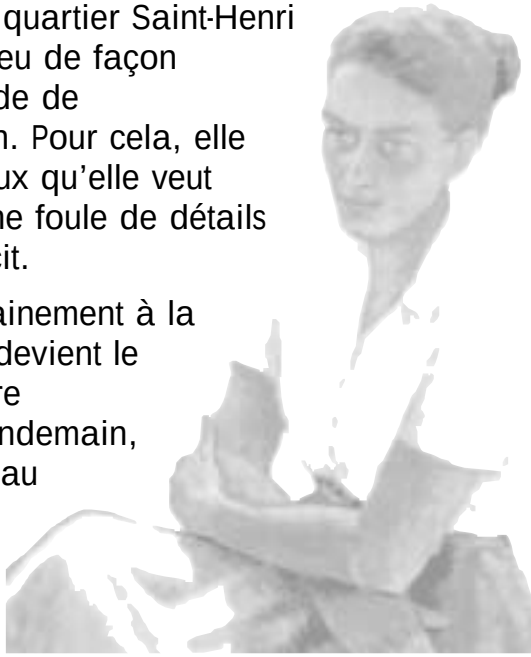
À vingt-huit ans, Gabrielle décide de quitter l'enseignement et le Manitoba pour aller étudier le théâtre en Europe. Elle réside à Londres et à Paris. Au cours de ce séjour d'un an et demi, elle fait la connaissance de gens merveilleux qui deviendront ses amis et rencontre des artistes talentueux qui consacrent leur vie à leur travail. Elle apprend l'art dramatique et a même l'occasion de publier un premier article.

De retour au pays, la jeune femme s'installe à Montréal, la grande ville francophone d'Amérique du Nord, et gagne sa vie comme journaliste. Pour réaliser ses reportages, elle doit voyager d'un bout à l'autre du Canada, qu'elle apprend à connaître et à apprécier.

Dans ses temps libres, elle rédige de courtes nouvelles inspirées de ses aventures, lesquelles seront publiées dans diverses revues. Petit à petit, elle apprivoise l'écriture et consacre de plus en plus de temps à son œuvre personnelle.

C'est la parution de son premier roman, *Bonheur d'occasion*, en 1945, qui fait de Gabrielle Roy une écrivaine à part entière.

Ce livre qu'elle a mis deux ans à parfaire raconte l'histoire de gens qui vivent dans le quartier Saint-Henri de Montréal. Pour dépeindre le milieu de façon réaliste et juste, elle utilise la méthode de l'observation et de la documentation. Pour cela, elle se balade tous les jours dans les lieux qu'elle veut décrire et enregistre mentalement une foule de détails qui donnent de la justesse à son récit.



Ce souci de la vérité contribue certainement à la qualité et à la réussite du livre, qui devient le premier grand succès de la littérature canadienne-française. Du jour au lendemain, Gabrielle Roy devient une célébrité au Québec, au Canada, en France ainsi qu'aux États-Unis, grâce à la traduction de son roman.

Son défi consiste désormais à prouver que son premier ouvrage n'est pas un accident de parcours, mais le fruit du travail et de l'imagination d'une véritable artiste.

La preuve est faite quelques années plus tard avec la parution de *La petite poule d'eau* (1950). Durant sa carrière, Gabrielle Roy a écrit des dizaines de romans, nouvelles, articles et lettres. Parmi eux, mentionnons, *Rue Deschambault* (1955) et *Ces enfants de ma vie* (1977).

Enfin, son autobiographie, *La Détresse et l'Enchantement* (1984), qu'elle a mis sept années à écrire, est publiée un an après sa mort. Ce récit de vie constitue le témoignage magnifique d'une grande écrivaine du XX^{e} siècle.

portrait d'un personnage

Terry Fox : le parcours d'un vainqueur

Terry Fox n'a que 18 ans lorsqu'on lui annonce qu'il est atteint d'un cancer des os. Une nouvelle plutôt démoralisante pour un beau garçon débordant de vie, qui a la tête pleine de projets!

Ce jeune Canadien est né le 28 juillet 1958 à Winnipeg, au Manitoba. C'est à Port Coquitlam, près de Vancouver, qu'il a grandi et passé la majeure partie de sa vie.

Deuxième enfant d'une famille de quatre, Terry est un garçonnet persévérant et patient. D'après sa mère, il pouvait consacrer des journées entières au même jeu, tout seul. Plus tard, avec ses frères, il se mit à pratiquer le base-ball.

Au début du secondaire, influencé par son meilleur ami, Doug, il fait partie de l'équipe de basket-ball de l'école. Petit problème : Terry est un basketteur médiocre… En dépit des conseils de l'entraîneur qui lui suggère de s'adonner plutôt à la lutte, l'adolescent s'entête à se perfectionner, si bien qu'à la fin du secondaire il est devenu un athlète complet et un basketteur de premier plan.

Le moment de choisir une carrière arrive. Terry s'inscrit en kinésiologie à l'université Simon Fraser. L'étude des mouvements du corps humain lui convenait à merveille. Mais pas question d'abandonner le sport! Il fait désormais partie de la meilleure équipe universitaire de basket-ball de la Colombie-Britannique contre toute attente.

Entre les études, l'entraînement, les compétitions et les copains, Terry a une vie bien remplie. Sa vie bascule d'un seul coup en mars 1976. Les médecins lui apprennent alors que sa douleur à un genou n'est pas le fruit d'un cartilage déchiré, comme il l'avait cru. C'est le cancer qui sévit!

On dit qu'une mauvaise nouvelle n'arrive jamais seule. On annonce à Terry, du même souffle, l'amputation de sa jambe droite dans quatre jours. Quatre jours pour se faire à l'idée de perdre un membre, pour se préparer à devenir handicapé, pour accepter l'inacceptable… c'est peu!

La veille de l'opération, son entraîneur, Terri Fleming, apporte au malade un magazine bien spécial : un article y relate l'histoire d'un

amputé, Dick Traum, qui avait participé au marathon de New York. Il n'en fallait pas plus à Terry : lui aussi se battrait comme un forcené. Un jour, il traverserait le Canada en courant pour montrer au monde que la perte de sa jambe n'en faisait pas un infirme pour autant et pour aider ceux et celles qu'il laissait derrière lui à l'hôpital aux prises avec le cancer.

Sa détermination et son endurance ont permis au jeune homme de surmonter l'expérience traumatisante de l'amputation. Subissant avec courage des traitements de chimiothérapie, il s'adapte à sa prothèse en un temps record. Après quelques mois, il reprend une existence presque normale. La preuve? Il est même devenu champion basketteur en fauteuil roulant!

Pourtant, son rêve de parcourir le pays ne s'est pas évanoui. Ce projet se concrétisera quelques années plus tard.

Le Marathon de l'espoir : d'un océan à l'autre

Cette folle aventure représentait pour Terry un défi personnel. Il tenait à ce point à ce projet dans le but d'amasser des fonds pour la recherche et de sensibiliser les gens au cancer.

La course de fond est une discipline difficile. L'athlète de vingt et un ans entreprend un programme d'entraînement exigeant de dix-huit mois. Le 12 avril 1980, St. John's, Terre-Neuve, est le point de départ de son célèbre périple.

Soutenu par son ami Doug, qui conduit la fourgonnette derrière lui, et par des milliers de Canadiens et de Canadiennes qui l'encouragent tout le long du parcours, notre marathonien franchit six provinces en 143 jours.

Beau temps mauvais temps, de nuit ou de jour, sur les autoroutes ou les chemins de traverse, dans les villes ou les campagnes, Terry franchira sur sa jambe artificielle 5 373 km, jusqu'à Thunder Bay, en Ontario. Une douleur aux poumons l'empêche d'aller plus loin : le cancer vient de le rattraper. On le ramène à Vancouver en avion, où il doit subir d'autres traitements qui l'aideront à vivre encore un peu. Il s'éteint le 28 juin 1981, entouré des gens qu'il aime.

Son exploit a permis d'amasser 23,4 millions de dollars. Depuis, la Fondation Terry-Fox a pris le relais et continue, chaque année, de collecter des fonds pour la recherche contre le cancer. Elle nous rappelle la grande leçon de courage et de dignité que Terry nous a donnée.

rapport de recherche ou d'enquête

Les propriétés de quelques matériaux qui nous entourent

Introduction

Qu'est-ce qu'un matériau?

Les objets qui nous entourent sont fabriqués avec des matériaux. Ces matériaux peuvent être naturels (bois, fer, granit, etc.) et artificiels ou synthétiques (plastique, verre, etc.).

Développement

Différence entre matière et matériau

Le terme *matière* est utilisé pour définir l'élément constitutif des êtres vivants (homme, animaux, végétaux) et des objets inertes; alors que le terme *matériau* désigne ce qui constitue un objet donné en particulier.

Par exemple : le matériau qui constitue une bouteille d'eau minérale est le plastique; le matériau qui constitue un cahier est le papier.

Exemples de matériaux

Les métaux

Le fer, le cuivre et l'or sont des métaux.

Ce sont des corps purs (constitués d'un seul type d'atomes).

Ils sont opaques et imperméables; facilement malléables et résistants aux chocs.

Ils peuvent être attaqués par les acides et les bases, et certains d'entre eux s'oxydent en présence du dioxyde de carbone et de la vapeur d'eau contenus dans l'air (corrosion).

Ils sont de bons corps conducteurs d'électricité et de chaleur.

Ils sont recyclables.

Les plastiques

Il existe une très grande variété de plastiques. Ils peuvent être propres à contenir des aliments ou non. Parmi les plastiques pour emballages alimentaires, on distingue de nombreuses variétés; par exemple : le plastique d'une bouteille d'eau minérale (P. V. C. : polychlorure de vinyle) est différent du plastique d'une bouteille de lait (polyéthylène, polypropylène ou polypropène).

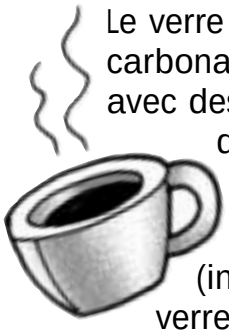
Les plastiques peuvent être transparents ou colorés dans la masse. Ils sont facilement malléables (on les travaille par moulage). Ils sont résistants aux chocs.

Les plastiques sont rarement attaqués par des acides et des bases. Ils constituent un matériau de choix dans la fabrication de récipients à usage alimentaire ou pour contenir des produits chimiques.

Ils ne conduisent pas le courant électrique et brûlent très facilement.

Ils sont difficilement recyclables.

Le verre et les céramiques



Le verre découle des silicates (chauffage de sable blanc avec du carbonate de sodium et de la chaux). Les céramiques sont fabriquées avec des argiles qui, souples lorsqu'elles sont humides, durcissent lors de la cuisson.

Le verre n'est pas altéré à l'air et est très résistant aux produits chimiques. Les céramiques sont également très stables (inoxydables, même à très haute température). Ces qualités du verre et des céramiques en font des matériaux de choix entrant dans la fabrication d'ustensiles de cuisine.

Le verre et les céramiques sont très malléables. Ils sont fragiles et cassent facilement aux chocs.

Ils ne conduisent pas le courant électrique et sont de mauvais corps conducteurs de chaleur.

Ils sont recyclables. Le verre ne se dégrade pas lorsqu'il est abandonné dans la nature.

La faïence et la porcelaine sont des variétés de céramiques.

Le bois et le carton

Le bois et le carton sont des matériaux organiques. Ils sont issus des végétaux et sont constitués principalement d'atomes et de carbone.

Ils sont opaques. Ils ne sont pas imperméables, mais peuvent le devenir s'ils sont traités. Ils sont difficilement malléables. Ils résistent aux chocs, mais le carton se déchire facilement.

Ils peuvent être attaqués par les agents chimiques.

Ils ne conduisent pas le courant électrique et conduisent mal la chaleur; mais ils brûlent facilement.

Le carton se recycle aisément; le bois, plus difficilement.

Différence entre objet et matériau

Nous savons tous que chaque objet qui nous entoure possède une fonction bien précise. Une assiette, un verre, une bougie sont des objets distincts. Chaque objet peut être fabriqué dans un ou plusieurs matériaux différents, suivant l'usage que l'on veut en faire.

Prenons l'exemple d'une assiette :

– Si l'on veut qu'elle soit décorative ou pour «la table», elle sera en faïence, en porcelaine ou en grès (produits céramiques).

– Si l'on veut qu'elle puisse «aller au four», c'est-à-dire supporter de hautes températures, elle sera en pyrex (verre).

– Si l'on veut qu'elle soit incassable, pour le camping, elle sera en plastique.

– Si l'on veut qu'elle soit jetable, elle sera en carton.

Propriétés et critères pour le choix d'un matériau

Nous avons vu, dans l'exemple précédent (assiette), que la fabrication d'un objet se fait en fonction de son utilisation. Ainsi, après avoir défini l'usage que l'on veut faire d'un objet, nous choisissons un matériau en fonction d'un certain nombre de critères qui sont :

– Propriétés physiques : masse, conduction électrique ou thermique, etc.

– Propriétés chimiques : résistance à l'altération et à la corrosion, origine et obtention du matériau.

– Propriétés mécaniques : résistance à la traction ou à la compression, aux chocs, malléabilité (facilité à être travaillé).

– Critères écologiques : recyclage, dégradation, conséquences écologiques au moment de la fabrication ou de la mise en déchets.

– Critères économiques : coût de fabrication.

Pour fabriquer des emballages de boissons, citons quatre exemples de matériaux utilisés :

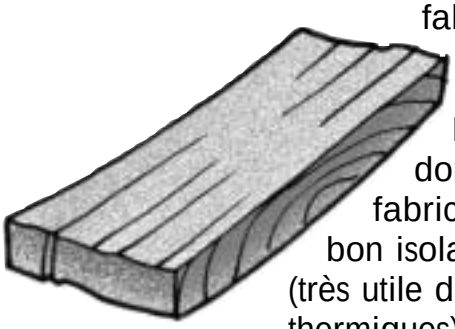
Le verre (bouteilles de limonade ou de vin)

Le verre est transparent et n'est pas attaqué par les agents chimiques (acides et bases, par exemple). Il est recyclable.

Les plastiques (bouteilles de limonade, de lait, d'eau minérale)

Les plastiques doivent être transparents ou teintés dans la masse, ce qui offre de nombreuses possibilités de couleurs et de présentation.

Ils sont facilement malléables (on peut obtenir des formes de récipients et emballages très divers) et résistants aux chocs. Les plastiques ne sont pas attaqués par les acides et les bases. Ils sont donc des matériaux de choix dans la fabrication d'emballages alimentaires. Leur coût de fabrication est bas.



Le bois (tonneaux, pichets)

Le bois est un matériau naturel qui a été utilisé dans tous les domaines de la vie quotidienne, au cours des siècles, pour la fabrication de tonneaux. Le bois est imperméabilisé. C'est un très bon isolant thermique, et il garantit ainsi une température constante (très utile dans le cas des vins qui ne doivent pas subir de variations thermiques).

L'aluminium (cannettes)

L'aluminium est un métal facilement malléable. Il est résistant aux chocs et peut être recyclé. Bien entendu, les cannettes comportent une couche de vernis à l'intérieur (pour contact alimentaire).

Conclusion

Un matériau organique est constitué principalement d'atomes de carbone et d'hydrogène. Les matériaux organiques naturels sont : la laine, la soie, le coton, l'éponge naturelle ou le papier. Les matériaux organiques synthétiques sont les matières plastiques, comme le P. V. C. ou les polyesters.

Les matières plastiques brûlent en donnant principalement de la vapeur d'eau et du dioxyde de carbone.

Bibliographie

Encyclopédie Larousse
Dictionnaire Larousse

rapport de recherche ou d'enquête

Un animal de compagnie

Introduction

Il existe un grand choix d'animaux de compagnie. Il y en a à vendre de toutes les sortes dans les animaleries. Ça faisait longtemps que j'insistais pour que notre famille acquière un chien. À mon avis, un chien de compagnie est l'animal par excellence pour une famille. J'ai dû travailler fort pour convaincre mes parents. Je leur ai montré les chiens de mes amis, j'ai pleurniché devant leur résistance… Un jour, ma mère m'a dit de faire des recherches et de lui prouver qu'un chien serait vraiment l'animal de compagnie par excellence pour nous.

Critères à retenir

J'ai d'abord voulu déterminer le type de chien qui nous conviendrait. Nous habitons une maison à deux étages. Notre jardin n'est pas grand. Il nous fallait donc un chien de taille moyenne. Puis, il fallait prendre en considération les préférences de chacun. Mon père préfère les chiens de race et n'aime pas les petits chiens qui jappent. Ma mère souffre d'allergies. Mon petit frère Marc a peur des chiens. Conclusion? Notre futur chien devait être de taille moyenne, anallergique et gentil avec les enfants.

Lectures

La bibliothèque municipale avait beaucoup de livres sur les chiens. Il m'aurait fallu une année pour les lire tous. Or, ma mère m'avait donné une date limite. Nous n'allions pas attendre l'hiver pour acheter le chien. Nous l'achèterions au début de l'été pour que j'aie le temps de m'occuper de lui pendant les vacances.

Pour arrêter mon choix sur deux ou trois races de chiens appropriées, j'ai consulté plusieurs livres où j'ai trouvé la description d'une centaine de races. D'après les photos, le caniche, l'épagneul et les différentes sortes de terriers me plaisaient le plus. J'ai fait un premier choix : le terrier Wheaten à poil doux serait l'animal de compagnie idéal pour notre famille. C'est un chien originaire d'Irlande, où il aidait les fermiers dans leurs travaux et chassait la vermine. Il pèse entre 35 et 45 livres. D'intelligence supérieure, il est facile à dresser. Il est censé être anallergique, aime les enfants et aboie rarement. Toutefois, il fallait confirmer ce choix par d'autres recherches.

J'ai emprunté le *Guide vétérinaire des chiens et des chats*. Dans l'introduction, les auteurs affirment que les animaux de compagnie aiment leur maître ou leur maîtresse par-dessus tout. Par conséquent,

«il est de notre devoir de veiller à leur bien-être» (p. 14). Je pense que notre famille sera en mesure de comprendre ce principe de base. Une trentaine de chapitres fournissent des conseils sur l'éducation et les soins à donner à nos animaux. Le chien aboie trop? «Quinze moyens de lui mettre un silencieux» (p. 68). Le creusement des trous dans le jardin? «Treize trucs pour mettre un terme à l'excavation» (p. 168). Que faire pour que l'animal apprenne la propreté? «Dix-huit méthodes infaillibles» (p. 235). Ces titres montrent qu'il ne s'agit pas d'un livre ennuyant.

Le livre du Dr Fernand Méry, *Les chiens de compagnie*, m'a déçue. Je n'avais pas fait attention au sous-titre… : «bichons, chihuahuas et chows-chows». Arrivée à la maison, je me suis aperçu que le vétérinaire parlait de ces trois races seulement. J'ai quand même retenu la phrase : «…tous les chiens, quelle que soit leur race, ne sont-ils pas de merveilleux compagnons de tendresse?» J'espère que notre chien le sera.

Internet

Internet a été une mine de renseignements. J'ai tapé le mot *chien* pour indiquer ce que je voulais que l'outil de recherche cherche. Cela a entraîné une multitude de renseignements. J'ai alors essayé «chiens de race» et suis tombée sur un site dont le titre est Bestdogs.com. Les renseignements étaient en français, en anglais et en allemand. J'ai appris qu'il existe une Fédération cynologique internationale (le mot grec *cyno* signifie *chien*).

Finalement, j'ai fait rechercher *animaux de compagnie*; 0,4751 seconde plus tard, 17 825 fichiers étaient à ma disposition! J'en ai regardé une trentaine concernant les wheatens. Il y avait des commerçants qui offraient des t-shirts et autres babioles. Une dame allemande exposait des dessins que sa fille avait faits de leur wheaten. Les pages personnelles laissaient entendre que les wheatens sont vraiment des chiens de compagnie par excellence.

Qu'ai-je découvert encore? Le Conseil de l'Europe a voté une convention pour la protection des animaux de compagnie. L'Association canadienne des médecins vétérinaires recommande fortement la stérilisation des animaux de compagnie. Elle s'oppose à la capture d'animaux sauvages; elle ne pense pas que nous devrions prendre des animaux sauvages pour en faire des compagnons.

Finalement, je suis tombée sur un site québécois très intéressant : www.oricom.ca/ddube/animaux.htm. Ce site parle du bien que les animaux de compagnie font aux malades, aux handicapés et aux familles, etc.

Entrevues

Mes parents aiment bien savoir avant d'acheter ce qu'ils doivent débourser. Avant d'entrer dans un restaurant, par exemple, ils examinent le menu et les prix affichés à l'extérieur. J'ai voulu faire pareil pour le chien. Près de chez nous, il y a une clinique vétérinaire. J'y suis allée pour poser quelques questions. Le vétérinaire m'a dit qu'il fallait compter en moyenne 60 $ par mois de frais de nourriture et de soins, sans compter les accidents et les maladies graves. Il m'a félicitée quand je lui ai dit que nous pensions à un wheaten. Il m'a donné une petite liste d'éleveurs ontariens. Il a mentionné qu'un tel chien coûterait environ 800 $. Mais il a ajouté que ce serait vraiment un excellent chien de compagnie.

Pour essayer d'éviter de si grandes dépenses et aider un chien abandonné, je suis allée au chenil de la SPCA. L'adoption d'un chien coûte 100 $. J'ai vu des rottweilers, des bergers allemands, des pittbulls. La gérante m'a dit qu'elle n'avait jamais hébergé de wheaten. Peut-être que leurs propriétaires les aiment trop pour s'en débarrasser?

Conclusion

Mon choix a été confirmé par ma recherche dans Internet et mes entrevues. Je recommanderai donc à mes parents que nous achetions un wheaten. Marc s'habituera et, moi, je me réjouis à l'avance d'accueillir chez nous un merveilleux chien de compagnie.

Bibliographie

Collectif, *Guide vétérinaire des chiens et des chats*, traduit de l'anglais par Jean-Robert Saucyer, Laval, Éditions Modus Vivendi, 1997.

Méry, Dr Fernand, *Les chiens de compagnie*, Paris, Solar, 1976.

rapport de recherche ou d'enquête

Une bonne alimentation, est-ce si important?

Professeur : Jean Bon

Le 21 août 2000

Aimé Goûté

Introduction

Un style de vie sain qui met l'accent sur l'exercice, les bons repas et le repos peut sembler «fade» et sans attrait, mais des conséquences parfois «piquantes» à la suite de choix d'aliments moins bons pour la santé pourraient nous surprendre et nous inciter à y jeter un œil.

Des plats équilibrés...

...toujours un avantage!
(Dans une cafétéria bondée, par exemple.)

La cellule

Les 60 à 100 milliards de cellules du corps humain ont chacune leurs fonctions propres; si ce n'était pas le cas, on verrait peut-être pousser des doigts sur le front! Qu'elles puissent se renouveler sans cesse permet à deux cellules de se transformer en bébé dans l'utérus de la mère, à un enfant de grandir, à une plaie de guérir, au corps de rester en santé, etc.

Il est important que les cellules puissent puiser tous les nutriments dont elles ont besoin dans le sang pour bien faire leur travail. Notre sang sera riche ou pauvre selon la qualité de ce que nous mangeons et buvons, d'où l'importance d'une bonne alimentation.

Alimentation

Bien se nourrir n'est pas si compliqué. Les quatre groupes du *Guide alimentaire canadien*, soit les produits laitiers, les viandes et substituts, les fruits et légumes et les produits céréaliers, en plus de l'eau de bonne qualité, sont un bon point de départ pour bien manger.

Afin de répondre à tous les besoins du corps humain, il est sage de varier le choix des aliments. Vitamines et minéraux forment une équipe et dépendent l'un de l'autre. Si un seul de ces matériaux vient à manquer, certaines fonctions ne peuvent pas être menées à terme.

Nos cellules sont vivantes et ont besoin d'aliments vivants contenant des enzymes qui aident à la digestion et à d'autres fonctions dans le corps. Pour bien saisir le concept de la vie, prenons, par exemple, un raisin

vert et de la farine blanche. Le raisin est vivant et finit par moisir si on le laisse une semaine sur le comptoir; par contre, la farine blanche ne contient pas d'enzymes et peut donc se conserver longtemps.

Le déjeuner

Un bon déjeuner fournit à peu près 25 % des aliments de la journée. C'est une très bonne habitude à prendre car, comme son nom l'indiquait (*dé - jeûner*), le corps a besoin de carburant pour rompre le jeûne de la nuit et bien démarrer la journée.

Le premier repas du jour peut faire toute une différence à l'école, car un ou une élève qui ne déjeune pas peut avoir du mal à résoudre des problèmes, à être attentif, à apprendre et peut même avoir des troubles de comportement.

Le sucre

Bien se nourrir, c'est non seulement faire de bons choix, mais aussi éviter les moins bons. Le corps ne sait pas comment utiliser ce qui ne nourrit pas et cherche à le rejeter; c'est le cas des mauvais gras, des préservatifs, des colorants artificiels et du sucre.

Si on s'arrête au sucre, par exemple, on peut le trouver sous forme de sucre blanc; et, si on lit bien les étiquettes, dans les sauces tomate, les jus de légumes et les pois en conserve. Le sucre peut porter d'autres noms comme le dextrose, le fructose ou le glucose. De plus, le corps utilise les produits raffinés tels que la farine blanche et les pâtes alimentaires à base de farine blanche comme s'ils étaient du sucre.

Le sucre et ses effets

Chaque Canadien a bu en moyenne 100 litres de boissons gazeuses en 1998, soit presque 2 litres par semaine. Si on fait le calcul, c'est beaucoup si on compare ces chiffres aux 90 litres de lait bus cette année-là. Il est à noter que boire une cannette de boisson gazeuse équivaut à manger $9\frac{1}{4}$ sachets de sucre.

Le glucose (sucre dans le sang) est une bonne source d'énergie pour le cerveau, mais le mauvais type de sucre et sa grande quantité sont nocifs à la santé. Le sucre d'une pomme est excellent pour la santé, car il est peu concentré et accompagné des fibres, vitamines et minéraux du fruit. Le sucre raffiné est bon au goût, mais peut nous jouer des tours à notre insu en favorisant les maladies du cœur, le diabète, sans oublier l'obésité.

Des réactions chimiques se produisent dans le corps qui peuvent modifier le comportement humain; on dit que le sucre est une cause de l'hyperactivité chez les enfants et de l'agressivité. Un essai a été fait à ce sujet dans une prison pour jeunes à Tidewater, en Virginie. En donnant moins de sucre dans la diète des jeunes, le comportement antisocial a baissé de 44 %, les assauts de 82 % et les vols de 77 %.

Goût ou valeur nutritive?

Mais d'où vient ce goût pour les aliments sucrés? Au départ, il faut dire que le goût du sucre est inné chez l'être humain et les animaux; c'est un instinct de survie qui pousse un bébé à téter le lait maternel peu de temps après sa naissance.

Une enquête a démontré que le quart des jeunes passe au moins quatre heures par jour devant le téléviseur. Si on fait le calcul, c'est près de 1 500 heures par année à regarder des émissions entrecoupées de publicités qui prônent la consommation d'aliments riches en sucre, en sel et en gras. On peut voir que la publicité exerce une influence sur les gens; il faut tout de même avouer que, si on n'y prend pas garde, il est très facile de se laisser tenter par tous ces «aliments» si attirants en couleur et en goût, même pour les plus grands.

Conclusion

Une alimentation équilibrée peut jouer un très grand rôle dans une vie car, si on y prête attention, on se sent mieux dans son corps, son cœur et sa tête. Le corps humain est une merveille en soi; et l'on doit en prendre soin, car la santé dépend des décisions de tous les jours.

Bibliographie

Albert, Rolland M.D., *La santé sans prescription*, Sillery, CAHAC inc. Éditeur, 1989, 276 pages.

Bulletin de l'Alliance pour la nutrition des enfants de SD & G, *Bien manger pour mieux apprendre*, septembre 1999.

Enfant et famille Canada, affiche de l'Institut national de la nutrition, septembre 1996. http://www.cfc-efc.ca/docs/00000482.htm

Les diététistes du Canada, *Mission Nutrition*, guide des enseignantes et enseignants, 1998.

Miller, Bruce, *Suppléments nutritifs plus une option*, Bruce Miller Enterprises, Inc., 1996, 35 p.

Lucas, Michel, B.Sc., Dt. P., «Les boissons gazeuses et la conquête de l'espace», *Vitalité Québec*, volume 5, numéro 4, mars 2000, p. 8-11.

texte d'opinion

Il faut mettre fin au travail des enfants!

Ah! La jeunesse! Quel beau temps de la vie! Un moment où l'insouciance, le plaisir, l'épanouissement et la joie atteignent leur sommet. Des années pendant lesquelles nos préoccupations vacillent entre l'école et les heures à flâner sur la plage. Du moins, c'est ce que notre société nous laisse croire.

Hélas, c'est loin d'être la réalité pour 250 millions d'enfants dans le monde. Des enfants qui passent leur jeunesse à travailler, souvent dans des conditions atroces que l'on peut difficilement imaginer. Pourquoi? Parce qu'un petit pourcentage d'humains se garde jalousement la plupart de la richesse du monde, une situation qui crée de la pauvreté à l'échelle de la planète.

Le travail des enfants ne date pas d'aujourd'hui. En fait, depuis sa création en 1919, l'Organisation internationale du Travail (OIT) essaie de l'enrayer. Malgré leurs efforts et ceux de bon nombre d'autres organisations, l'exploitation des enfants demeure monnaie courante sur tous les continents.

Au Pakistan, en Inde et au Népal, des parents, incapables de nourrir leur famille, vendent leurs enfants à des fabricants de tapis. Certains, qui ont à peine quatre ans, tissent la laine accroupis pendant de longues heures. Cette position provoque des problèmes de croissance. En plus, à force de respirer des poussières de laine, ces enfants développent des maladies respiratoires. C'est également le lot des jeunes Africains et Italiens qui travaillent dans le secteur agricole et qui respirent des pesticides. Ou encore celui des enfants du Brésil, de la Bolivie et du Pérou qui travaillent dans des mines de charbon.

Les jeunes filles sont vulnérables à l'exploitation par les nombreux réseaux de prostitution. Par exemple, certaines filles au Népal, qui ont à peine sept ans, sont arrachées à leur famille par les trafiquants. Selon l'UNICEF, l'organisation des Nations unies qui s'occupe des enfants, 20 % des 200 000 jeunes filles qui se prostituent dans les plus grandes villes indiennes meurent avant l'âge de 16 ans.

La vie n'est guère plus facile pour les mendiants, les vendeurs de cigarettes, les cireurs de chaussures, les coupeurs de canne à sucre. La misère déborde au point où les enfants se voient obligés de travailler pour survivre. Dans beaucoup de pays, des enfants de trois à quatre ans triment dur dans des ateliers clandestins aménagés dans des sous-sols ou des endroits mal éclairés, insalubres, mal aérés. Pour de

l'argent? Non, à peine pour une bouchée de pain. Pas un salaire, mais un misérable repas.

La convention sur les droits des enfants de 1989 est claire : «Les enfants ne doivent être astreints à aucun travail comportant des risques ou susceptible de compromettre leur éducation ou de nuire à leur développement.» Cependant, comment un ou une enfant peut-il ou peut-elle s'éduquer, sortir de ce cercle vicieux de la misère, quand il ou elle besogne de longues heures dans de mauvaises conditions pour quelques miettes. On pouvait espérer que cette convention améliorerait la situation. Après tout, depuis 1995, tous les États de la planète, sauf sept, se sont engagés à respecter et à faire appliquer cette convention. Pourtant, selon l'UNICEF, 250 millions d'enfants travaillent; du nombre, 50 à 60 millions d'enfants âgés entre 5 et 11 ans effectuent des travaux dangereux.

Le travail des enfants est un problème économique. Il est facile d'exploiter des gens qui ont faim, qui vivent dans la misère. Le partage plus juste des richesses mondiales est la seule manière d'éliminer ce problème. Mais l'écart entre les plus riches et les plus pauvres dans le monde ne cesse de grandir. En fait, il a plus que doublé depuis quarante ans.

Le problème ne disparaîtra pas de lui-même, surtout s'il y a un profit à réaliser. C'est pourquoi la Suisse prône l'utilisation d'étiquettes pour informer le consommateur et la consommatrice et l'aider à choisir des produits fabriqués par des compagnies qui n'exploitent pas les enfants. Il s'agit d'un pas dans la bonne direction. Si les consommateurs et les consommatrices cessent d'acheter des produits fabriqués par des enfants, les compagnies qui utilisent le labeur des enfants feront moins de profits. Ainsi, elles devront bien diminuer et même, souhaitons-le, cesser leurs pratiques d'exploitation des enfants. Voilà donc au moins une petite goutte pour commencer à remplir le verre de la solution.

L'élimination du travail des enfants est l'affaire de tous les États car, avec la mondialisation, nos économies sont très liées entre elles. Les gouvernements ont le devoir de trouver des moyens de mettre en vigueur la convention qu'ils ont signée. La lutte contre la pauvreté et contre le travail des enfants repose sur un développement économique durable et moralement acceptable. Cela exige une coopération internationale de toutes les parties concernées, autant chez les gouvernements que les entreprises privées et les consommateurs et les consommatrices.

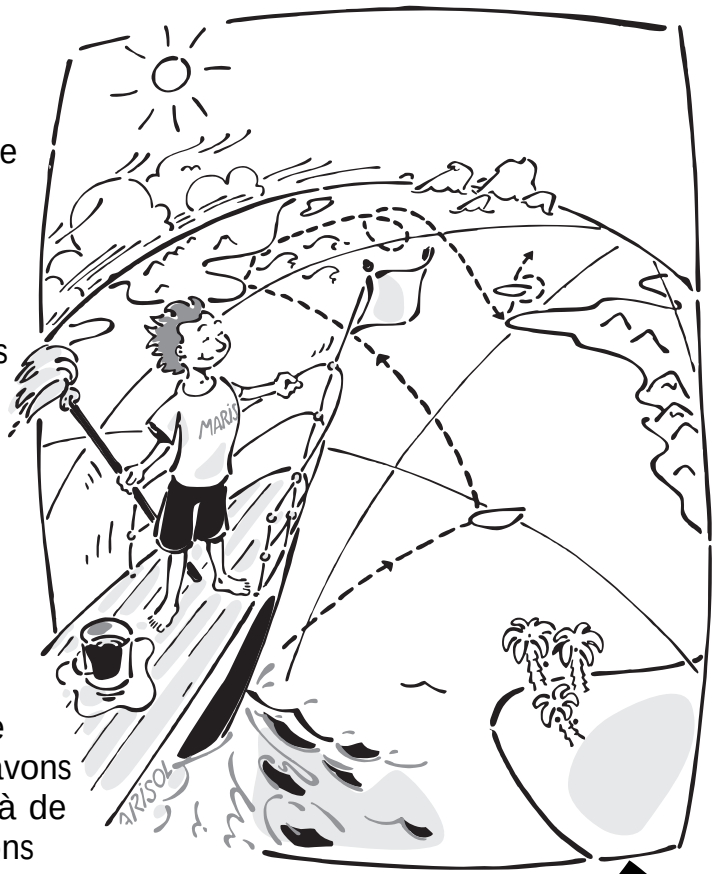
texte d'opinion

L'école de la vie

Il y a près de trois ans que mon grand-père paternel est décédé. Inutile de vous dire la douleur provoquée par ce décès. Dans son testament, mon grand-père m'a légué un héritage inestimable : la chance d'apprendre de la vie et non d'un maître.

Après le décès de mon grand-père, j'ai hérité d'un apprentissage bien particulier : sillonner les mers avec mes parents sur notre bateau appelé «Marisol». Dès l'âge de 9 ans, je partais à l'aventure.

Tout d'abord, je tiens à souligner que la vie à bord de Marisol est une expérience en soi. Quotidiennement, je dois m'assurer que le bateau ne manque pas d'huile, n'est pas perforé et demeure toujours propre. Au cours de nos déplacements, je dois calculer le nombre de milles marins parcourus, m'enquérir des prévisions météorologiques et me faire le pied marin. Je suis aussi responsable de calculer le taux de change pendant nos séjours à l'étranger, sous l'œil attentif de mes parents.



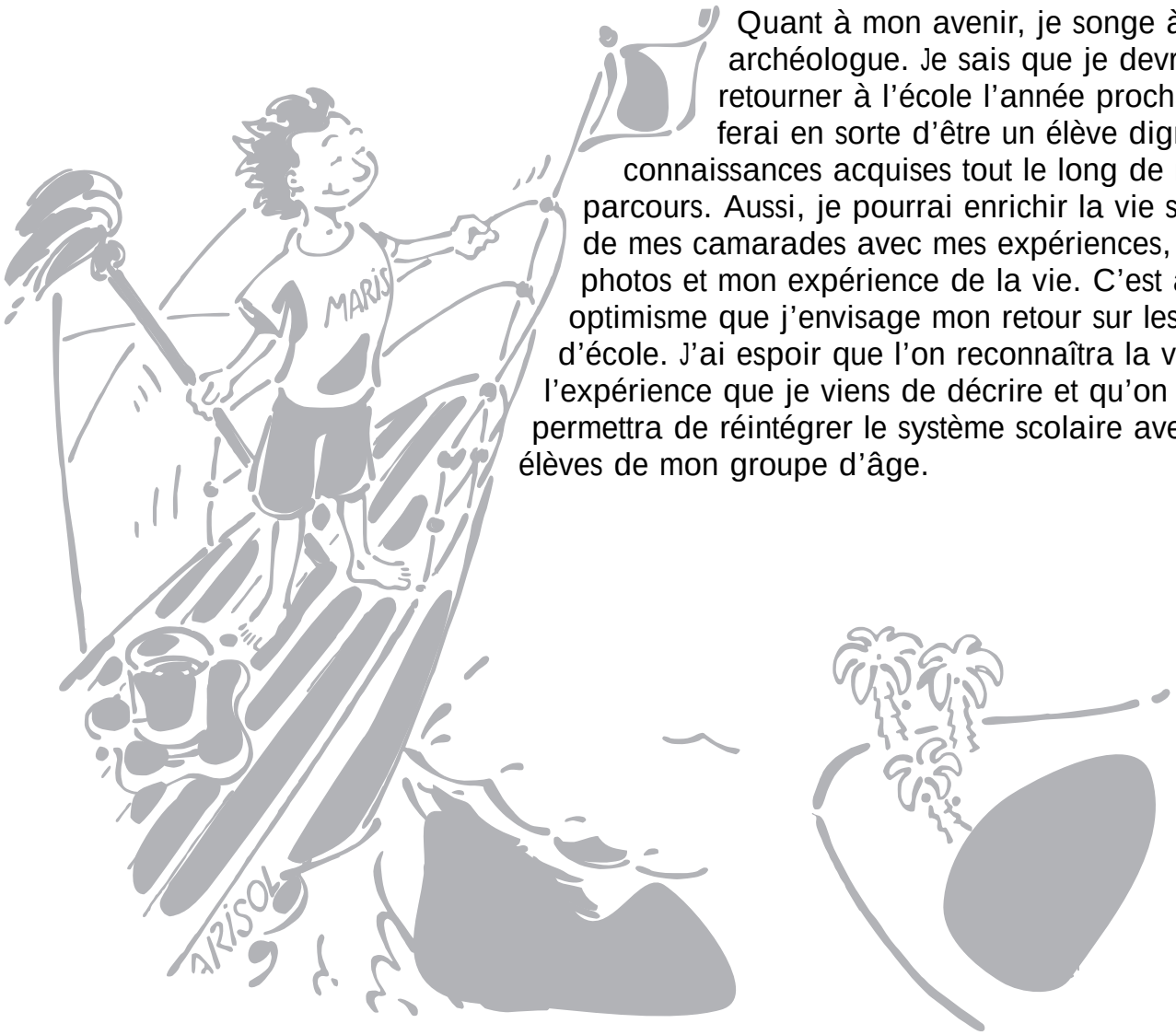
Au cours de notre périple en mer, chaque pays exploré m'offre une nouvelle expérience. Je pourrais vous parler longuement des richesses culturelles de chaque coin visité, mais je vais me concentrer sur quelques événements significatifs survenus au moment de mon parcours. Tout d'abord, laissez-moi vous parler de mon ami Napsiah, que j'ai rencontré près du port de Madras, à notre arrivée en Inde. Son père nous a conduits à travers la ville sur son *rickshaw* (genre de mini-automobile à trois roues), et nous étions installés sur les sacs de riz qu'il transportait. Mes parents n'ont pas semblé apprécier l'expérience, mais cette journée demeurera à jamais gravée dans ma mémoire.

Depuis notre séjour au Japon, j'ai un respect incroyable pour l'eau. Nous sommes arrivés là-bas en octobre, et avons constaté très tôt que nous étions dans la saison des typhons. Nous avons survécu à des vents violents; mais pire encore, à de fortes pluies. Marisol était inondée, et nous avons craint de devoir effectuer des réparations majeures; Marisol, toutefois, a tenu le coup.

Je pourrais vous parler des volcans escaladés, de la faune et de la flore, des gens extraordinaires rencontrés, des sites enchanteurs découverts… mais j'en aurais assez pour remplir une encyclopédie! Si je vous ai mentionné quelques-unes de mes expériences vécues, c'est pour mettre en relief leur caractère unique et très enrichissant.

Chaque jour, je n'apprends pas la géographie, l'histoire, les sciences et les mathématiques… Je les vis, en quelque sorte! C'est une chance exceptionnelle de pouvoir côtoyer des gens de partout qui peuvent enrichir ma vie. Il me reste maintenant les Amériques à découvrir, dernière étape de notre grande aventure.

Quant à mon avenir, je songe à devenir archéologue. Je sais que je devrai retourner à l'école l'année prochaine. Je ferai en sorte d'être un élève digne des connaissances acquises tout le long de mon parcours. Aussi, je pourrai enrichir la vie scolaire de mes camarades avec mes expériences, mes photos et mon expérience de la vie. C'est avec optimisme que j'envisage mon retour sur les bancs d'école. J'ai espoir que l'on reconnaîtra la valeur de l'expérience que je viens de décrire et qu'on me permettra de réintégrer le système scolaire avec les élèves de mon groupe d'âge.



texte d'opinion

La pauvreté chez les jeunes : une situation intolérable

Avez-vous déjà eu faim? Avez-vous déjà manqué la chance de participer à une activité sportive ou culturelle parce que vous aviez juste assez d'argent pour vous nourrir, mais pas assez pour payer vos frais de participation? Malheureusement, un trop grand nombre d'enfants canadiens vivent ces situations tous les jours.

En fait, depuis quelques années, la pauvreté a augmenté dans notre pays, surtout dans les grandes villes comme Toronto et Montréal. Les personnes les plus touchées par cette dégradation sont les enfants, les membres les plus vulnérables de notre société, qui ne peuvent se défendre.

Selon les dernières données de base sur la pauvreté au Canada compilées par le Conseil canadien de développement social (CCDS), en 1997, le Canada comptait 1,4 million d'enfants pauvres. Toujours selon le CCDS, 13,9 % des enfants canadiens vivaient dans la pauvreté, contre 22,7 % aux États-Unis et 2,7 % en Suède. Certains pays, tels que la Suède, offrent une bonne qualité de vie à leurs enfants. Pourquoi le Canada ne pourrait-il pas en faire autant? Pourtant, le besoin existe et grandit.

Un jeune peut difficilement s'épanouir quand il vit dans un milieu où il ne mange pas à sa faim. Un communiqué émis le 17 avril 2000 par le CCDS précisait que les jeunes de moins de 18 ans forment 42 % de la clientèle des banques alimentaires. Il est certes déplorable que des enfants ne se nourrissent que grâce aux banques alimentaires. Cela devrait-il être toléré dans un pays prétendument développé comme le Canada? Plusieurs écoles en milieu urbain offrent un programme de déjeuner aux élèves, car il est impossible d'apprendre si le ventre crie. Mais les élèves profitant de ces programmes mangent-ils bien le soir ou les jours de congé? Ces jeunes ont besoin d'énergie pour étudier et s'amuser. Dorment-ils ou se couchent-elles le ventre vide?

Toujours d'après le CCDS, la pauvreté touche différents aspects de la vie de l'enfant. Par exemple, dans les familles à faible revenu, les frais de participation limitent l'accès aux activités récréatives. Moins de la moitié de ces familles peuvent payer des tarifs d'utilisation pour des activités récréatives par rapport à 72 % des familles à revenu élevé. Entre manger et s'amuser, le choix va de soi.

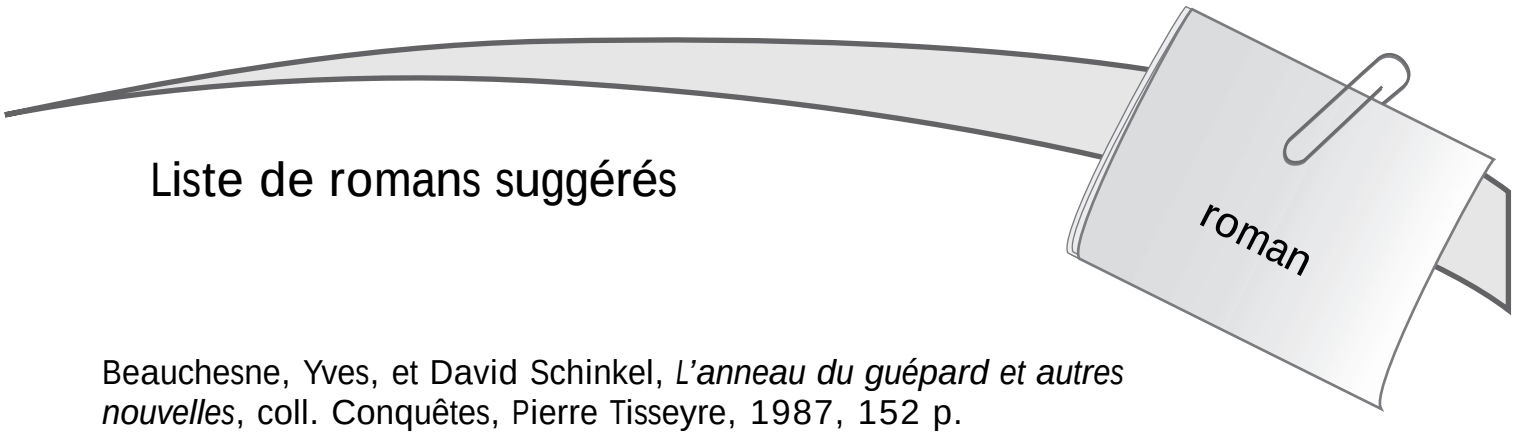
Tous les enfants aiment se dégourdir, suivre des leçons de danse ou de natation, ou encore faire partie de l'équipe de hockey. Mais, pour des raisons économiques, un grand nombre de jeunes ne peuvent pas participer à ce genre d'activités. Si vous vous permettez ces divertissements, vous devriez vous compter parmi les chanceux. Ce n'est pas tout le monde qui peut en dire autant. Ces activités semblent réservées à un segment de la population seulement. Pourquoi devrait-on pénaliser les enfants qui vivent dans la pauvreté? Ils et elles devraient pouvoir se nourrir et s'épanouir comme tout le monde.

Jusqu'à quel point le peuple canadien veut-il aider les enfants pauvres, qui ne sont pas responsables de leur situation, à se développer pleinement? Quand on offre un appui aux jeunes, on augmente leurs chances de devenir des adultes capables de contribuer pleinement à la société canadienne.

Pour ces enfants pauvres, il ne s'agit pas seulement de pouvoir se payer de la nourriture et des activités. Il y a aussi leur estime de soi. Il est si facile de rire ou de dénigrer les personnes moins fortunées que soi. À l'école, ceux et celles qui ne souffrent pas de la pauvreté devraient encourager leurs camarades de classe qui viennent de milieux défavorisés – et non pas rire d'eux et d'elles. Ils et elles devraient chercher à les inclure dans leurs activités. Ils et elles devraient aussi encourager leurs parents, et l'association de parents de l'école, à mettre sur pied des programmes pour venir en aide aux élèves moins privilégiés plutôt que de recueillir des fonds pour des activités ou des besoins moins pressants, comme des jeux pour la cour d'école.

Selon le CCDS, souvent, la pauvreté est une situation temporaire. Parfois, les enfants aux prises avec cette situation ont juste besoin d'un peu d'appui, d'un repas, d'un sourire ou d'un ami ou d'une amie pour les aider à mieux traverser des périodes difficiles.

La pauvreté au Canada demeure un problème de société qui regarde tout le monde. Nos gouvernements ont donc la responsabilité d'agir pour le régler. Pourtant, même si les politiciens et politiciennes prononcent des discours remplis de bonnes intentions, ils et elles agissent peu. Depuis vingt ans, la pauvreté chez les personnes aînées a beaucoup diminué. Mais les personnes aînées peuvent mobiliser l'opinion publique et peuvent voter aux élections. Mais les enfants, eux… Donnez-leur le droit de vote et nos gouvernants s'empresseront sans doute d'améliorer leur sort.



Liste de romans suggérés

Beauchesne, Yves, et David Schinkel, *L'anneau du guépard et autres nouvelles*, coll. Conquêtes, Pierre Tisseyre, 1987, 152 p.

Recueil de nouvelles - Nouvelles toutes plus surprenantes les unes que les autres; on s'y laisse prendre! C'est bien écrit, riche en émotions et en actions! On peut les déguster une à une ou les dévorer toutes d'un coup!
Des mêmes auteurs et aussi très bonnes nouvelles :
Le don, coll. Conquêtes, Pierre Tisseyre, 1990, 290 p.
Aller-Retour, coll. Conquêtes, Pierre Tisseyre, 1986, 144 p.

Brochu, Yvon, *Alexis et Karaté Kyle Kid*, coll. Alexis, Pierre Tisseyre, 1995, 163 p.

Récit d'aventures, humour - Série qui plaît beaucoup aux garçons et qui permet même d'appâter et d'accrocher le non-lecteur. Le vocabulaire est simple et très près de la réalité. Les aventures sont réalistes et surtout très rigolotes! Celles-ci concernent les échanges entre francophones et anglophones. C'est donc le voyage d'Alexis du Québec à Victoria qui vous fera rigoler cette fois-ci.

Chabin, Laurent, *L'assassin impossible*, coll. Atout policier, Hurtubise HMH, 1997, 136 p.

Roman policier - Quatre amis vont passer quelques jours dans les Rocheuses. Au cours d'une randonnée, tout basculera. Un coup de feu, et les vacances tournent au cauchemar. Roman habilement construit pour conserver le suspense jusqu'à la fin. Les jeunes peuvent facilement se mettre à la place des protagonistes.

Chabin, Laurent, *Sang d'encre*, coll. Atout policier, Hurtubise HMH, 1998, 151 p.

Roman policier - Louis est aux prises avec l'angoisse de la page blanche. Mais qu'à cela ne tienne, il fera mourir son éditeur... sur papier bien sûr! Mais voilà que la réalité dépasse la fiction! L'éditeur meurt tout comme dans le roman de Louis. L'écrivain-personnage et le lecteur ou la lectrice assistent impuissants à d'autres meurtres. Intrigue bien menée, le lecteur ou la lectrice se laissera captiver.

Champetier, Joël, *La requête de Barrad*, coll. Jeunesse-pop, Série fantastique épique Barrad, Médiaspaul, 1991, 157 p.

Science-fiction - Les habitants d'un royaume livrent leurs morts à l'ogre Barrad pour qu'il les laisse en paix. Mais certains, dont le chef de l'armée, ne veulent pas finir de cette façon et encourage le roi à changer cette façon de faire. Un soulèvement est organisé et met l'ogre dans une terrible colère. Il enlèvera le roi et, ensuite, la princesse. Il fera aux habitants une étrange requête. L'intrigue est pleine de rebondissements et les personnages bien définis. L'intérêt du lecteur ou de la lectrice est soutenu. Toutefois, la fin le laissera sur sa faim, et il voudra lire les romans suivants : *La prisonnière de Barrad* (1991), *Le voyage de la sylvanelle* (1993) et *Le secret des sylvaneaux* (1994). *Le prince Japier* (1995), dernier de la série, devrait être lu avant *La requête de Barrad*.

Dahl, Rohal, *Sacrées sorcières*, coll. Folio Junior, Gallimard, 1984, 201 p.

Fiction - C'est l'histoire d'un petit garçon qui passe ses vacances estivales avec sa grand-mère dans un hôtel en Angleterre. Toutefois, à cet hôtel, au même moment, a lieu un congrès de sorcières où elles vont décider d'anéantir tous les enfants. L'intrigue est intéressante et très amusante. L'histoire est pleine de rebondissements inattendus. L'imagination du lecteur ou de la lectrice est très souvent sollicitée. Plaisir assuré!
Du même auteur : *Mathilda*, publié chez Gallimard (coll. Folio Junior). On a tourné un film d'après cet ouvrage; toutefois, si le film nous fait rire, le livre nous apporte bien plus. C'est vraiment un délice!

Desrosiers, Danièle, *Le bal des finissants*, coll. Faubourg St-Rock, Pierre Tisseyre, 1997, 207 p.

Desrosiers, Danièle, *Les ailes brisées*, coll. Faubourg St-Rock, Pierre Tisseyre, 2000, 216 p.

Fiction - *Le bal des finissants* est le pivot du premier roman. Chaque jeune, ces jeunes dont on fait la connaissance dans les romans précédents de la collection, est touché d'une façon différente par cet événement qui se terminera de façon tragique. Dans le second roman, *Les ailes brisées*, on retrouve les survivants de la tragédie routière dont une gravement handicapée. Chaque jeune réagira à sa manière, et les divers récits viendront se recouper. Les deux récits sont traités avec soin. Les personnages sont crédibles et attachants. L'auteur traite ici de sujets qui touchent les adolescents, et plus particulièrement les filles.

Desrosiers, Sylvie, *Qui veut entrer dans la légende?*, coll. Roman jeunesse - Série Notdog, La courte échelle, 1996, 95 p.

Fiction - Le célèbre trio accompagné de Notdog participe à un camp d'automne. Agnès disparaîtra mystérieusement après qu'ils ont découvert des caisses d'alcool. S'ensuivra alors une enquête dont seuls nos inséparables ont le secret. Encore une fois, les aventures de nos inséparables sauront captiver l'intérêt des jeunes. L'intrigue est bien menée et les rebondissements sont nombreux. Une série qui plaît!

Julien, Suzanne, *La vie au Max*, coll. Faubourg St-Rock, Pierre Tisseyre, 1993, 156 p.

Julien, Suzanne, *C'est permis de rêver*, coll. Faubourg St-Rock, Pierre Tisseyre, 1994, 170 p.

Fiction - Âme trop sensible s'abstenir! Sinon, lire avec une boîte de mouchoirs de papier! L'intrigue principale tourne autour de la vie d'un adolescent qui doit pratiquement jouer le rôle de chef de famille (cela dépasse parfois la réalité, mais le lecteur ou la lectrice ne s'y laissera pas arrêter). Différents thèmes sont abordés, telles la pauvreté, la drogue, les familles d'accueil, la liberté, les relations père-fils... de quoi plaire aux ados. Les personnages sont attachants et l'histoire captivante.

Julien, Suzanne, *Les enfants de la Rébellion*, coll. Conquêtes, Pierre Tisseyre, 1989, 171 p.

Roman historique - Au cours de leurs vacances, deux jeunes trouvent le journal de leur aïeule et, par le biais de celui-ci, se retrouvent plongés au cœur des Rébellions de 1837-1838. L'intrigue est bien menée et sait garder l'intérêt du lecteur ou de la lectrice. Le contenu didactique passe aisément. Le parallèle entre les deux histoires est intéressant.

Mignot, Andrée-Paule, *Nous reviendrons en Acadie*, coll. Atout histoire, Hurtubise HMH, 2000, 110 p.

Récit historique - C'est le récit de la déportation d'une famille et de leur retour en Acadie, du moins pour certains d'entre eux. Histoire captivante. Émotions, suspense et personnages sympathiques sont au rendez-vous. La thématique développée s'insère bien dans le cours d'histoire.

Noël, Michel, *Dompter l'enfant sauvage - Tome 1 : Nipishish*, coll. Grande nature, Michel Quintin, 1998, 114 p.

Noël, Michel, *Dompter l'enfant sauvage - Tome 2 : Le pensionnat*, coll. Grande nature, Michel Quintin, 1998, 178 p.

Roman à fond historique - L'auteur, Amérindien lui-même, raconte la vie de quelques membres d'une tribu algonquienne, principalement celle d'un jeune, Nipishish. Ce récit se déroule vers les années 1950 et rend compte d'une époque peu glorieuse pour le Canada, mais ô combien marquante pour toutes ces familles! C'est un roman bouleversant qui ne peut laisser indifférent.
À lire pour connaître la suite des aventures de Nipishish : *Journal d'un bon à rien*, Hurtubise HMH, 1999, 256 p.
N. B. Ces livres conviendraient très bien aussi en 8e année.

Pearson, Kit, *Le ciel croule*, coll. Deux solitudes jeunesse, Pierre Tisseyre, 1991, 356 p.

Récit d'aventures à fond historique (Deuxième Guerre mondiale) - Deux jeunes Anglais sont envoyés au Canada pour ne pas avoir à connaître les affres de la Deuxième Guerre mondiale. Toutefois, l'adaptation à un milieu inconnu ne se fera pas sans heurts. Roman captivant. Les personnages sont attachants et très réalistes. Le contexte fascine les jeunes et peut accrocher davantage le lecteur ou la lectrice du fait que l'action se passe à Toronto.
N. B. Voici les titres des romans qui complètent la série :

Au clair de l'amour, 1994, 312 p.

Le chant de la lumière, 1995, 316 p.

Robitaille, Simon, et Denis Robitaille, *La Gaillarde*, coll. Conquêtes, Pierre Tisseyre, 1999, 256 p.

Récit d'aventures à fond historique - Un marin d'expérience et un jeune mousse s'embarquent à bord d'un navire qui doit se rendre dans les Antilles pour commercer, mais aussi pour accomplir une mission diplomatique qui leur est inconnue. Pirates, navires de puissances ennemies; ils vivront diverses aventures de rencontres.
Roman à deux voix et à quatre mains. Histoire captivante et bien documentée. Il est intéressant de la vivre par l'entremise des yeux d'un timonier adulte (partie écrite par le père) et d'un jeune mousse (partie écrite par le fils de 10 ans).

Soulières, Robert, *Un cadavre de classe*, coll. Graffiti, Soulières Éditeur, 1997.

Fiction - Farfelu! Un prof détesté de tous ses élèves est retrouvé mort dans sa salle de classe. Il n'en faut pas plus à l'inspecteur et à son acolyte, Chamberland, pour se mettre à l'œuvre. Roman où prédomine l'humour sous toutes ses formes. Le suspense garde le lecteur et la lectrice en haleine. Lecture amusante et rigolote.

8e année

Sommaire

Chanson*

Comme les doigts ..... *François Viau*
Lavidado ..... *François Viau*
Sportivement ..... *François Viau*

Critique de production artistique

Jeune Fille dans le vent, tableau de Jean Paul Lemieux ..... *Patrick Leroux*
La quête des oubliés en souvenir d'une tragédie de l'histoire ..... *Micheline Marchand*
Lavalléville : du théâtre aussi engageant qu'engagé ..... *Pierre Karch et Mariel O'Neill-Karch*

Légende

Kitche'uwa'ne... une légende ..... *David Dupuis*
La légende de Montcalm Bellerose : l'homme fort de Pincourt ..... *Daniel Marchildon*
La légende du loup de Lafontaine ..... *Daniel Marchildon*

Message publicitaire

Le zoo des automobiles ..... *Christian Oliver*
Préparez-vous à une seconde ère au secondaire! ..... *Stéphane Picard*
Si je pouvais parler aux animaux ..... *Philippe Legault*

Rapport de recherche

L'eau potable, une richesse à protéger ..... *Jasmine Labrèche-Dicaire*
L'alimentation d'un athlète ..... *Jasmine Labrèche-Dicaire*
Les caractéristiques héréditaires ..... *Nathalie Perry*

Récit d'aventures

La maison Lefebvre ..... *Réjean C. Tremblay*
La randonnée ..... *Stéphane Picard*
Le duel ..... *Daniel Marchildon*

Reportage

Comment le drapeau franco-ontarien a vu le jour ..... *Daniel Marchildon*
En direct de la plus grande glacière du monde! ..... *Élisabeth Mischlich-Joly*
Travailler pour vivre ou vivre pour travailler? ..... *Éric Valiquette*

Roman

Liste de romans suggérés ..... *Éliane Soucy*

*Les chansons de la 8e année se trouvent sur les pistes **7**, **8** et **9** du CD audionumérique placé dans la pochette collée sur la couverture intérieure.

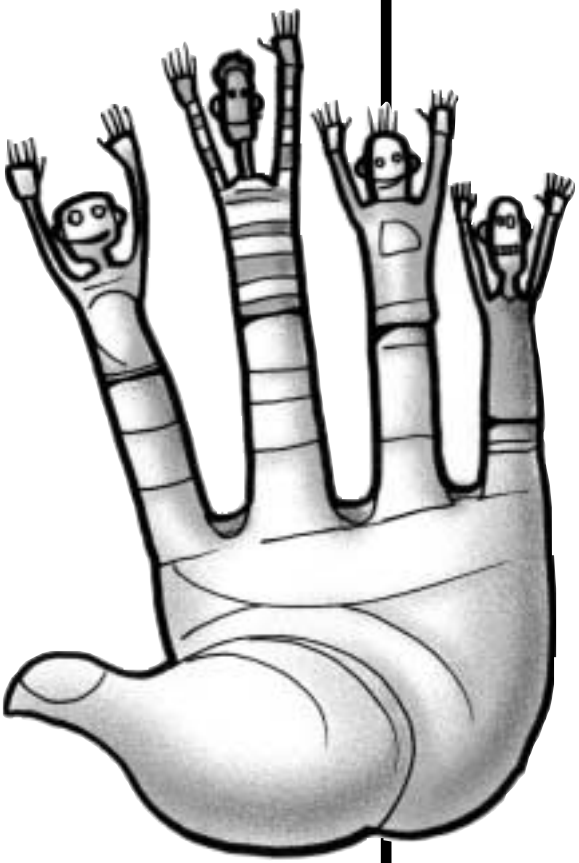
Comme les doigts

chanson

Quand le quotidien
L'autre côté d'la clôture
Malmène ton copain
Qui endure sans murmure
Une main tendue
À travers son chemin
Comme une planche de salut
Peut changer son destin

Refrain

Comme les doigts d'une main
Serrés en un seul poing
Unis d'un même effort
Pour faire face à leur sort
Unis d'un même effort
Afin d'être plus forts



Il faut s'accepter
Et partager ses joies
Être des milliers
Les mains en porte-voix
Chanter à l'unisson
Pour bâtir un futur
Où les portes des cloisons
N'auront plus de serrures

Refrain

On n'peut en solitaire
Explorer les étoiles
Construire un chemin d'fer
Ou une cathédrale
Ce sont les gouttes d'eau
Qui une fois réunies
Forment les ruisseaux
Des courants de la vie

Refrain

Auteur / compositeur : François Viau
Interprète : Guy St-Amour

Lavidado

chanson

Quand l'adolescence frappe à la porte
On a en soi une envie très forte
D'explorer et de voler de ses ailes,
De s'échapper, c'est bien naturel

Bien au fond de nous, tout se bouscule
Idées préconçues dans le vide basculent
Notre corps est en changement,
qu'à cela ne tienne,
On est jeune et fou, on a de la
veine

Refrain

La vie d'ado di'ila da do da
La vie d'adolescent, c'est comme
ça.
La vie d'ado di'ila da do da
La vie d'adolescent ça s'passe comme ça.

Quand l'adolescence nous surprend
Il y a dans l'air de quoi d'excitant.
On se sent responsable, maître de ses gestes,
On aime avoir raison, c'est pourquoi on
proteste.

On surveille son image, on fait attention.
On n'est pas toujours sage dans ses décisions.
Être différent ou suivre le courant
Faire le bon choix, c'est important.

Refrain

À l'adolescence, on veut faire ce qu'on veut,
Pas être dirigé par les plus vieux.
On a besoin de dire c'qu'on a dans l'creux
En parlant, en criant, en étant silencieux.

On apprend en touchant à la vie
Mais il y a des pièges dont on se méfie.
Si parfois nos émotions sont imprévues
C'est que nos hormones prennent le dessus.

Refrain

Auteur / compositeur : François Viau
Interprète : Brigitte Lamoureux

Sportivement

chanson

Sport normal ou sport extrême,
Sport qu'on déteste ou qu'on aime.
Sport d'hiver ou sport d'été,
Sport ardu et sport aisé.
Sport qui maintient en santé,
Sport qui remplit de fierté.
Sport qui peut être dangereux,
Sport dans lequel tu peux...

Refrain

Courir, lancer et sauter,
Tourner, rouler et nager.
Ramper, ramer, pédaler,
Penser, grimper et marquer.

Sport de sang-froid, de vitesse,
Sport de réflexe et d'adresse.
Sport frisson à sensation,
Sport de sueur et d'action.

Sport nouveau et sport bizarre,
Sport robuste pour les gens forts.
Sport où il faut être courtois,
Sport de contact où tu dois...

Refrain

Courir, lancer et sauter,
Tourner, rouler et nager.
Ramper, ramer, pédaler,
Penser, grimper et marquer.

Sport de rêves et d'attentes,
Sport d'esprit ou de détente.
Sport d'effort et de tournoi,
Sport d'entraînement et d'exploits.
Sport de jour et sport de nuit,
Sport qui excite ou qui ennuie.
Sport où il faut être adroit,
Car en général tu dois...

Refrain

Courir, lancer et sauter,
Tourner, rouler et nager.
Ramper, ramer, pédaler,
Penser, grimper et marquer.

Sport sérieux, sport olympique,
Sport physique ou mécanique.
Sport de novice ou d'expert,
Sport obscur ou populaire.
Sport passe-temps ou de travail,
Sport d'équipement, d'attirail.
Sport d'équipe où tous les joueurs
Doivent ensemble d'un même cœur...

Refrain

Courir, lancer et sauter,
Tourner, rouler et nager.
Ramper, ramer, pédaler,
Penser, grimper et marquer.

Auteur / compositeur : François Viau
Interprète : Guy St-Amour

critique de production artistique

Jeune Fille dans le vent, tableau de Jean Paul Lemieux

Peint en 1964
Huile sur toile
87,3 cm x 62,5 cm
Musée du Québec

Cette jeune fille dans le vent se montre gracieuse et toute simple avec sa robe blanche qui flotte au vent. Je soupçonne qu'elle porte en elle un bagage personnel lourd et complexe. Je devine que le peintre l'aime d'une tendresse inépuisable; il la regarde, néanmoins, de loin. Elle ne le regarde pas, préoccupée par ses rêveries. L'artiste semble la peindre à son insu, comme pour préserver ce moment à jamais.

Le peintre qui a immortalisé la jeune fille, Jean Paul Lemieux (1904-1990), est reconnu comme un des peintres canadiens les plus importants du vingtième siècle. Né d'une famille aisée, ayant beaucoup voyagé, il étudiera à l'École des beaux-arts de Montréal et enseignera par la suite à l'École des beaux-arts de Québec. Après sa retraite de l'enseignement, il s'installera à l'Île-aux-Coudres, dans le bas du Saint-Laurent.

Cette jeune femme que Lemieux baptise *Jeune Fille dans le vent* est-elle son épouse telle qu'il s'en souvient lors de leurs premières amours? Ou s'agit-il de sa fille unique Anne-Sophie, qui avait 20 ans en 1964? Je me suis longtemps posé la question. Elle partage les traits de Lemieux, mais ses traits à elle sont adoucis, sauf les yeux. Les yeux sont pénétrants, même vus du côté.

J'ai découvert, récemment, une photo de la famille Lemieux, où le peintre, calé dans son fauteuil, lit son journal; un chien alerte et attentif est installé près de lui. Madeleine Lemieux, son épouse, joue du piano et leur fille, Anne-Sophie, tourne patiemment les pages de la partition musicale. Anne-Sophie me paraît avoir entre treize et quinze ans, peut-être plus. Ses cheveux blonds sont courts; elle a le corps élancé. Son regard est doux et mélancolique, on devine un monde intérieur riche mais inaccessible. Un rayon de lumière entre dans le salon pour éclairer le cou d'Anne-Sophie, lui conférant un air angélique.

C'est le même rayon de soleil, doré et ciblé, qui éclaire le cou et les cheveux de la jeune fille dans le vent, le même regard introverti, les mêmes yeux bruns. Elles se ressemblent, Anne-Sophie et la jeune fille qu'a peint son père. Même à vingt ans, on demeure, à jamais d'ailleurs, «une jeune fille» dans les yeux de son père. Je partirai donc du constat que Lemieux a peint sa fille, cet été-là, à l'île aux Coudres. Le départ d'une fille unique de la maison mérite certes une photo, un événement ou, dans la vie d'un peintre, un tableau.

La jeune fille, le titre l'indique, marche dans le vent. C'est évident au mouvement de sa longue robe blanche. Je remarque que le vent souffle de derrière, comme la robe se gonfle vers l'avant, et que le vent brosse ses cheveux vers son visage. À l'île aux Coudres, comme pour toute île qui donne sur le fleuve à la hauteur de Charlevoix, le vent marin souffle de la mer vers les terres. Ce qui voudrait dire qu'elle s'éloigne de la mer.

Le soleil reflété de son cou et lui plombant sur la tête semble être au-dessus, mais aussi derrière elle. Symboliquement, la jeune fille laisserait derrière elle mère (mer) et père (soleil). De plus, elle s'éloigne du rivage pour laisser derrière ce lieu de son enfance. L'île, de par sa nature, est entourée d'eau; or, pour quitter définitivement la mer, il faudra qu'Anne-Sophie quitte aussi l'île. L'île pourrait être vue comme la métaphore du sanctuaire familial. Elle porte la robe blanche de l'enfance, mais on devine sous cette robe un corps de femme. Son visage est le visage d'une femme, non pas d'une fille. Elle est tellement grande que le haut de sa tête déborde un peu du cadre au haut. J'ai remarqué que les petites filles des autres tableaux de Lemieux paraissent toujours petites; dans ce cas-ci, sa petite fille est devenue jeune femme, dans la vie comme dans ce tableau.

La composition du tableau est simple, et pourtant on ne s'en lasse guère. Le tableau est un rectangle vertical, un espace peint dans l'entre-deux du blanc et du bleu. On dirait un ciel bruineux où se devine le soleil ou encore la mer à l'aube, avant qu'elle s'éveille tout à fait. Certains diraient que le fond est gris, où l'on soupçonne à peine un pigment bleu.

Dans cet espace rectangulaire se trouve une jeune femme, debout. Peut-être marche-t-elle lentement? On aperçoit une légère tension dans le cou, un fléchissement du bras. Le peintre l'a figée dans le temps, comme l'aurait fait un photographe.

Elle se trouve dans la moitié de droite du tableau, regardant l'espace devant elle. Un géomètre pourrait s'amuser à diviser le tableau en plusieurs espaces : d'abord deux rectangles verticaux de la même superficie. Dans le rectangle de gauche, rien, l'arrière-plan : le ciel. Dans le rectangle de droite, nous voyons la jeune fille. Ce rectangle de droite pourrait être divisé encore en trois. À droite encore de la jeune fille se trouve un espace, la continuation du ciel : un premier rectangle vertical étroit. La jeune fille porte une robe blanche aux ombres bleutées, des mêmes couleurs que le ciel autour d'elle, en plus foncé encore : voilà donc un second rectangle vertical. La tête et le cou de la jeune fille sont illuminés par le soleil. Sa peau dorée et ses cheveux blonds forment un contraste intéressant avec le ciel et sa robe. Ce serait donc un troisième rectangle dans la moitié de droite.

La rigueur géométrique du tableau surprend, étant donné qu'il donne à première vue l'impression d'un portrait flou, tracé en quelques traits de pinceau. L'étude approfondie du tableau nous révèle sa complexité et sa structure.

Les expressionnistes abstraits américains s'amusaient à peindre des formes en opposition et en complémentarité. Aucun personnage, aucun paysage ne s'y trouve dans leurs tableaux; seulement des formes et des lignes. Jean Paul Lemieux, même s'il aimait bien inclure des personnages dans ses tableaux, s'intéressait aux recherches formelles.

Au cours de l'année 1964, Jean Paul Lemieux s'est livré à plusieurs exercices formels. Par *formel*, j'entends qu'il se préoccupait d'abord de la forme et très peu du sujet (dans son cas, les personnages). Un tableau s'intitulant *Nuit à Québec-Ouest* donne l'impression d'une série de morceaux de carton qu'il aurait collés avec souci géométrique sur une page, bien qu'il s'agisse d'un tableau peint. Aussi, cette même année, l'artiste a peint une série de portraits en profil à la manière des maîtres italiens de la Renaissance. Un portrait, en peinture, c'est lorsqu'on peint le visage ou la tête de quelqu'un. Les Italiens, tout comme Lemieux, en 1964, présentaient le portrait en profil, c'est-à-dire avec la tête de côté.

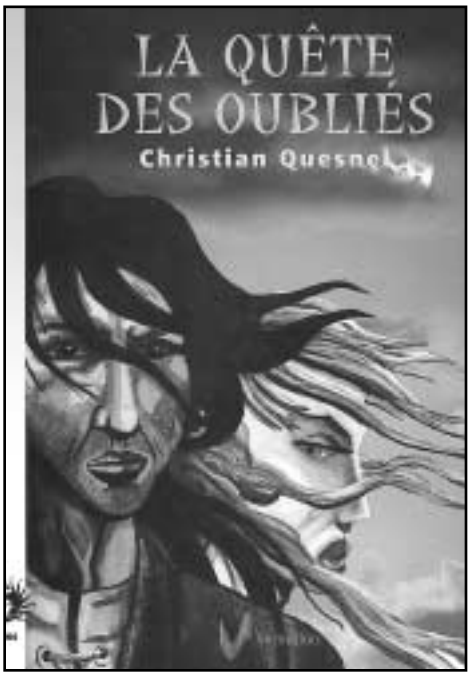
Avec la *Jeune Fille dans le vent*, je constate que Lemieux a largement puisé aux deux écoles de pensée, les formalistes américains comme les portraitistes italiens.

Nous ne créons jamais sans l'influence de celles et ceux qui nous ont précédés, Lemieux, le professeur, le savait, mais il a eu le mérite de s'en souvenir lorsqu'il portait son chapeau d'artiste. Toute technique mise à part, je crois que c'est le regard tendre du père pour sa fille unique qui confère à ce tableau sa grâce et sa sensibilité particulière.

critique de production artistique

La quête des oubliés en souvenir d'une tragédie de l'histoire

Quesnel, Christian, *La quête des oubliés*, Ottawa, Les Éditions du Vermillon, 1998, 51 pages.

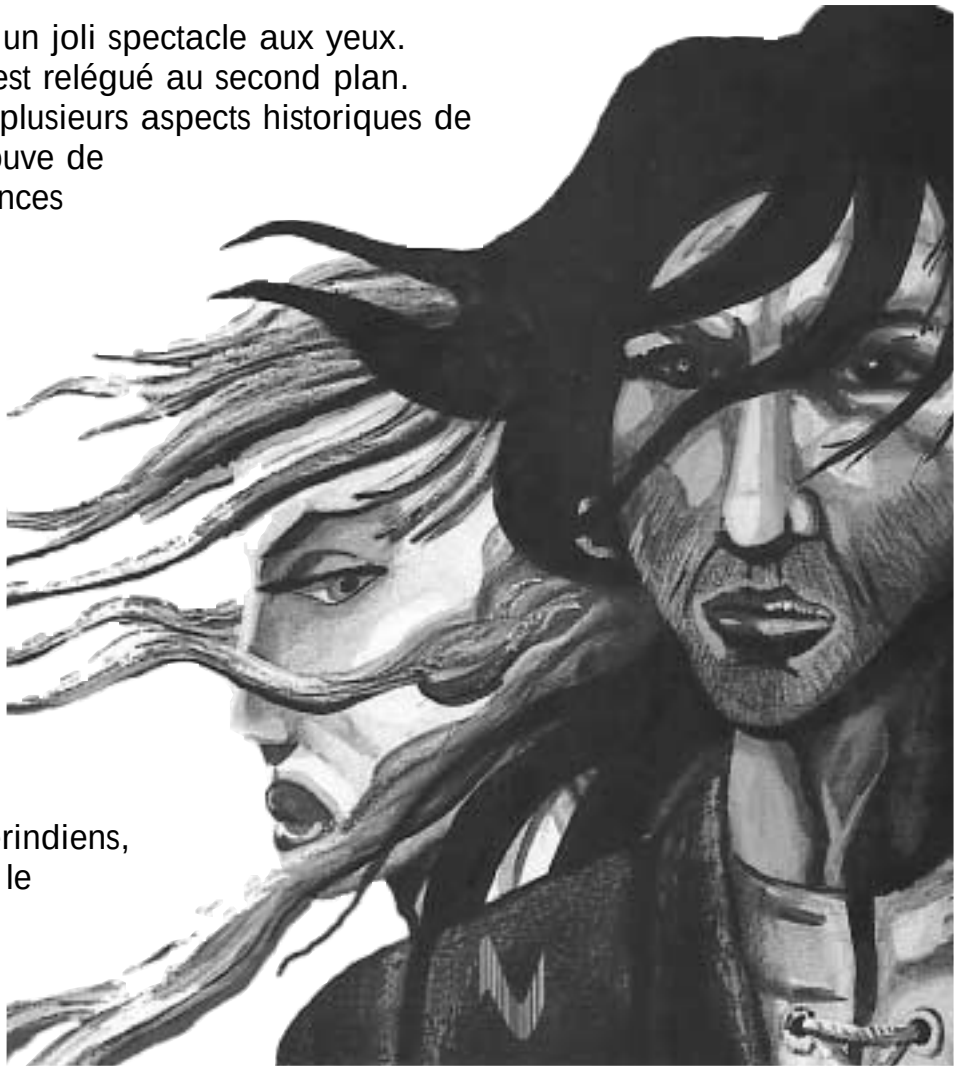


Il est si agréable de se laisser absorber par le flot de couleurs vives des images vibrantes qui éclatent sur les planches de la bande dessinée *La quête des oubliés*. À la première page de l'histoire, l'auteur écrit : «Cette image, comme du bétail… toujours cette horreur dans ma tête. Pourquoi?» Cette bande dessinée répond à cette question. Pourquoi? Parce qu'il est important de se souvenir qu'une grande partie des Acadiens ont été déportés en 1755 par les Anglais. Des milliers d'Acadiennes et d'Acadiens ont été mis sur des bateaux et transportés à tous les vents, loin de leur foyer. Et durant cette dispersion inhumaine, 30 % d'entre eux sont morts.

Dans la préface de *La quête des oubliés*, l'ancien premier ministre du Nouveau-Brunswick, le sénateur Louis J. Robichaud, lève son chapeau à Quesnel. Il le félicite de nous rappeler, par sa bande dessinée, l'histoire tragique de la déportation des Acadiens en 1755, événement marquant de l'histoire canadienne.

La quête des oubliés est le deuxième titre d'une jeune collection des Éditions du Vermillon, Soleil des héros. La collection met en vedette la fiction historique sous forme de bande dessinée. Le dessinateur-bédéiste Christian Quesnel avait participé à la première production de cette collection, parue en 1995. *Le crépuscule des Bois-Brûlés* présentait l'histoire des Métis de l'Ouest canadien. *La quête des oubliés* saura plaire à ceux qui ont aimé la première publication. Dans cette deuxième publication, Quesnel fait preuve d'une meilleure maîtrise de l'image et du matériau.

La quête des oubliés raconte sommairement l'histoire de la déportation des Acadiens par le biais des aventures de plusieurs personnages. Ceux-ci doivent vivre les conflits de l'époque. Les drames se succèdent un peu trop rapidement. Ils sont liés par une histoire d'amour entre Luce Caissy, Acadienne, et Marc-Antoine Magoya, Français. John Magoya, Cajun louisianais de notre époque, raconte cette histoire à Marie Caissy, automobiliste québécoise de descendance acadienne. Elle lui offre un tour jusqu'au Congrès mondial acadien au Nouveau-Brunswick.



Les images offrent un joli spectacle aux yeux. Toutefois, le texte est relégué au second plan. L'histoire présente plusieurs aspects historiques de l'époque. On y trouve de nombreuses références à de véritables événements et personnages historiques, tels le célèbre héros acadien, Joseph Broussard, dit Beausoleil. On y trouve brièvement le point de vue de plusieurs intervenantes et intervenants, celui des Acadiens, des Français, des Amérindiens, des Anglais. Mais le tout est trop succinct et nous laisse sur notre faim. Les

personnages sont peu développés et cela nous empêche de nous y attacher. Il aurait été avantageux d'étoffer davantage les dialogues. Quesnel aurait peut-être intérêt à associer son talent à celui d'un bon scénariste.

Lorsque la fiction réussit à nous toucher suffisamment, cela nous donne le goût de connaître davantage la réalité. Voilà le rôle des deux pages à la fin du volume, consacrées à résumer des bouts d'histoire de l'Acadie. Bien des efforts ont été investis dans la mise en contexte historique. Pour aider les gens qui ne connaissent pas l'histoire acadienne, il aurait été intéressant d'ajouter quelques renseignements à cette dernière section (une chronologie, une courte biographie de Beausoleil, etc.). Cela nous permettrait de mieux apprécier l'histoire présentée ainsi que l'histoire vécue au XVIII^{e} siècle par un grand nombre de ces premiers Canadiens.

Il est clair que la force de Quesnel se situe du côté visuel. Et quel visuel! Quesnel a créé des images qui remplissent les yeux de couleurs vives et vibrantes tout comme les émotions que vivent les personnages. Les teintes éblouissantes changent selon l'émotion du moment : le rosâtre quand les amoureux doivent se séparer, la couleur feu orangé lorsqu'il y a attaque et effusion de sang, le blanc huître lors du séjour dans l'hiver glacial de la forteresse de Louisbourg.

L'utilisation des plans et des cases est habile et efficace. Les plans nous rapprochent de l'action et des personnages qui flottent sur les pages. Les bandes sont de toutes les grandeurs et de formes très variées.

Chose certaine, *La quête des oubliés* est un moyen divertissant d'entrer en contact avec notre histoire. Cette bande dessinée artistique évoque une histoire trop peu connue des Canadiennes et des Canadiens. Souhaitons longue vie à la nouvelle collection du Vermillon et espérons que Christian Quesnel continuera sa précieuse collaboration à de tels projets.

critique de production artistique

Lavalléville : du théâtre aussi engageant qu'engagé

En 1974, André Paiement écrit *Lavalléville*, comédie musicale en trois actes, portant, entre autres sujets, sur la question toujours actuelle de l'assimilation des Franco-Ontariens.

Après avoir assassiné son frère Hermès, avec la connivence d'Adèle, sa belle-sœur, Adolphe Lavallé, dirige la ville où tout lui appartient, autant les édifices que les individus. Personne, en effet, n'entre ni ne sort de Lavalléville sans son autorisation et rien ne s'y fait sans qu'il en ait donné l'ordre. Mais le pouvoir lui pèse, ses nerfs craquent. Adolphe fait alors venir quelqu'un de l'extérieur.

Ce sera Cyrbantigne Lariproute qu'Adolphe prend pour «un homme de grande distinction», mais qui est, de fait, un imposteur qui flaire une bonne affaire. Charlatan, il ne peut rien pour rétablir la santé d'Adolphe, mais il fait tout pour le libérer de sa fortune.

L'ordre, un temps perturbé par la venue de l'étranger, est rétabli à la fin, sans toutefois être le même. La démocratie succède à la tyrannie. Les gens qui voulaient fuir décident de rester et de travailler pour le bien commun.

Et la forge sombre, où se faisaient des réparations et où a lieu toute l'action, devient atelier de création, lieu de réalisation de soi, éclairé par le soleil levant, célébré dans *Soleil mon chef*, chanson enregistrée par le groupe CANO.

On peut donc dire, comme André Paiement, que *Lavalléville* est une comédie puisque tout semble bien finir. Il s'en trouve, cependant, pour voir un drame, celui d'un petit peuple voué à la disparition qui, en attendant, se replie désespérément sur lui-même.

Cette pièce, dont les thèmes – ceux en particulier de la tyrannie, de l'isolement et du charlatanisme que viennent contrer l'amitié, l'amour et surtout la création – sont toujours aussi actuels, a été jouée une première fois à Toronto, au printemps de 1993. Elle fut montée par Marcel Lepage, le véritable père de la troupe La Famille Egapel. «Egapel – Lepage» est un palindrome : mot qui lu de

droite à gauche ou de gauche à droite renvoie à la même réalité.

Les interprètes, élèves de l'école secondaire Monseigneur-de-Charbonnel de Toronto, n'ont eu aucun mal à attirer sur leur personnage la sympathie du public. Cela est vrai surtout d'Éric Beevis dans le rôle d'Albert, l'employé infirme, simple d'esprit, qui sonne la cloche tous les matins, pour faire monter le soleil. Mais cela est vrai aussi de Jean-François Bard dans le rôle d'Ambroise, le fils d'Adolphe, qui, de forgeron, s'élève au rang de sculpteur.

On demeure plus détaché des personnages qui frisent la caricature, comme l'étranger Cyrbantigne Lariproute, l'Anglais qui roule les autres, joué avec brio par Anthony Khan, dans une tenue clownesque. Comme c'est le vilain du spectacle, il n'est que juste qu'il se fasse rouler à son tour. À la fin, on le voit condamné aux travaux forcés, «une chaîne à la cheville, l'autre bout à l'enclume». C'est, pour le Franco-Ontarien, une façon de rétablir les choses, en échangeant les rôles dominé / dominant.

On peut aussi demeurer détaché du personnage d'Adolphe, grotesque, mais on ne peut qu'applaudir l'interprétation de Denise Goulet. On oublie vite que c'est une femme qui joue le rôle d'un homme, car elle nous fait voir, de façon fort convaincante, comment, avec le temps, le tyran perd de son autorité que symbolise sa «baguette» dont il frappe tout le monde. La première à lui résister est sa belle-sœur, Adèle (Vanessa Gendron), qui lui dit «Menace-moi jamais de ta baguette», ce qui est une menace de sa part. Puis, c'est le tour de son fils et même d'Albert. L'autorité d'Adolphe se lézarde au point qu'Adèle annonce la fin de sa tyrannie : «Adolphe qui craque! J'en n'ai jamais vu du plus beau! le dictateur ne s'endure plus. Adolphe, tu es foutu!»

Le spectacle finit comme il avait débuté : par une chanson. Au début, Albert chante : «Soleil mon chef va donc te coucher / Pourquoi ne passes-tu pas une aube ou deux sans m'éveiller / Oublie donc, oublie donc quelques journées / Tes enfants sont agités / Ton rayon a tant chauffé leur tête / Que maître / Ils ne te connaissent plus / Ils ne t'ont jamais connu…»

Vers la fin, c'est Ambroise qui chante : «Il me semble / Que pour la première fois je prends conscience de toute cette force / Que je tiens dans mes bras / Et il me semble / Que pour la première fois je m'éveille à toute cette vie / Qui vibre autour de moi…»

À la toute fin, il y a une reprise de *Soleil mon chef*. Cette fois-ci, les paroles ci-après sont valorisées : «Le seul univers, c'est toi, ta lumière envahira / Tout l'monde autour de toi / et le calme nous reviendra.»

Cette chanson et les six autres du spectacle, dont *Dondaine, la ridaine* et *Le ballet des balais*, sont accompagnées par Christian Rojas, debout derrière son synthétiseur branché à un ordinateur. Il donne ainsi l'illusion d'être à lui seul tout un orchestre.

En tout, une soirée réussie, et bien plus professionnelle que les attentes à l'égard d'une production amateur le permettent. Et c'est sans doute ce que disait bien haut l'ovation unanime, bien méritée, qui a suivi la représentation.

Kitche’uwa’ne… une légende

légende

Au moment où le chef de Toanche, ou d’Atouacha comme plusieurs l’appellent, approchait les villageois rassemblés autour du plus gros des feux, tous se sont calmés et gardaient le silence. Il s’installe devant le feu et fait face à l’assemblée. Son grand panache et son allure hautaine évoquent la fierté et le respect. Un silence absolu règne et tous les yeux sont fixés sur lui. Il jette un regard sur tous les villageois et d’une voix forte, et en hochant la tête, il dit :

«Ye hehn!»

«Ye hehn!» répond tout le monde également d’une voix forte. Au loin, un loup se met à hurler lorsqu’il commence à parler. Sa voix forte porte jusqu’aux murs de la palissade du village autochtone. Il parle dans le langage des Hurons, ou Ouendats.

Aenons commence en disant :

«Écoutez bien le hurlement du loup. C’est un signal qui indique qu’il est maintenant temps de proclamer et de raconter la grande histoire. Le loup exhorte le grand Kitche’uwa’ne à se réveiller. Ce soir, nous sommes appelés à prêter le serment du Huron, à raconter l’histoire merveilleuse, la légende huronne, pour transmettre aux jeunes braves et à tous ceux qui veulent bien écouter, oui, la légende du géant de tous les Hurons. Afin d’exécuter ce serment, je vais maintenant vous raconter cette histoire de Kitche’uwa’ne.

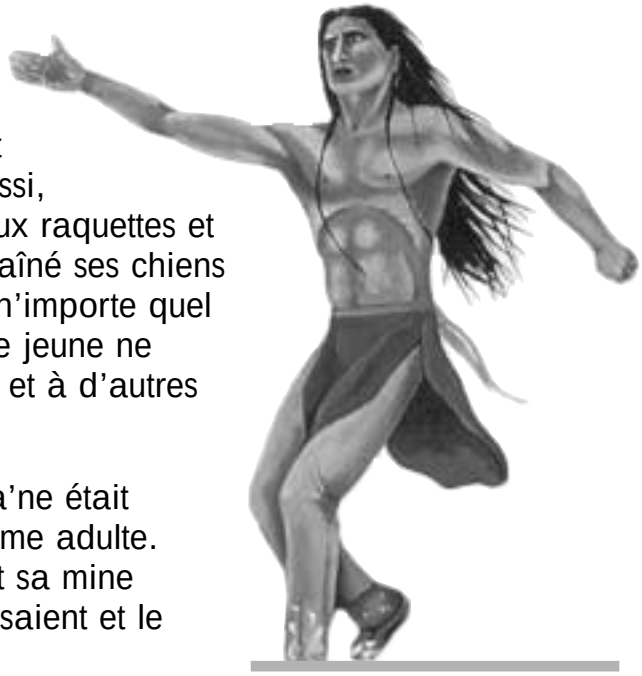
«Mes chers enfants, c’était il y a longtemps, autant de lunes passées qu’il y de lumières dans le firmament nocturne, lorsque la nation Ouendat était jeune. Nos ancêtres vivaient dans cette région, où nous, la tribu des Ours, vivons actuellement. C’était à l’automne, quand les eaux deviennent froides. Un groupe de chasseurs de Atouacha se dirige vers la grande île vers le nord. Une fois arrivés dans cette île, ils entendent un grand cri. Étant des Hurons, les plus braves de tous les braves, ils ne se sauvent pas, mais

cherchent plutôt à savoir d'où venait ce cri qui pouvait se faire entendre à la grandeur de l'île. Finalement, en plein milieu de l'île, un bébé, oui, un bébé de la grosseur d'un homme, est trouvé. Deux fois le soleil s'est levé et s'est couché sans que personne ne puisse découvrir qui avait laissé l'enfant. Sachant que la glace arriverait bientôt aux eaux froides, et ça avant la prochaine lune, les chasseurs déposent le gros bébé dans leurs canoës et entreprennent le chemin de retour ici à Penetanguishene, la terre des sables blancs roulants.

«À leur arrivée, les anciens se réunissent en se posant des questions sur les dimensions de l'enfant. Après mûres réflexions, ils en viennent à la conclusion que cet enfant doit être le fils du manitou, le Grand Esprit. En signe de reconnaissance et d'honneur, cette grande île du Nord a été nommée Manitoulan, qui signifie la terre du manitou. À la suite d'un tel conciliabule autour du feu, les anciens de la tribu des Ours ressentent un grand honneur et s'engagent à élever l'enfant comme l'un des leurs.

«Avec le temps, l'enfant grandit. Il n'y avait rien à douter que cet enfant était bel et bien le fils du manitou. Dans sa jeunesse, Kitche'uwa'ne demeure avec sa famille qui l'avait adopté comme un des siens. Il faisait partie de leurs voyages et de leurs excursions. Il jouait avec tous les autres jeunes braves et se joignait à eux dans leurs jeux et leurs plaisirs.

«Chaque année, le petit Kitche'uwa'ne avait surtout hâte à la randonnée de l'hiver à Ossossane, là où les autres clans se rencontraient pour les jeux de compétition dans la neige.



«Il était très habile à la pêche sur la glace et il attrapait souvent la plus grosse truite. Aussi, personne ne pouvait le battre aux raquettes et à la coupe du bois. Il avait entraîné ses chiens à tirer le traîneau plus vite que n'importe quel membre de la tribu. Aucun autre jeune ne pouvait le dépasser à la chasse et à d'autres jeux.

«À l'âge de dix ans, Kitche'uwa'ne était deux fois plus grand qu'un homme adulte. Étant donné son corps musclé et sa mine fière, tous les Hurons le connaissaient et le

respectaient lors même qu'approchait le temps où sa croissance commençait finalement à ralentir.

«Les grands pins blancs sur les côtes de Penetanguishene n'atteignaient même pas la hauteur de ses genoux et le jeune homme devint aussi haut que la plus haute des montagnes, brave comme le plus brave des guerriers et aussi doux que le plus petit filet d'un ruisseau. Sous sa protection, les Hurons-Ouendats prospéraient. La seule vue de sa stature imposante faisait peur aux Iroquois sauvages du Sud qui s'aventuraient jusqu'à leur territoire.

«Ceux qui vivaient à Toanche près de Penetanguishene étaient les plus favorisés. En hiver, lorsqu'il devenait difficile de se procurer de la nourriture, un simple petit coup de ses doigts pouvait creuser un trou dans la glace assez grand pour que tous les braves de Toanche puissent aller pêcher.

«*Un jour*, disaient les vieilles femmes à leurs enfants, *il était ici à Penetanguishene, et après avoir garni son arc d'une énorme flèche il a tiré et tué un chevreuil loin là-bas à Ossossane. Il nous a pris trois jours pour aller le chercher et revenir ici!*

«Si un enfant huron était perdu, Kitche'uwa'ne montait au sommet de la plus haute colline et le recherchait. Lorsqu'il l'avait trouvé, il n'avait qu'à faire quelques grands pas pour s'y rendre et retourner l'enfant à sa mère. Un jour, en hiver, un loup s'était attaqué à un jeune enfant et Kitche'uwa'ne a demandé au loup pourquoi il avait agi ainsi. Le loup, voyant la colère du géant, a répondu que l'enfant était une proie facile. Alors Kitche'uwa'ne a pris le loup et ses frères dans une seule main et les a lancés vers le nord. Quand vous entendez un loup hurler, vous savez qu'il se souvient du fameux géant.

«Pour un bon moment, les choses allaient très bien et étaient prospères pour le clan des Ours et pour toute la tribu huronne. Ils jouissaient d'une bonne réputation parmi toutes les nations autochtones et Kitche'uwa'ne recevait des cadeaux dignes du manitou lui-même. Pour montrer leur gratitude à ce frère huron, les quatre autres clans de la tribu huronne envoyaient des cadeaux à Kitche'uwa'ne. Le clan de la Cabine blanche lui a donné un panache fait d'un millier de plumes d'oiseaux. Le clan des Cordes, pour sa part, lui a donné un collier fait de gros troncs d'arbres qui pendait lourdement sur sa poitrine énorme. Le clan des Roches lui a donné une robe confectionnée avec six cents fourrures de castor et le clan des Chevreuils lui a donné des culottes et des mocassins faits d'une quantité de peaux suffisantes pour couvrir une maison longue.

«Après quatre hivers, soit après son terme comme chef de clan, Kitche-uwa'ne' est devenu plus irritable et plus facilement troublé.

«Autant avait-il été doux et noble, autant il était devenu coléreux et violent. Quand Kitche'uwa'ne était en colère, sa voix irritée pouvait être entendue d'aussi loin que le Musquash, et tous les autochtones de Toanche sautaient dans leur canoë et ramaient le plus vite possible vers Cognashene, "le territoire des porcs-épics et des bleuets", pour échapper à son élan de bras.

«Finalement, lorsque Kitche'uwa'ne devenait de mauvaise humeur, et ça trois fois pendant le même hiver, les anciens des tribus des autres clans ont été appelés en conseil à Atouacha, sur les rives de la baie de Penetanguishene, par les membres de la famille de la maison longue de Kitche'uwa'ne à Toanche.

«C'était le temps, pensaient-ils, pour Kitche'uwa'ne de se marier. Les joies et les responsabilités d'une vie de famille apaiseraient son humeur et redonneraient leur sécurité à tous ceux qui vivaient parmi les grands pins blancs sur les rives de la "terre des sables blancs roulants".

«Alors, tard à l'été, il a été décidé, sur les rives d'Atouacha, qu'aux prochains jeux d'hiver à Ossossane un concours aurait lieu pour choisir la meilleure fille de tous les clans hurons. Kitche'uwa'ne pourrait, s'il le désirait, l'épouser. Kitche'uwa'ne a donc été encouragé à adopter cette idée.

«Il y avait beaucoup de joie pendant que les hommes de la tribu et leur famille se dirigeaient vers le festival d'hiver et plusieurs familles espéraient que leur fille serait choisie. Une trace des raquettes de Kitche'uwa'ne écrasait assez de neige pour permettre à tout le monde de danser pendant les festivités et il pouvait allumer leurs feux de camp en frottant deux gros troncs d'arbre ensemble.

«Enfin, après beaucoup de difficultés, seules les meilleures filles de Scanonaierat, de Teanostaye, de Cahiague et de sa propre tribu de Toanche restaient. Ceux qui devaient choisir ne pouvaient se décider à savoir laquelle était la meilleure parmi toutes; ils ont donc décidé que Kitche'uwa'ne ferait lui-même le choix final.

«Pendant un long moment, ses bras croisés sur la poitrine, il les examinait d'un œil critique l'une après l'autre. Finalement, son regard

s'attarda sur une des jeunes filles, au teint clair et aux yeux de rubis. Son nom était Wanakita, fille du chef du Nord, Musquakie. Bien que petite de taille, elle était d'une beauté éclatante, mais on disait que son cœur était déchiré par les vents du Nord. Kitche'uwa'ne aimait cela et il l'a choisie.

«Renversant sa tête vers l'arrière et le regardant du coin de l'œil, elle a déclaré qu'elle n'avait aucun amour pour le grand géant et que son cœur appartenait à un autre guerrier de son propre clan. Kitche'uwa'ne était furieux. Il avait été insulté en face de tous les membres de sa tribu, et son choix avait été refusé. Malgré cela, Kitche'uwa'ne était prêt à marier Wanakita. Il ferait contre son gré. Elle serait à lui et seulement à lui!

«Elle a été forcée de déménager à Toanche avec son père et, pendant dix-huit lunes, Kitche'uwa'ne a tenté d'encourager Wanakita à l'aimer. La date du mariage a été fixée à plusieurs reprises et, chaque fois, a été reportée par la jeune fille. Pendant plusieurs lunes, Kitche'uwa'ne se promenait sur les rives de Natta-way-saga, ruminant la tournure de ces événements. Errant seul avec cette fureur en dedans de lui, il refusait de retourner à sa tribu.

«Enfin, la date finale de la cérémonie a été déterminée et un messager a été envoyé pour en informer le géant. Finalement, pensait-il, il ferait à son gré.

«Dès que la cérémonie allait commencer, Wanakita renversa de nouveau sa tête vers l'arrière et annonça qu'elle ne serait une mère et la femme que du guerrier de son propre clan qu'elle aimait. Les célébrants étaient bouleversés par ce refus soudain. Leurs yeux étonnés se tournèrent vers Kitche'uwa'ne, plein de honte devant son peuple pour la deuxième fois.

«Finalement, après une aussi grande tension, le géant plonge sa main dans l'eau et, debout sur l'île, tout près de la terre ferme, devant bientôt être nommée "beau soleil" par l'homme blanc, il relâche sa fureur à tous les vents.

«Voyant cela, Wanakita et son père se sauvent vers le Nord en canoë. Choqué par ce dernier acte de trahison, Kitche'uwa'ne se penche et

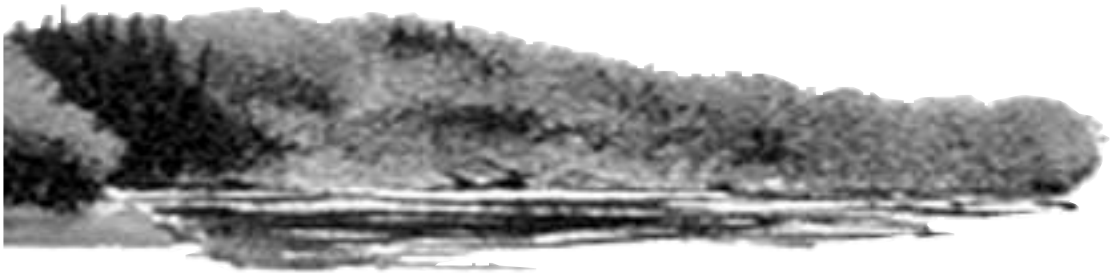
ramasse une poignée de terre de la rive la plus proche. Levant sa main encore plus haut, il lance la poignée de terre vers le nord et vers l'ouest dans un geste de désespoir à l'endroit de Wanakita et son père.

«Les vagues formées des débris qui tombaient font renverser le canoë et empêchent Wanakita et son père de nager. En voyant leur tête disparaître de la surface de l'eau pour la dernière fois, Kitche'uwa'ne s'étire le bras et les retire de l'eau. Avec toute la nation huronne qui les regardait du rivage, Kitche'uwa'ne donne à Wanakita et à Musquakie un dernier baiser, le baiser de vie. Avec une grande compassion et une grande tristesse dans son cœur, il les replace dans leur canoë près de Mini-Cognashene, le "territoire de plusieurs porcs-épics et des bleuets", et les pousse vers le nord si fortement qu'ils sont arrivés chez eux avant que le soleil n'ait eu le temps de bouger dans le ciel.

«D'un cœur lourd, brisé et peiné, et avec tant de tristesse et de douleur marquées sur son visage, quelque chose qu'aucun Huron n'avait vu auparavant, Kitche'uwa'ne plonge dans l'eau et va s'asseoir sur la plage la plus rapprochée de cette grande baie.

«Kitche'uwa'ne est demeuré assis là pendant tout l'été, refusant toute visite, toute nourriture et toute boisson. Son cœur était si rempli de tristesse qu'il a plu pendant trente jours et trente nuits, et on pouvait souvent l'entendre appeler son père, l'esprit Manitou.

«Finalement, vers la fin de l'été, les anciens parmi les Hurons ont réalisé que leur sécurité vis-à-vis des Iroquois, sécurité dont ils avaient joui sous le règne de Kitche'uwa'ne, était menacée par son absence. On a donc organisé un grand *pow-wow* d'urgence parce qu'on avait entendu dire que Wanakita se sentait grandement redevable au géant de lui avoir sauvé la vie et celle de son père. Elle avait depuis marié le guerrier de

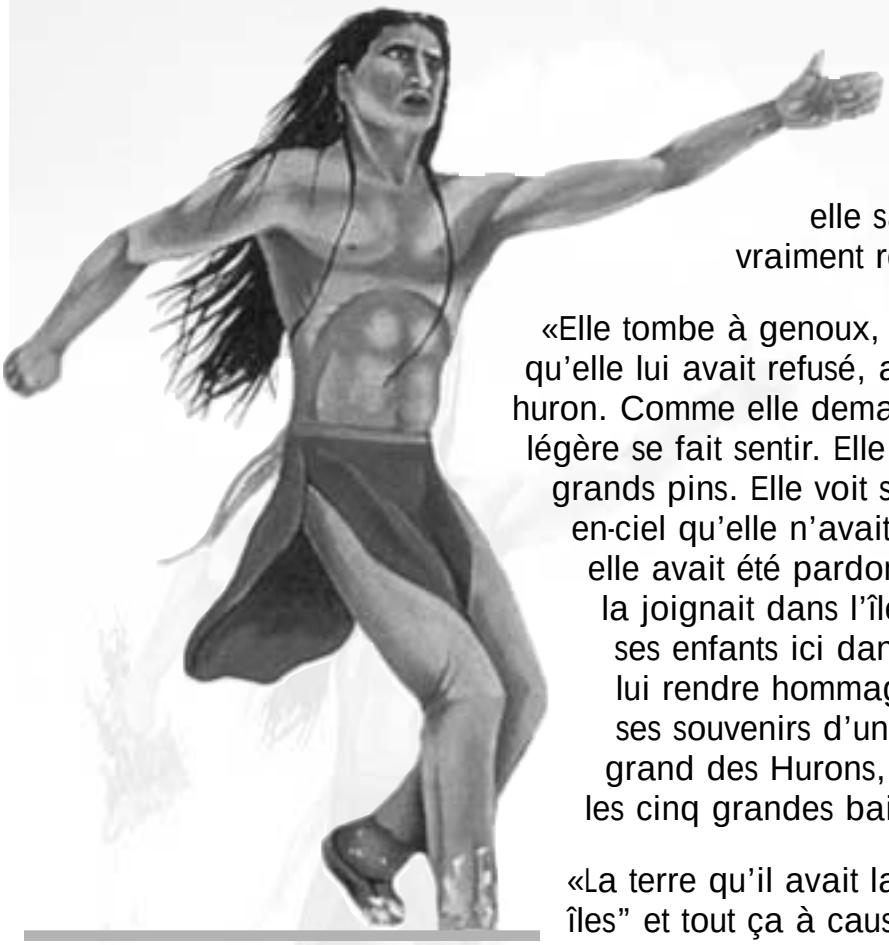


son propre clan tel qu'il était prévu, mais les anciens sentaient que, si Wanakita voulait bien transmettre sa gratitude à Kitche'uwa'ne d'avoir sauvé sa vie et celle de son père, lui permettant alors de marier celui qu'elle aimait vraiment, peut-être pourrait-il être encouragé à marier une autre bonne jeune fille, mais ils voulaient s'assurer que cette fois elle voudrait vraiment être sa femme.

«Un messager a été envoyé, et cette fois Wanakita, connaissant toute la douleur qu'elle avait causée, était d'accord pour venir et pour demander le pardon du grand géant et lui demander de bénir son mariage. Pendant la nuit de la pleine lune, Wanakita arrive à Penetanguishene lorsqu'il commence à pleuvoir bien fort. La lune devient noire, et Wanakita doit attendre jusqu'au lendemain pour voir Kitche'uwa'ne.

«Pendant la nuit, juste avant le lever du soleil, la pluie cesse et tous les Hurons sont réveillés par la voix de Kitche'uwa'ne qui faisait écho. Celui-ci demandait à son père de venir le chercher. Enfin, à travers la lumière de la lune, ils pouvaient voir le grand géant couché sur la plage. Tout à coup, le vent est devenu très violent et des éclairs zigzaguaient à travers le ciel et de gros coups de tonnerre se faisaient entendre, forçant les Hurons à se réfugier à l'abri. Aussi vite que cet orage avait commencé, aussi vite il a cessé dès que le soleil s'est pointé à l'horizon.

«Tous les Hurons sautèrent dans leurs canoës, et comme ils contournaient la Pointe Toanche, leurs canoës s'arrêtèrent dans une grande stupeur. Là où déjà un doux géant était couché, on pouvait maintenant voir une nouvelle grande île couverte de pins. Étonnés, ils regardaient et ont compris. Manitou était venu chercher son fils et avait laissé cette île comme signe de son passage.



«Immédiatement, Wanakita se dirige, seule, vers cette île magnifique. En sortant de son canoë et en mettant ses pieds sur le sable, la même sorte de sable qu'à Toanche, elle sait que Kitche'uwa'ne est vraiment retourné chez lui.

«Elle tombe à genoux, triste de savoir que l'amour qu'elle lui avait refusé, avait aussi brisé l'esprit du géant huron. Comme elle demande son pardon, une brise légère se fait sentir. Elle jette un regard au-dessus des grands pins. Elle voit se dissiper le plus beau des arcs-en-ciel qu'elle n'avait jamais vu auparavant. En effet, elle avait été pardonnée. Comme le reste de la tribu la joignait dans l'île, elle souriait à l'idée d'amener ses enfants ici dans cette île, chaque année, pour lui rendre hommage. Elle raconterait à ses enfants ses souvenirs d'un géant bien spécial, le plus grand des Hurons, dont les doigts avaient creusé les cinq grandes baies.

«La terre qu'il avait lancée avait créé les "trente mille îles" et tout ça à cause de l'amour qu'il avait pour elle. En retour, elle pouvait l'aimer d'une façon que lui seul pouvait comprendre. Ses enfants, et tous les enfants hurons, sauraient que le site de son tombeau, cette île, à forme d'homme, serait pour toujours connu comme "le tombeau du géant" ou "l'Île du tombeau du géant" (Giant's Tomb Island).

«À cause des nouvelles baies qui ont été créées, les îles, et maintenant ce tombeau, cette région sera pour toujours la terre des Hurons. Dans toute sa grandeur, Manitou a envoyé son seul fils pour assurer ce fait.

«Et vous voyez, mes chers enfants, je vous ai raconté encore une fois la légende du grand géant Kitche'uwa'ne. Selon la coutume, nous nous rappellerons, avant la venue de chaque hiver, cette merveilleuse légende. C'est notre devoir le plus sacré. Avec le temps, ce devoir vous sera transmis, et vous la raconterez à vos enfants qui, à leur tour, la raconteront à leurs enfants.

«Comme Wanakita, avant que le froid rende l'eau solide, on se rendra sur l'Île du tombeau du géant pour rendre hommage et remercier Manitou et son fils, les deux grands esprits. Il est dit que, lorsque le géant se réveillera, notre monde tirera à sa fin. Telle est la manière de Manitou. L'histoire est maintenant terminée. Ye hehn!»

«Ye hehn!», répondirent les auditeurs du petit village; quelques-uns à l'unisson, mais d'autres tout seuls. Aenons se croise les bras et baisse son regard. Tout le monde se lève et quitte les lieux. Tous sont contents d'avoir entendu cette histoire encore une fois. C'est leur histoire, leur légende. Et… quelle légende que celle de Kitche'uwa'ne!

légende

La légende de Montcalm Bellerose : l'homme fort de Pincourt

Dans le fond de la campagne du Sud-Ouest ontarien, si vous vous promenez dans la région de Pincourt, vous trouverez probablement des gens prêts à vous raconter la légende de Montcalm Bellerose.

Montcalm Bellerose, ou M. Montcalm comme on l'appelle dans le coin, en a accompli des prouesses. Mais, comme pour toute légende, c'est difficile de savoir lesquels de ses exploits sont entièrement vrais et lesquels relèvent de l'exagération.

Une chose est sûre : M. Montcalm est né un 16 janvier 1886. Parvenu à l'âge adulte, il mesurait un mètre soixante-dix-huit et pesait cent treize kilogrammes. Vous direz qu'il était loin d'être le géant Beaupré! C'est vrai. Mais, tout de même, à cette époque, Montcalm Bellerose se distinguait des autres fermiers, presque tous courts et trapus.

Et il y avait ses mains! C'est surtout d'elles qu'on parle à Pincourt. M. Montcalm aurait eu toute une paire de grappins, de grosses mains potelées dotées d'une force extraordinaire. Puis, même s'il était gros, ça ne paraissait pas car, tout patapouf qu'il était, il n'avait que du muscle. Pas un gramme de gras.

Vous allez dire qu'une telle force devait être un précieux atout sur une ferme, surtout à l'époque où il n'y avait pas encore d'électricité ni de tracteurs. Vous avez raison. Le cadet chez les Bellerose, Hormidas, parle d'un automne où les vaches avaient le diable au corps. Les bêtes avaient passé tout l'été libres à brouter dans le pacage. L'automne venu, elles ne voulaient plus rentrer à l'étable. Alors M. Montcalm s'est mis dans le cadre de la porte de l'étable et a déclaré :

– Faites-les passer devant la porte et je vais les prendre par les cornes.

Un bœuf particulièrement rebelle s'est mis la tête dans la porte. L'homme fort l'a pris par les cornes et a tiré. La bête a résisté. M. Montcalm s'est donc fâché. Avec sa poigne puissante, il a viré le bœuf à l'envers et l'a traîné jusqu'à l'intérieur.

De son côté, sa fille, Thérèse, raconte qu'un soir d'hiver elle avait invité son soupirant à souper chez les Bellerose. Le jeune homme était venu avec son cheval qu'il avait attaché dans l'étable. En fin de soirée, M. Montcalm a raccompagné son futur gendre à l'étable. À leur étonnement, le cheval se promenait partout dans l'étable. En fait, il avait réussi à casser l'anneau auquel était fixée sa corde. Il s'agissait d'un cercle de fer de dix centimètres de diamètre et de deux centimètres d'épaisseur.

«Mon cher ange!» s'est exclamé M. Montcalm de sa voix de baryton. «Le cheval ne se promènera plus comme ça chez moi!» M. Montcalm a donc pris l'anneau dans ses mains et l'a refermé d'un coup sec.

Mais Montcalm Bellerose ne se démarquait pas seulement au travail, car il aimait aussi jouer. Il affectionnait tout particulièrement les cartes. Le seul problème, c'était qu'à la fin de chaque partie il donnait un coup sur la table. Ainsi, sans le vouloir, une fois sur deux, il la défonçait.

Comme de raison, M. Montcalm avait un faible pour les épreuves de force. Il adorait tout particulièrement jouer au «renard». Il se mettait alors à genoux dans une entrée et plaçait ses grosses mains de chaque côté du cadre de la porte. Son opposant lui enfilait une serviette autour du cou et se mettait ensuite à tirer dessus pour tenter de le déloger.

Une fois, ils se sont mis trois hommes contre M. Montcalm pour tirer. Mais il tenait bon. Cependant, on ne pouvait pas en dire autant du cadre de porte. Le bois commençait à craquer sous la pression. Puis, le visage de M. Montcalm s'est mis à bleuir. Sa femme, Herminette, est intervenue juste à temps pour mettre fin au jeu avant que le cadre, ou encore son mari, ne cède.

Il fallait faire attention si on s'aventurait à parler de politique autour de M. Montcalm. Un soir, il assistait à un débat de candidats lors des élections municipales. Quelqu'un dans la foule a osé lancer un quolibet en direction du candidat de M. Montcalm. En un tournemain, Montcalm Bellerose avait traversé la salle et empoigné l'effronté par le collet. D'une seule main, il a soulevé cet homme costaud et l'a transporté jusqu'à l'extérieur de l'édifice. Les pieds du bonhomme n'ont pas touché le sol une seule fois. L'assemblée se passait à l'étage!

Comme la plupart des habitants de ce temps-là, M. Montcalm faisait son propre sirop d'érable. C'était toute une affaire! La cabane à sucre se

trouvait à trois kilomètres de la maison. Une fois qu'on se mettait à bouillir la sève, il fallait continuer de veiller sur le sirop dans l'évaporateur jour et nuit, et cela pendant des jours.

Ainsi, une année, M. Montcalm avait passé une semaine au complet dans sa sucrerie. Sa cadette, Annette, lui apportait ses repas. Un soir, il est revenu à la maison avec elle pour rapporter du sirop frais. C'était la nuit, Annette marchait donc devant son père avec le fanal pour l'éclairer. M. Montcalm la suivait en portant quatre seaux, deux dans chaque main, chacun pesant quinze kilogrammes. Il ne portait même pas une mitaine parce que l'anse des seaux n'était pas assez large pour y glisser plus que sa main énorme.

Si transporter une charge si lourde sur une telle distance avait fait mal à M. Montcalm, personne chez les Bellerose ne l'a jamais su. Leur père n'était pas homme à se plaindre, même devant les épreuves les plus difficiles. Toutefois, tout le monde qui a goûté au sirop des Bellerose cette année-là l'a trouvé particulièrement succulent.

Enfin, l'exploit de M. Montcalm que les gens de Pincourt aiment se remémorer le plus, c'est celui de la grange à Ti-Mond. Une année, Edmond, ou Ti-Mond Lebœuf, avait organisé une corvée pour construire sa nouvelle grange. Ainsi, une trentaine d'hommes s'étaient rassemblés chez lui. Bien entendu, M. Montcalm, dont le cœur était aussi grand que sa force, était de la partie. Les travaux avançaient bien. Les hommes avaient réussi à assembler par terre les quatre pans de mur de la grange, chacun mesurant sept mètres de haut. De leur côté, les femmes s'affairaient à préparer le festin que Ti-Mond allait fournir pour récompenser ses invités.

Les travailleurs utilisèrent alors des perches pour soulever un premier pan de mur, suivi d'un deuxième. Quelques hommes montèrent alors en haut de la structure pour clouer les deux pans ensemble. M. Montcalm faisait partie de l'équipe au bas des pans de mur qui les tenait en place avec des perches.

Tout à coup, une des perches a cassé et les deux pans de mur se sont mis à tomber. Les hommes au bas coururent dans tous les sens, et ceux en haut se risquèrent à sauter en bas.

Par bonheur, M. Montcalm se trouvait à l'angle des deux pans de mur. Avec sa force et son sang-froid habituels, il se cramponna à deux perches, chacune reliée à un des pans. En les tenant de chaque côté de sa masse corpulente, il immobilisa la structure massive à lui tout seul. Malgré la raideur apparente de ses bras tendus, M. Montcalm ne semblait pas se forcer plus qu'il ne le fallait. En fait, c'est même en riant qu'il lança en direction de ses coéquipiers fuyards :

– Vous n'allez pas me laisser là tout seul pour le reste de la journée? Je commence à avoir faim et puis je peux sentir le bon ragoût de pattes de cochon.

Les hommes mirent dix bonnes secondes à se remettre de leur stupeur. Enfin, ils reprirent les perches tombées et remontèrent les pans de mur à leur pleine hauteur. Les autres travailleurs remontèrent en haut pour joindre les deux murs. Soixante-dix ans plus tard, la grange à Ti-Mond est encore là, juste à l'ouest du village. Certains maintiennent que, si l'on se tient bien tranquille près de ce vieil édifice, en tendant l'oreille, on peut entendre l'écho du rire de M. Montcalm qui dit : «…je peux sentir le bon ragoût de pattes de cochon.»

Mais vous vous demandez sans doute comment cet hercule est mort. En soulevant une plate-forme avec dix-huit hommes comme Louis Cyr? Non, rien d'aussi dramatique. Pourtant, Montcalm Bellerose connut une fin quand même un peu triste.

Il avait soixante-quinze ans quand, un jour, un autre vieux du village lui lança à la blague un défi, soit de voir qui pourrait manger le plus d'œufs. M. Montcalm n'a jamais reculé devant un défi, peu importe sa taille.

Ainsi, les deux hommes se sont mis à frire et à manger des œufs. Au trente-huitième œuf, le rival de M. Montcalm s'est reconnu vaincu. M. Montcalm en a avalé un trente-neuvième, juste pour confirmer sa victoire. Il ne l'a jamais avoué, mais on pouvait voir, par sa démarche au ralenti, qu'il était plus que plein!

Quelques heures plus tard, M. Montcalm s'est couché en se plaignant d'une légère indigestion. Il ne s'est jamais levé. Son indigestion avait provoqué une crise cardiaque fatale.

Le docteur qui l'a examiné a déclaré qu'il n'avait jamais vu un homme avec un aussi grand cœur. Moi, je n'ai jamais connu une personne qui ait pu inspirer une aussi grande légende.

légende

La légende du loup de Lafontaine

Prologue

L'effroyable légende du loup de Lafontaine a trait à un événement qui se serait passé vers 1900, dans la région de Lafontaine. Ce petit village francophone, à environ 160 km au nord de Toronto, a été peuplé par quelques groupes de Canadiens français dès les années 1800. La plupart de ces colons, surtout des agriculteurs, provenaient de deux groupes. Le premier était composé de familles de voyageurs déménagées de l'île Drummond, au nord du lac Huron. Le deuxième regroupait trois vagues de colons immigrés de quatre comtés du bas du Saint-Laurent au Québec.

Ces colons partageaient tous la même langue et la même culture, mais ils se méfiaient les uns des autres. En fait, les membres d'un groupe ne se mêlaient presque pas à ceux des autres. C'est à peine si les gens se parlaient en se rencontrant au magasin général.

C'est ainsi qu'un jour est arrivé un étranger. Trouvant ce milieu divisé, il s'y installe comme chez lui…

* * *

– *Chevaliers de la table ronde*

Allons voir si le vin est bon...

La voix de Joseph Lortie résonne fort dans le calme de cette nuit de la fin mars.

– Arrête de chanter si fort, commande son épouse, Philomène.

Mais elle sait que sa réprimande ne servira à rien. Joseph, quand il a pris un verre de trop, ne fait qu'à sa tête. Heureusement, les chevaux connaissent bien le chemin qui mène de Penetanguishene à la Pointe Méthodiste.

Le traîneau glisse lentement sur le chemin glacé. Il est près d'une heure du matin, les Lortie ne rencontrent donc aucun autre voyageur.

– Tu… tu n'aimes pas ça quand je… je vais à l'hôtel? demande Joseph.

Philomène se détourne de son mari dont l'haleine pue le mauvais whisky. Elle répond par son silence lourd de reproches.

– Ah! il faut pas trop m'en vouloir, mon chou, continue Joseph d'un ton conciliant. Tu sais que, dans quelques jours, les chemins vont «casser». Ils se transformeront en boue et nous ne pourrons plus sortir ni recevoir quiconque chez nous.

Joseph sait qu'il ne peut pas justifier sa conduite à Philomène. Tout au plus, il espère se la faire pardonner.

– Oh! passe-moi donc les rênes, finit par dire Philomène, exaspérée.

Elle prend les rênes et, d'un coup de bride, fait accélérer les chevaux. Philomène, qui a dû attendre son mari à l'entrée de l'hôtel pendant quatre bonnes heures, ne veut plus qu'une chose : rentrer chez elle et se coucher au chaud.

Le traîneau avance allègrement en silence pendant une demi-heure. Après avoir passé le coin de Dorion, les Lortie se mettent à descendre la grande côte menant à la Pointe.

Soudainement, un son bizarre, lointain rompt la tranquillité de la nuit. Les chevaux se figent dans leurs traces.

– As-tu entendu ça? demande Philomène.

– Entendu quoi? grogne Joseph qui somnolait.

– Ce hurlement. On aurait dit un... un loup, murmure Philomène d'une voix effrayée.

– Ben voyons donc! Ça devait être un chien, la rassure Joseph. Repasse-moi les rênes.

Philomène lui cède la bride. Les bêtes hésitent encore un peu avant de se remettre en branle. Une dizaine de minutes plus tard, le couple arrive devant sa demeure, une cabane de bois ronds. Philomène descend du traîneau et entre dans la maison. De son côté, Joseph dételle les deux chevaux et les mène à l'étable.

Peu après, en fermant la porte de l'étable, il prend une minute pour admirer le firmament étoilé. Au large, dans la baie Georgienne, il entend le bruissement de la glace qui se casse. «Oui, le printemps est bel et bien arrivé», pense le fermier en se tournant vers la maison.

Tout à coup, il aperçoit une forme noire qui fonce à toute allure vers lui. Or, la silhouette change brusquement de direction et se faufile vers l'ouest.

– Ça, c'est un loup! s'exclame Joseph en se frottant les yeux pour s'assurer que ce ne sont pas le whisky et son imagination qui le font halluciner.

Il court jusqu'à la maison où il trouve Philomène déjà au lit. Surexcité, il lui raconte ce qu'il vient de voir. Mais, cette fois, c'est au tour de Philomène de rester incrédule.

– J'ai peut-être entendu un loup qui hurlait dans une des îles ou sur la glace au large, dit-elle, mais aucun animal n'aurait pu franchir cette distance aussi rapidement. Va bourrer le poêle à bois et viens te coucher.

Joseph ouvre la bouche pour parler, mais se ravise et obéit tout simplement. «Rira bien qui rira le dernier, pense-t-il. Elle finira bien par voir que j'avais raison.»

Le lendemain, Colbert Tessier, un éleveur de moutons, se lève de fort mauvaise humeur. Il a passé une nuit abominable. Son sommeil a été troublé par des cauchemars et des bruits qu'il a pris pour des jappements de chien.

À contrecœur, il se rend à l'étable faire son train. Tout en marchant vers la bergerie, il s'étonne du silence étrange. Aucun bêlement ne provient de l'enclos comme de coutume. Colbert se met alors à courir. En arrivant devant la bergerie, il lâche un juron :

– Casse-pique!

Ses yeux contemplent un tableau horrifique. Les cadavres de quarante brebis, son troupeau au complet, jonchent le sol couvert de sang. Fouetté par un vent de panique, Colbert court jusque chez son voisin, Philéas Beaupré. Tant bien que mal, il explique à Philéas la raison de son émoi. Beaupré le raccompagne jusqu'à l'enclos pour constater le massacre de ses propres yeux.

– Qu'est-ce qui a bien pu faire un tel carnage? s'exclame-t-il. Il doit bien y avoir des pistes.

Ainsi, les deux hommes font le tour de l'enclos où ils relèvent plusieurs traces.

– On dirait des pistes de chien, avance Colbert en examinant de près les traces dans la neige.

– Peut-être, mais alors il s'agirait d'un sacré gros chien, ajoute Beaupré.

Leurs regards se rencontrent.

– Et on sait qu'il y a juste deux chiens dans la région de cette taille, déclare Colbert, ceux de François Labatte!

Les deux hommes mesurent alors les pistes. Ils décident de se rendre chez François Labatte, à la baie du Tonnerre, pour voir si ses deux chiens ont de la laine entre les dents. Colbert passe d'abord par la maison prendre et charger sa carabine de chasse.

Peu après, les deux hommes trouvent François Labatte, un descendant des voyageurs et un pêcheur réputé, en train de se bercer sur le perron de sa cabane. Sans grande cérémonie, les deux fermiers expliquent la raison de leur visite.

– Si vous pensez que mes chiens ont tué les brebis, vous vous trompez, se défend Labatte. Ils ont passé toute la nuit attachés dans la cour arrière.

– C'est ce qu'il faudrait voir, réplique Colbert.

– Me prends-tu pour un menteur? demande Labatte.

– Pêcheur ou menteur, c'est la même chose, hurle Colbert enragé.

Beaupré essaie de rétablir le calme.

– Écoute, François, nous voulons juste comparer la taille des pistes de tes chiens avec celles que nous avons mesurées à la bergerie. Si tes chiens sont innocents, tu n'as rien à craindre.

François finit par conduire les deux hommes derrière la maison. Le pêcheur appelle les chiens et les fait marcher un peu dans la neige. Les deux cultivateurs se penchent sur leurs pistes et les mesurent avec un pied de roi.

– Les pistes ne sont pas exactement de la même dimension, mais elles sont assez proches à mon goût, affirme Colbert.

Malgré les vives protestations de Labatte, Tessier épaule son fusil et abat les deux bêtes froidement. Le poing levé, Labatte profère une menace en direction des deux fermiers qui déguerpissent :

– Mes chiens, vous allez me les payer cher!

Ce soir-là, Colbert se couche, satisfait d'avoir pu au moins venger la mort de ses moutons. Il anticipe une bonne nuit de sommeil. Mais, à peine a-t-il fermé l'œil, qu'un son glace son sang. Le hurlement du loup retentit comme un rire moqueur. «François avait dit la vérité», constate Colbert avec regret. Pendant la longue nuit qui s'ensuit, il ne trouvera aucun repos.

La nouvelle du loup se répand à Lafontaine comme du feu. D'ailleurs, chaque nuit, le loup s'annonce bruyamment par son cri. On finit par l'entendre un peu partout dans les concessions. Une ferme après l'autre subit ses ravages. La crainte du loup transforme la communauté en un camp armé. Tous les hommes se promènent avec leurs fusils, même en plein jour au milieu de la rue principale du village.

Les meilleurs chasseurs et les tireurs les plus habiles de la région poursuivent le loup sans relâche. On recrute même des chasseurs amérindiens, des Ojibwés de l'île aux Chrétiens, pour dépister la bête. Or, le loup évite tous les pièges et toutes les balles. La nuit comme le jour, on a l'impression qu'il devient invisible. Pourtant, le soir, on entend toujours son hurlement sinistre, et le lendemain on constate encore une fois les dommages qui témoignent de son passage.

Même s'il inspire la crainte à tous, curieusement, le loup ne s'attaque pas aux êtres humains. En fait, certains enfants, en revenant de l'école, le rencontrent et jouent avec lui, comme s'il s'agissait d'un gros chien docile. Quand ils entrent à la maison et racontent leur aventure, leurs parents s'affolent. Ainsi, l'assistance à l'école du village souffre de la présence du loup, car certains parents décident de garder leurs enfants à la maison.

Au cours de l'été, la bête mystérieuse montre encore une fois son affection pour les petits. Par un beau matin, le jeune Thomas, un garçon de deux ans, échappe à la surveillance de sa mère. Vers onze heures, celle-ci constate la disparition de son enfant. Il a dû s'aventurer dans le bois tout près de la ferme. Rapidement, la mère de Thomas sonne l'alarme. Les voisins viennent à sa rescousse et organisent une battue dans le bois. Vers le milieu de l'après-midi, on découvre les pistes de Thomas qui vont en direction du ruisseau Hark, juste à l'est du village. On se met à craindre le pire. Thomas se serait-il noyé?

Juste avant d'arriver au ruisseau, les chercheurs découvrent de nouvelles pistes, celles du loup cette fois. Les craintes redoublent. À quelques mètres du ruisseau, Majoric Beaudoin remarque un détail curieux.

– C'est bizarre, on dirait que les pistes du loup vont à reculons. C'est comme s'il avait retiré quelque chose du ruisseau jusqu'à la berge.

Quelques minutes après, on découvre Thomas endormi au pied d'un grand arbre. À part quelques piqûres de maringouins et ses vêtements

trempés, il est sain et sauf. Encore une autre action incompréhensible du loup!

En ce début de septembre, après un été vécu dans la crainte du loup, pour les gens de Lafontaine, le règne de la bête maléfique semble sans fin. Mais, ce jour-là, Théophile Brunelle, un des vieux du village, lance une idée folle devant un groupe de villageois rassemblés sur les marches du magasin général.

– Moi, je pense que l'arrivée de ce loup étrange est un signe.

Un signe de quoi? veulent savoir les gens qui se regroupent autour de Brunelle, un borgne qui s'est crevé un œil dans son enfance.

– Un signe qu'il y a trop de discorde et de divisions dans notre communauté. Je suis convaincu que si tout le monde s'engageait à vivre en harmonie et à arrêter de se méfier des autres, on viendrait à bout d'abattre le loup.

Les uns ne veulent pas le croire, les autres se laissent gagner par l'idée.

– Toi, Colbert Tessier, si je réussis à tuer le loup, es-tu prêt à acheter deux chiens à François Labatte?

Tout en parlant, Brunelle dévisage les deux hommes qu'il vient de mentionner. Colbert hésite :

– Bien… pourquoi pas? Mais je ne vois pas comment cette promesse va rendre le loup plus facile à tuer.

Théophile ignore cette dernière remarque.

– Moi, je vous fais donc le serment que si l'un de nous réussit à tuer le loup, je vais tenir une grande veillée. Vous y serez tous invités pour fêter la mort du loup…

Et Théophile embrasse la foule du regard de son œil unique avant d'ajouter :

– Et nous la fêterons ensemble, comme une communauté unie!

Peu après, les gens se dispersent. Théophile Brunelle a raison : la communauté doit s'unir. Mais tuer le loup, comment faire quand même les meilleurs chasseurs ont échoué à la tâche?

Quelques jours plus tard, Théophile Brunelle travaille à ériger une clôture de pierre au bout d'un de ses champs, à l'orée du bois. Tout à coup, près d'une vieille souche, il distingue une silhouette élancée, immobile. Le loup de Lafontaine! Théophile sent que le moment est venu : voilà sa chance. Le fermier court à la maison chercher son fusil en espérant que la bête ne bougera pas. D'une main tremblante, il retire

son fusil d'un placard et le charge. L'arme est recouverte de poussière, car elle n'a pas servi depuis des années.

Il retourne au champ et, en découvrant le loup à la même place, presque comme s'il l'attendait, il remercie sa bonne fortune. Lentement, Brunelle met le loup en joue. Le tireur est très nerveux, au point où son fusil branle un peu. Fermant son bon œil, il tire sur la gâchette.

Le coup part et le recul du fusil renverse le tireur par terre. Théophile se lève rapidement, de peur que le loup ne bondisse sur lui. Tranquillement, un nuage de fumée se dissipe et il peut finalement constater que, par miracle, il a visé juste. Le corps inerte du loup gît sur le sol.

Théophile danse une petite steppette de joie. De retour à la maison, il prend une charrette pour transporter le loup. Peu après, il monte le cadavre de la bête sur une potence dressée devant la maison. Il n'a pas oublié sa promesse. Ce soir, il recevra la communauté entière chez lui…

La veillée chez Théophile s'avère tout un événement. La nouvelle de la mort du loup se propage en un clin d'œil. Les gens sont nombreux à se rendre chez les Brunelle. À cause de la peur du loup, la dernière rencontre sociale en soirée remonte à très longtemps.

Tout un chacun défile respectueusement devant la dépouille du loup. Au cours de la soirée, la bonne humeur règne. Soulagés, tous se rendent compte qu'ils se sont trouvés unis devant une menace commune. Théophile Brunelle a raison, il faut tirer du bien de ce mal qu'était le loup. Dorénavant, les villageois prennent la résolution de ne plus se laisser diviser.

C'est la larme à l'œil qu'on observe Colbert Tessier remettre une somme d'argent considérable à François Labatte. Les deux hommes se serrent la main.

En fin de soirée, Théophile aborde trois garçons qui regardent le loup tristement.

– Mais qu'avez-vous, les jeunes? leur demande-t-il. À voir vos mines basses, on croirait que ça vous fait de la peine que le loup soit mort.

Un des garçons, Antoine Moreau, se tourne vers le borgne.

– Bien, voyez-vous, M. Brunelle, c'est que, maintenant, il va falloir qu'on retourne à l'école.

Théophile Brunelle s'esclaffe et son grand rire généreux fait écho aux éclats de joie de ses nombreux convives de sa communauté en fête.

Cette version de la légende s'inspire du récit écrit par le curé Thomas Marchildon de Lafontaine (*Le loup de Lafontaine*, Société historique du Nouvel Ontario, Sudbury, 1955, 39 pages). Mi-légendaire, mi-historique, ce récit fut monté en forme de pièce en 1955, ainsi qu'en mai 1997, par les élèves de l'école Sainte-Croix, à Lafontaine. La légende du loup de Lafontaine s'est taillé une place définitive dans le patrimoine local de la Huronie.

message publicitaire

Le zoo des automobiles

Notre zoo d'automobiles est enfin ouvert pour la période estivale. Venez en profiter avec toute votre petite famille et apprenez à vos enfants le mode de vie des autos sauvages dans leurs milieux naturels.

Venez voir nos troupeaux de «Mustangs», nos «Jaguars», nos «Lynx», nos «Beetles», ainsi que des espèces aussi insolites que la «Eagle» ou la «Thundercat». Observez enfin des automobiles avant qu'elles soient domestiquées ou naturalisées.

La majorité de nos pensionnaires évoluent dans leurs milieux naturels en prenant plaisir à écraser tout ce qui bouge. Si vous êtes chanceux, vous pourrez voir un des nombreux visiteurs imprudents se faire réduire en charpie par nos automobiles sauvages!

Situé à 15 minutes seulement d'Ottawa
Sur l'autoroute 16, juste en face des entreprises de papier Revilo
Pour renseignements
Téléphone : 1-888-543-9111
Site Internet : www.automobiles.ca

Présentez cette annonce aux guichets à l'entrée pour bénéficier d'un spécial 2 pour 1, jusqu'au 3 septembre 2003.

Heures d'ouverture de la période estivale du 15 mai au 15 septembre

Lundi, mardi, mercredi : 13 h à 20 h;
jeudi, vendredi, samedi : 11 h à 21 h;
dimanche : 11 h à 13 h

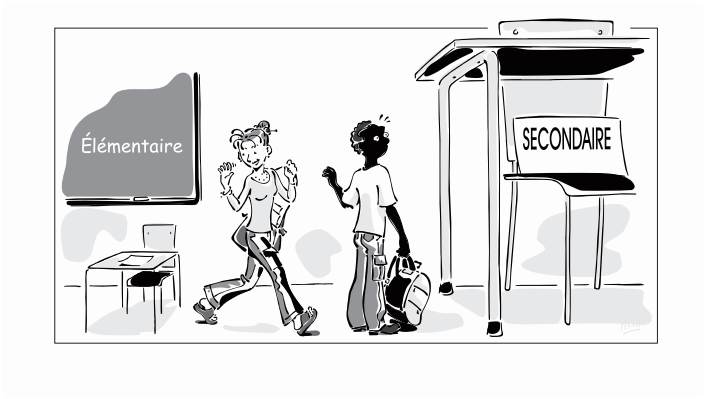
Voici Georges, une de nos splendides Jaguars.

Grr!
Vroum!
Vroum!

message publicitaire

Préparez-vous à une seconde ère au secondaire!

L'époque de l'élémentaire tire à sa fin! Vous avez besoin d'un nouveau défi? Le secondaire répondra à tous vos besoins!



Le passage de l'école élémentaire à l'école secondaire représente une étape importante dans la vie de tout le monde. Certains vivent une incertitude par rapport à cette aventure qui s'annonce, alors que d'autres l'attendent avec impatience depuis plusieurs années. Peu importe l'approche que vous avez lorsque vous pénétrez dans le monde du secondaire, le système vous attend à bras ouverts. La FAMILLE du secondaire est là pour vous! Vous sentez de la nervosité? Vous avez peur? Vous êtes timide? Vous êtes en état d'excitation? Ne vous inquiétez pas, vous êtes comme la majorité des jeunes adolescents du Canada et du monde entier.

Ces témoignages attestent que les jeunes Canadiens et Canadiennes éprouvent les mêmes émotions du même type avant d'entreprendre l'école secondaire. Il s'agit d'un gros pas dans la vie de tous et toutes, un pas qui vous ouvrira un tout nouveau monde débordant de joie, de souvenirs, d'aventures, de plaisirs, de défis et de réussites! Votre séjour au secondaire est entre vos mains! Vous contrôlez votre destinée! Les quatre ou cinq

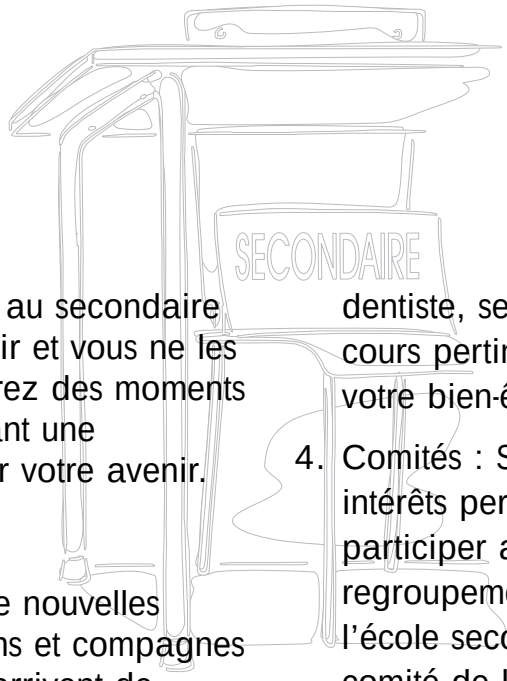
«Je ne voulais pas monter à bord de l'autobus lors de la rentrée des classes. J'avais une peur terrible du secondaire, car il s'agissait d'une expérience inconnue! Je ne savais pas ce qui m'attendait, j'éprouvais donc une certaine crainte!» (Sylvie)

«Je n'ai pas dormi de la nuit! Je ne voulais qu'entreprendre mon séjour au secondaire afin de rencontrer de nouvelles personnes, connaître de nouveaux enseignants et de nouvelles enseignantes, vivre la rotation des classes, participer aux sports de la ville et siéger aux divers comités de l'école.» (Martin)

«Tout l'été, je n'ai pensé qu'à la semaine de bienvenue au secondaire surnommée "la semaine d'initiation" et j'en ai des cauchemars!» (Stéphane)

«Dès la première journée scolaire, je me suis sentie acceptée par les élèves de mon école secondaire. C'était magnifique! Je pouvais voir la fierté qui règne dans les corridors et l'esprit d'école était spectaculaire.» (Maria)

«Pour moi, commencer le secondaire m'apporte un sentiment de fierté personnelle, comme si j'avais atteint une nouvelle maturité!» (Josée)

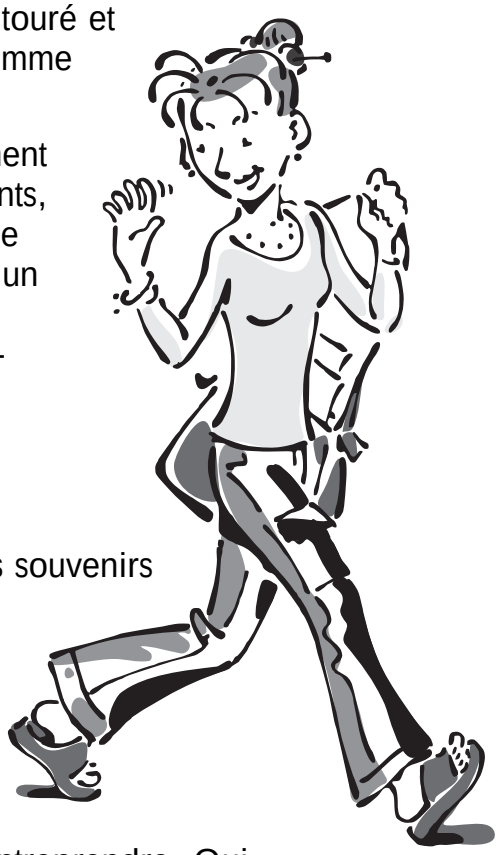


années que vous passerez au secondaire feront partie de votre avenir et vous ne les oublierez jamais. Vous vivrez des moments inoubliables tout en recevant une éducation primordiale pour votre avenir.

Ce qui vous attend

1. De nouveaux amis et de nouvelles amies : Vos compagnons et compagnes de classe en 9e année arrivent de diverses écoles élémentaires; vous ferez donc de nouvelles connaissances. Ces amitiés évolueront pour ne jamais s'effacer.
2. De nouveaux enseignants et de nouvelles enseignantes : À l'école élémentaire, vous avez bien souvent vécu l'année entière avec le même enseignant ou la même enseignante nouant ainsi un lien profond et sincère. Au secondaire, vous rencontrerez différents enseignantes et enseignants tout le long de l'année, selon les cours choisis ou enseignés. Les mêmes liens de respect et de compréhension existeront au secondaire.
3. Diversité des choix de cours : Vous aurez la possibilité de choisir des cours qui détermineront votre avenir au sein du monde du travail. Il s'agit d'un choix très important pour votre avenir et votre carrière. Que ce soit mécanicien, chirurgien, coiffeuse, dentiste, secrétaire ou directrice, les cours pertinents seront offerts pour votre bien-être.
4. Comités : Selon vos goûts et vos intérêts personnels, vous pourrez participer aux nombreux comités et regroupements qui existent au sein de l'école secondaire. Bien entendu, le comité de l'annuaire est reconnu puisqu'il s'agit des élèves qui recueillent tous les nombreux souvenirs annuels et les conservent précieusement dans un livre. De plus, on ne peut ignorer le conseil des élèves, le comité des sports et le comité d'esprit d'école.
5. Sports : La compétition sportive au secondaire est reconnue depuis toujours. Les athlètes représentent leurs écoles secondaires respectives avec fierté et détermination. Pour certaines et certains, les sports au secondaire ont mené à des carrières fructueuses dans le monde du sport professionnel.
6. Bénévolat : Le nouveau programme de bénévolat au secondaire facilitera votre entrée dans le monde du travail et vous offre la possibilité d'être actif et active au sein de votre communauté. Vous représenterez encore une fois les couleurs de VOTRE école secondaire.

7. Éducation en français : Vous poursuivrez ce que vous avez commencé à l'élémentaire : une éducation dans la langue française! Et ce n'est pas tout, vous le ferez entouré et accompagné d'autres jeunes et adultes qui, comme vous, ont à cœur le français et sa culture.
8. Famille : Une école secondaire devient réellement une deuxième famille. Les élèves, les enseignants, les enseignantes, le directeur ou la directrice, le personnel de soutien et les secrétaires forment un TOUT. De cela se dégage une atmosphère de famille. Votre école devient une partie de vous-même dont vous êtes fier ou fière.



Inquiétudes? Hésitation? Questions?

Pour faciliter votre passage de l'élémentaire au secondaire, parlez à vos parents au sujet de leurs souvenirs du secondaire. De plus, visitez les écoles secondaires de votre région afin de mieux les connaître et d'y rencontrer les membres du personnel. Vous pouvez même rencontrer les élèves qui s'y trouvent afin de connaître les commentaires et opinions de tous et toutes.

Oui, l'école secondaire est une étape difficile à entreprendre. Oui, l'école secondaire contient des obstacles difficiles à surmonter. Oui, l'école secondaire a des moments pénibles et douloureux. Cependant, vous n'êtes pas seul! Vous avez une famille qui vous aide à relever tous les défis qui pourront survenir au cours de votre séjour. Tous, vous pourrez être fières et fiers de votre école!

La meilleure façon de connaître le secondaire, c'est de vivre l'expérience!

message publicitaire

Si je pouvais parler aux animaux…

Ça t'est déjà arrivé de te demander à quoi pouvait bien penser ton chien, ton chat, ton lézard ou ta gerbille, ou de croire dur comme fer que le seul être à qui tu pouvais confier tes secrets, ça restait ton animal de compagnie? Parfois, ton animal te semble triste ou plus enjoué que d'habitude et tu aimerais bien savoir pourquoi? Tu aimerais bien engager une conversation avec ta «bibitte», mais ses ouah!, ses miaous ou son attitude ne te disent rien? Alors, réjouis-toi, car nous avons trouvé une solution à tout cela.

La compagnie Babil-bibitàpoil lançait récemment sur le marché le premier traducteur de langage animal. Oui, un appareil qui sert à traduire le langage de ton animal de compagnie. Le plus récent modèle comprend les langages canins et félins, en plus d'offrir la traduction de plusieurs dialectes de lézards communs et de gerbilles. Nos spécialistes s'affairent à mettre au point les logiciels qui pourront bientôt traduire les langages poisson, raton laveur et mouffette. N'est-ce pas merveilleux!

La trousse comprend un petit casque, un micro et un logiciel simple à installer. Tout ce que tu as à faire est de placer le casque sur le dessus de la tête de ton animal, puis de brancher le fil de raccord à ton ordinateur. Le logiciel reçoit les ondes du cerveau de ton trésor et les transforme en langage humain. Lorsque tu désires parler à ton animal, tu n'as qu'à te servir du micro et dire à voix haute ce que tu veux lui transmettre. C'est simple comme bonjour, qui, en passant, se prononce *bordjitoui* en langage lézard.

Il y avait longtemps que ta chatte Misha levait parfois le nez devant la bouffe que tu lui présentais. Tu sauras maintenant pourquoi. Voici justement les propos d'une chatte siamoise recueillis lors d'un échange de cette sorte : «Ouais, je mange parce qu'il faut bien manger. Reste que la nourriture que vous me présentez comporte souvent trop de gras; comme chatte siamoise, il est important pour moi de garder la taille mince et le poil lustré. Je vous prierais désormais de bien tenir compte de ces demandes. Merci d'avance.»

À Mégane qui demandait à son chien Bartok pourquoi il avait l'air triste, voici ce qu'il a répondu : «Ah, tu sais, je me fais vieux et je n'ai plus l'entrain et la vigueur de mes deux ans. J'aimerais bien parfois

pouvoir échanger avec la nouvelle voisine qui est de race labrador, mais chaque fois elle semble avoir mieux à faire.» Depuis, Mégane a décidé de résoudre le problème. Un après-midi, elle est revenue à la maison avec une saint-bernard du même âge que Bartok et lui a présenté sa nouvelle compagne.

Notre traducteur *langage+* peut être utilisé à toutes les sauces. Plus jamais tu n'auras à passer des heures interminables à essayer d'apprendre à ton chien à faire le beau, à lever la *papatte* ou à courir chercher le *nonosse*. Désormais, tu n'auras qu'à le lui dire de vive voix. Quel soulagement! Dorénavant, quand ta gerbille se réfugiera sous ses petits copeaux de bois et qu'elle te dira «je t'en prie, place ma cage à un endroit plus chaud», tu sauras quoi faire.

Tu peux également rattacher *langage+* à Internet et permettre à ton lézard de communiquer avec d'autres de son espèce par la voie du cyberespace. Tu n'as qu'à lui placer le casque sur le crâne et t'assurer que son interlocuteur en fait de même à l'autre bout du monde. Petit conseil… Ne dévoile jamais ton mot de passe Internet à ton lézard. Ils deviennent très rapidement accros et, une fois en place, sont très difficiles à déloger…

Déjà, plus de 40 millions de propriétaires d'animaux utilisent *langage+* pour faciliter leurs conversations avec leurs amis du règne animal.

Alors, qu'attends-tu pour connaître les petits côtés cachés et secrets de l'animal qui partage ta vie? *Langage+* est un instrument merveilleux qui te permettra de te rapprocher encore plus de ton chien, de ta chatte, de ton lézard ou de ta gerbille et, qui sait, peut-être qu'un jour tu pourras inviter une famille d'orangs-outans à venir regarder un film avec toi…

Les produits de la compagnie Babil-bibitàpoil sont en vente dans toutes les bonnes animaleries, et vous pouvez également commander par Internet en vous rendant au site suivant :
http://wewewe.babilbibitapoil.com

rapport de recherche

L'eau potable, une richesse à protéger

Professeur : Jean Larivière
Le 21 août 2000
Aude Lassource

Introduction

Notre «planète bleue» regorge d'eau, mais la plus grande partie de cette ressource si précieuse pour la vie n'est pas potable. L'eau salée des océans et des mers couvre les deux tiers de la Terre et représente 97 % de l'eau de la planète, mais elle est non potable. La majorité de l'eau douce étant gelée dans les calottes glacières, il reste l'eau sous terre, soit 90 % de l'eau potable de la planète, ainsi que celle des lacs et des rivières. Toutes ces sources d'eau sont menacées et ont besoin d'être protégées.

La pollution et ses effets

Les humains polluent de plus en plus l'eau depuis les deux derniers siècles et, en s'y penchant de plus près, on peut découvrir plusieurs facteurs de pollution.

a) Sources de pollution

On traite les mers comme un dépotoir depuis longtemps. On jette les rebuts chimiques d'usines et les eaux d'égout dans les rivières et les lacs. Les engrais et les pesticides, utilisés dans les champs, les forêts et les pelouses, pénètrent dans le sol et contaminent les eaux souterraines. Il ne faut pas oublier que la terre est comme une éponge qui absorbe tout; si on verse 1 litre d'huile sur le sol, celle-ci s'infiltre dans la terre et pollue 1 million de litres d'eau souterraine.

b) Intoxication des êtres vivants

La pollution de l'eau touche à toute la chaîne alimentaire, en commençant par ceux qui la boivent, et nuit par la suite aux humains et aux animaux qui mangent les plantes aquatiques et les poissons intoxiqués.

Dans le but de détruire des larves, des poissons ou des herbes dans un lac, on y ajoute quelquefois des produits chimiques que l'on trouve à l'état plus concentré dans le corps des poissons et du plancton, allant même jusqu'à 175 000 fois plus chez certains oiseaux.

c) Facteur temps

Deux ans après le traitement d'un lac au DDD, un produit chimique, le plancton s'est renouvelé plusieurs fois, mais contient autant de DDD qu'au tout début. Six ans plus tard, des oiseaux en souffrent encore; le nombre de grèbes est passé de mille à trente et tous sont devenus stériles.

d) Instabilité chimique

On a trouvé un insecticide très toxique dans les cuves à déchets d'une usine qui n'a jamais fabriqué ce produit. On en a aussi trouvé dans les puits de fermes à 5 km de là; le bétail souffre de maladies bizarres et le feuillage des arbres jaunit. En huit ans, les déchets de l'usine ont voyagé dans le sol jusqu'à ces fermes et ont été rendus toxiques au contact de l'air, du soleil et de l'eau.

Un exemple : les Grands Lacs

Les Grands Lacs ont été formés par les glaciers il y a neuf mille ans, mais l'activité des humains a fait baisser la qualité de l'eau lors des deux cents dernières années. Ces lacs fournissent de l'eau potable à 24 millions de personnes, et on trouve dans cette région 45 % des industries du Canada.

«Les Grands Lacs constituent le plus grand réseau d'eau douce superficielle de la Terre», soit 18 % des eaux douces de la surface de la planète, ce qui fait de cette région du sud de l'Ontario une richesse nationale, mais aussi un lieu de combat pour la qualité de l'eau.

Vers les années 1800, les ordures et les eaux usées détériorent la qualité de l'eau au point où des gens meurent de maladies graves telles que le choléra et la fièvre typhoïde. Plus tard, le phosphate des engrais et les eaux usées municipales et industrielles causent un surplus d'algues et de plantes aquatiques, ce qui fait diminuer la quantité d'oxygène dont ont besoin les êtres vivants dans l'eau.

Au cours des années qui ont suivi 1960, les poissons se reproduisent avec difficulté dans les cours d'eau contaminés par des produits toxiques tels que le DDT, le DDE, le mercure et les BPC. Certains oiseaux qui se nourrissent de ces poissons naissent infirmes (becs croisés, pieds bots, malformation du squelette). On annonce même la «mort» du lac Érié dans les journaux!

Du fait que les Grands Lacs sont reliés à l'océan Atlantique via le Saint-Laurent, le transport maritime augmente et favorise la pollution de l'eau au fil des ans. Cette voie maritime devient donc une porte ouverte à certains poissons, plantes et mollusques qui envahissent ces lacs.

Heureusement, depuis 1972, les États-Unis, le Canada et l'Ontario ont conclu des accords en vue de protéger les Grands Lacs. Des scientifiques, des bénévoles et des gens faisant partie de collèges et d'universités se rendent compte de ce qui se passe et mettent la main à la pâte pour réduire la pollution et la prévenir. Ils visent à dépolluer les dépotoirs, à faire baisser l'usage des produits toxiques, à protéger les milieux humides, etc.

Par exemple, en 1995, 72 usines de pâtes et papiers au Canada et aux États-Unis jettent leurs déchets dans les eaux. Aujourd'hui, des usines utilisent des produits de blanchiment moins nocifs pour l'environnement, et on pense même au recyclage de tous les déchets dans les bâtiments.

Un autre exemple est les coquilles d'œufs de cormorans devenues trop minces et qui se brisent sous le poids des oiseaux à cause de certains produits comme le BPC. Ces oiseaux ont eu de la difficulté à se reproduire, mais, grâce aux efforts déployés, les coquilles d'œufs sont maintenant plus épaisses, et on voit moins de becs-croisés et plus de cormorans que jamais.

Le taux de certains produits polluants a diminué de 76 % dans les Grands Lacs et le nombre d'oiseaux tels que le cormoran et le faucon pèlerin est à la hausse. La croissance des algues a ralenti; le lac Érié qu'on croyait mort a repris

vie. Malgré les bons résultats de tous ces efforts, du travail reste encore à faire, car le degré de pollution demeure trop élevé. Il devrait y avoir dix fois moins de produits polluants; plusieurs produits chimiques déjà bannis au Canada sont encore utilisés dans d'autres pays et parviennent à nos cours d'eau en voyageant dans l'atmosphère.

Conclusion

Puisque le nombre de Terriens est à la hausse et que les gens utilisent de plus en plus d'eau, il est important de mettre en pratique les solutions qui existent déjà afin de protéger l'eau. On peut utiliser des produits non polluants pour le lavage du linge, réduire l'usage des pesticides, apprendre à gérer ses déchets, etc. Il est aussi primordial de continuer d'innover pour trouver d'autres solutions.

Par le passé, très peu de gens se souciaient de l'impact de la pollution sur la nature, mais la façon de penser a changé et on se rend compte de plus en plus de l'importance de la qualité de l'eau. Tout comme les gens de la région des Grands Lacs, donnons-nous la main et peut-être serons-nous surpris des résultats des efforts de tout un chacun; il y va de l'avenir des futurs habitants de la Terre!

rapport de recherche

L'alimentation d'un athlète

Introduction

De nos jours, la bonne forme physique est de plus en vogue dans tous les groupes d'âge; du simple marcheur au coureur de marathon, chacun va à son rythme et à son goût. Quiconque fait de l'exercice de façon régulière, en particulier les plus sérieux dans leur démarche, aurait sans doute avantage à connaître les principes de base d'une saine alimentation équilibrée.

Glucides et protéines

Un sportif peut diviser les aliments en deux groupes : les glucides et les protéines. Les glucides sont dans les céréales complètes, les légumineuses, les fruits et les légumes; on peut trouver les protéines dans les noix, les produits laitiers, les œufs, les viandes et le poisson, tout en prenant soin de les choisir avec une faible teneur en gras. Il faut consommer des aliments des deux groupes mais, pour maximiser le rendement, il est bon de connaître le rôle de chaque type d'aliments.

a) Les glucides et les gras

Le rôle des glucides est de donner rapidement de l'énergie au corps; plus un exercice est intense et prolongé, plus les besoins du corps en glucides sont grands, comme dans les cas du hockey et du sprint.

Les glucides sont stockés dans le foie et les muscles pour donner de l'énergie le moment venu, mais cette réserve est limitée; après 30 à 90 minutes d'effort, le corps a brûlé les glucides et doit refaire le plein pour maintenir son rendement.

La diète d'un sportif devrait comprendre de 50 % à 55 % de glucides. L'athlète peut aussi manger des sucres simples comme des bonbons et des boissons sucrées non gazeuses, mais s'il les prend trop tôt, disons 20 minutes avant l'effort, son taux de sucre sanguin peut baisser au point de se sentir faible et d'avoir la tête qui tourne. Si les glucides viennent à manquer, les gras ne sont pas la meilleure option de rechange, car ils ne se changent pas en carburant aussi vite que les glucides. De plus, ils ont besoin de glucides pour être brûlés!

Les gras ont besoin de plus d'oxygène que les glucides pour être convertis en carburant. Au repos, quand le corps a assez d'oxygène, les gras donnent leur énergie facilement; ils sont bien utilisés lorsqu'on fait une marche, du jardinage ou des étirements. Mais plus l'effort est grand, de moins en moins le corps est oxygéné; et il doit se tourner de plus en plus vers les glucides pour obtenir de l'énergie.

Comme on peut le voir, il vaut mieux ne pas manquer de glucides durant un exercice si on ne veut pas ressentir de la fatigue, s'essouffler et se traîner les pieds.

b) Les protéines

Puisque les protéines font partie de la structure de base des cellules et qu'elles aident à former et à réparer les muscles, le corps les utilise moins comme une source d'énergie. Elles sont stockées dans les muscles mais, à l'opposé des glucides et des gras, elles font partie intégrante des muscles. C'est pourquoi il est si important que l'alimentation ait assez de protéines car, si le corps manque de glucides, il va puiser dans les protéines pour combler le manque. S'il n'en trouve pas, il ira les chercher dans les muscles; dans un tel cas, le sportif perd une partie de ses muscles et, en même temps, de sa force. La diète devrait être composée de 12 % à 15 % de protéines.

Un sportif qui travaille fort pendant plus de 90 minutes tous les jours va puiser dans les protéines pour obtenir du carburant; c'est aussi le cas des débutants qui sont en train de former leurs muscles. La diète devrait être composée de 12 % à 15 % de protéines.

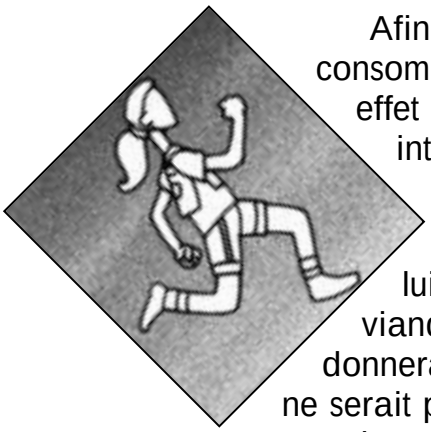
On a découvert que la meilleure façon de faire le plein après un exercice est de manger tout de suite des glucides et des protéines, ce qui est plus efficace que de manger des glucides seuls.

Hydratation

L'apport de liquide est un autre facteur qui peut rendre la vie plus facile car, au moment d'un exercice, on perd beaucoup d'eau et de minéraux par la transpiration. Quand le corps manque d'eau, il va en puiser dans le sang; comme moins de sang se rend au cœur, ce dernier doit travailler plus fort pour nourrir les muscles, causant ainsi plus facilement de la fatigue et des malaises.

Comme le corps ne peut pas absorber les liquides aussi vite qu'il les perd, il est important de boire, avant de sentir la soif, de petites gorgées avant, pendant et même dans les deux heures suivant un exercice. Si on veut garder son taux de sucre sanguin à un niveau stable, il est préférable de choisir une boisson sportive qui contient divers types de glucides qui sont absorbés dans le sang à des moments divers.

Performance, plus de performance!



Afin d'améliorer leur rendement, plusieurs athlètes consomment de très bons produits spécialement conçus à cet effet ou d'autres produits qui sont nocifs pour la santé ou interdits par la loi.

Parmi les produits permis, la créatine est très populaire ces dernières années; le corps en fabrique lui-même, et on en trouve sous forme naturelle dans les viandes rouges et les poissons. La créatine en supplément donnerait de l'énergie rapide aux muscles et de la force; elle ne serait pas aussi efficace pour les exercices d'endurance comme la course de fond. Il semble aussi que la créatine fasse grossir les muscles, mais aucune preuve ne le confirme. Est-ce en partie à cause de la rétention de liquides dans les muscles ou parce qu'elle permet aux athlètes de s'entraîner plus longtemps et de façon plus intense et de développer ainsi leurs muscles? Pour avoir la même quantité de créatine en nourriture qu'en supplément, il faudrait manger dix livres de viande crue tous les jours.

On se demande s'il y a des risques à prendre de la créatine; on pense qu'elle peut causer des problèmes aux articulations, au foie, au cœur et aux reins; si une personne en prend trop, elle peut avoir des nausées et des étourdissements. Aucune étude à long terme n'a été faite à ce sujet et, comme la plupart de celles qui existent portent sur les adultes, on en connaît encore moins les effets sur les adolescents.

Certains entraîneurs sont d'accord avec l'usage de la créatine, car elle semble améliorer la performance, mais d'autres ont remarqué que les blessures aux muscles sont plus fréquentes. La raison est fort simple : les joueurs qui prennent de la créatine ont plus d'énergie, ils pratiquent leur sport avec plus d'intensité et sont plus sujets aux blessures. Il est à noter que la créatine a été bannie de certaines équipes sportives.

Conclusion

L'exercice physique est une très bonne habitude de vie et nous garde en forme dans le corps et dans la tête. Si on prend cette activité plus au sérieux et que l'on décide de consommer des suppléments associés aux sports, mieux vaut être très prudent : certains sont d'une grande aide, mais d'autres ont des effets non désirables à court ou à long terme. Si on est avisé dans ses choix et si on connaît les rudiments d'une saine alimentation, l'exercice physique peut devenir encore plus agréable, tout en nous laissant le plaisir de jouer franc jeu.

Bibliographie

Broute, Rémi, http://www.humanite.presse.fr/journal/98/98-11/98-11-14/98-11-14-030.html, *Le Web de l'humanité*, 14 novembre 1998.

Brunet, Jean-Marc, http://www.energie2000.com/brunet.html, extrait de «Vivez en santé - vivez heureux», *Journal de Québec*, septembre 1998.

Comité départemental Vienne Baseball Softball, http://www.interpc.fr/cdb86/nutri.html, 1998.

Dabadie, Catherine, http://www.cite-sciences.fr/actu/numeros/N79_mai00/kiosques/html/une4.html, CSI, *Science actualité*, Comité national olympique, Ministère de la Jeunesse et des Sports et la revue E. P. S, mai 2000.

Hall, Trevor, M.D., http://www.interlinx.qc.ca/~carl/articles/article02.htm, «Tenez-vous au courant», *ACPA*, volume 6, numéro 2, mars/avril 1999.

Whittam, Dr Jim, et Chris Jensen, «Glucides : nutriment déterminant pour les activités physiques», *Le Supplément*, volume 9, numéro 2, Shaklee, avril 1995.

Whittam, Dr Jim, et Chris Jensen, «L'importance des protéines pour l'activité physique», *Le Supplément*, volume 9, numéro 2, Shaklee, juillet 1995.

rapport de recherche

Les caractéristiques héréditaires

Introduction

L'homme et la femme adultes ont un aspect en commun, qui leur est particulier : l'organisme humain est constitué d'appareils, ou systèmes, dont les rôles sont divers.

Ces appareils sont composés d'organes, dont la plupart sont communs aux deux sexes. Les fragments d'organes, appelés *tissus*, apparaissent au microscope, formés d'un assemblage d'éléments identiques : ce sont les cellules. Notre corps en contient environ 60 milliards. Elles ne présentent pas de différences apparentes selon qu'elles proviennent d'un homme ou d'une femme. En revanche, leur forme, leur aspect et leur rôle varient suivant l'organe considéré.

Les cellules se divisent. En se divisant, elles prennent un aspect différent. À la place du noyau homogène apparaissent de fins bâtonnets appelés *chromosomes*. Un chromosome est formé de «bras» reliés en un point. Un axe de symétrie sépare le chromosome en deux futurs chromosomes, appelés *chromosomes fils*. Par des techniques de coloration spéciales, on peut mettre en évidence des bandes colorées sur chaque bras. Les chromosomes identiques sont groupés côte à côte; on dit qu'ils sont homologues.

La différence entre l'homme et la femme s'observe quant aux cellules. Dans les noyaux cellulaires, on compte 23 paires de chromosomes.

Développement

Si l'on fait l'analyse statistique des naissances humaines, on s'aperçoit qu'il naît presque autant de filles que de garçons. Comment pouvons-nous expliquer ce phénomène en utilisant nos connaissances sur les chromosomes?

Le bébé est issu d'une cellule-œuf. Chaque œuf, comme toute cellule humaine, contient 46 chromosomes. L'œuf résulte de la rencontre et de la fusion d'un gamète mâle, le spermatozoïde, et d'un gamète femelle, l'ovule. La femme possède deux chromosomes X. Elle va fabriquer des ovules contenant chacun un chromosome X. L'homme fabrique deux types de spermatozoïdes, en proportion égale : certains portent le chromosome X et d'autres le chromosome Y. La rencontre des gamètes s'effectue en principe au hasard. Il y aura autant de chances qu'un ovule rencontre un spermatozoïde

porteur d'un chromosome X ou d'un chromosome Y; on obtient donc 50 % des œufs portant XY. Cela correspond aux analyses statistiques des naissances avec 50 % de filles et 50 % de garçons. Les chromosomes X et Y jouent un rôle décisif dans la détermination du sexe.

Les modifications physiques rencontrées chez les individus correspondent à des variations de la forme ou du nombre des chromosomes.

Carte génique

On a localisé sur le chromosome X des gènes qui sont à l'origine de l'expression de nombreux caractères. On constitue une carte génique.

Chaque paire de chromosomes porte ainsi toute une suite de gènes (il y aurait entre 30 000 et 50 000 gènes différents chez l'homme). Chaque chromosome détient un message codé héréditaire porté par une molécule particulière appelée *ADN* (acide désoxyribonucléique). Cette information génétique est transmise aux générations suivantes au moment de la reproduction.

De l'œuf à l'individu

Issu d'un œuf, cellule unique porteuse des chromosomes, et donc de l'information génétique reçue des gamètes parentaux, s'élabore un nouvel individu. Les milliards de cellules qui constitueront cet individu recevront-elles la même information que la cellule-œuf, et par quel mécanisme?

Six heures après la fécondation, tandis que l'œuf migre dans la trompe en direction de l'utérus, pendant quatre jours, ses cellules se divisent environ toutes les 12 heures. La cellule initiale en donne 2, qui en donnent 4, qui elles-mêmes se segmentent en 8, puis en 16. Cette multiplication, d'abord très rapide, ralentit avec le temps.

Chez l'adulte, la croissance est terminée, mais chaque jour des pertes cellulaires, naturelles ou accidentelles, se produisent. Pour beaucoup d'organes, le remplacement est possible grâce à des divisions cellulaires qui se font dans des régions précises. Pour d'autres organes, le remplacement est impossible.

Les cellules de l'organisme contiennent exactement les mêmes chromosomes, porteurs des mêmes informations que la cellule-œuf initiale.

Chaque chromosome est formé de deux parties, appelées *chromosomes fils*, car, avant le début de sa division, la cellule a reproduit avec une grande fidélité le chromosome initial pour donner deux chromosomes fils identiques entre eux.

Tous les enfants d'une même famille ne se ressemblent pas tout à fait. Ils sont cependant issus des mêmes parents. Comment expliquer ce phénomène?

Des individus d'une même famille n'ont pas tous la même couleur d'yeux, de cheveux, la même forme du nez, etc. Pourtant, ils ont les mêmes parents. Chacun est issu d'un œuf résultant de la rencontre de deux gamètes parentaux dont les noyaux ont fusionné. C'est donc en ce qui touche les gamètes qu'il faut chercher l'origine des différences.

Chaque paire de chromosomes renferme un exemplaire paternel et un exemplaire maternel réunis dans l'œuf initial. Au cours d'une nouvelle division, les deux chromosomes fils de chaque chromosome vont se séparer. On aboutira à quatre cellules ayant chacune un lot de chromosomes fils réduit de moitié par rapport à la cellule mère. Chacune de ces cellules est à l'origine d'un gamète.

Sachant que les chromosomes sont porteurs d'informations génétiques, on comprend qu'il se forme alors un brassage de l'information au regard de ces différentes combinaisons. Les gamètes vont donc hériter de diverses possibilités. Au moment de la fécondation, la rencontre des gamètes se faisant au hasard, un deuxième brassage des caractères héréditaires accompagne la formation de l'œuf.

Conclusion

Les gamètes sont formés par la méiose. Celle-ci assure le brassage de l'information génétique et la réduction de la moitié du nombre des chromosomes. La fécondation rétablit le nombre de chromosomes de l'espèce, tout en multipliant encore les combinaisons possibles des informations codées.

Les variantes sont dues à certains gènes portés par les chromosomes. Ainsi s'expliquent les différences de couleur de la peau, des cheveux, les changements dans la forme du nez, des lèvres, des yeux, etc. Mais les caractéristiques fondamentales de l'information codée spécifiques à l'homme restent les mêmes. Sous des apparences variées, les hommes de toutes races sont très proches les uns des autres; ils appartiennent tous à la même espèce : L'homme.

La maison Lefebvre

récit d'aventures

Ce fut comme un déplaisant vertige. Christophe Landry ne lisait plus le journal qu'il fixait. L'événement avait gardé toute sa clarté. L'oubli ici n'y peut rien. L'oubli n'a là aucune utilité. Malgré sa volonté et ses dénis impuissants, les circonstances lui revinrent en rafales à l'esprit…

* * *

Une veillée d'octobre distante de trente ans venait de le retrouver, s'emparant de sa conscience d'un seul coup. L'idée de cette sortie spéciale venait de Louis Rochette. Un soir, il appelle son ami Landry.

– Ça vaudrait la peine d'aller y faire un tour. Ce n'est pas si loin… Quatre ou cinq kilomètres… juste au bout du chemin Dupré. Personne ne vit là de toute façon! On apportera des lampes de poche.

– J'espère que ce n'est pas trop dangereux là-dedans. Tu sais, une vieille bâtisse comme ça! Tu ne sais jamais dans quel état ça peut être. Ne me mets pas dans le trouble, Rochette!

– Aucun danger! J'en ai parlé hier à Labrie. Il veut venir lui aussi. Alors, qu'est-ce que tu en penses?

– Es-tu sûr que c'est Labrie qui veut venir?

– Disons que je lui ai tordu le bras un p'tit peu… Alors, est-ce que ça te tente?

– OK. Quand?

– Vendredi soir. On se rencontre au coin du chemin Dupré et du boulevard Saint-Léon. À minuit.

– Pourquoi minuit?

– Visiter une maison abandonnée à minuit, c'est le cauchemar parfait! N'oublie pas ta lampe de poche.

– Parfait! Vendredi, minuit.

À minuit, le vendredi soir qui suivit, Landry et Rochette se rencontrèrent tel qu'il avait été prévu au coin de Saint-Léon et Dupré. Le troisième, Justin Labrie, arriva 15 minutes plus tard. Ils partirent donc vers le nord, marchant le long de l'obscur chemin Dupré. La nuit d'octobre ajoutait à leur excitation. Il se dégageait de la forêt voisine cette odeur singulière des feuillages d'automne. Une bande d'altocumulus morcelait les cieux, réduisant le reflet lunaire. D'un champ voisin se dégageait un doux silence. La nature s'affairait ainsi à son grand changement de décors, comme si un metteur en scène anonyme avait décidé qu'on devait se préparer activement en vue du prochain acte. Au sommet d'une élévation, ils distinguèrent la vieille maison Lefebvre, une masse de gris et turquoise à peine visible sous la projection lunaire.

Le long de l'entrée, de hauts peupliers faisaient office de sentinelles. Ils s'incurvaient vers le centre du chemin en guise de salutation solennelle aux visiteurs. Une brise récente surgie de la vallée agitait leur feuillage en tous sens. Les airs simples de cette singulière musique avaient à la fois quelque chose de joyeux et de menaçant. Landry, Rochette et Labrie aboutirent devant la porte d'entrée de la maison.

Soudain, à l'ombre de la bâtisse, ils ouvrirent en même temps leurs lampes. Les trois faisceaux étaient braqués sur la porte. Celle-ci était entrouverte. Ils entrèrent lentement. Ils débouchèrent alors dans le grand salon. C'était une pièce étonnante! Étonnante de confusion, de destruction et d'abandon. Les murs déchirés, le plancher dévasté, des sections du plafond effondrées : tout transpirait la désolation. Dévorées par l'âge, toutes les pièces étaient à peu près dans le même funeste état. Ils visitèrent ainsi pendant plusieurs minutes les lieux. Étrangement, leur excitation avait disparu. L'état épouvantable de l'édifice dégageait désormais une ambiance de monotonie. Alors qu'ils pensaient y trouver une série de mystères et de bizarreries, le tout inspirait un profond ennui.

– Je pense qu'on a fait le tour. On n'a plus rien à faire ici! Moi, je retourne chez moi, dit Labrie.

Il était le premier à laisser tomber. Ce ne fut pas une grande surprise pour Rochette et Landry qui, au fond, pensaient la même chose. Ils s'en retournèrent alors vers la sortie. À moins d'un mètre de cette dernière, la porte s'ouvrit brutalement.

– Hé! Lachance! Qu'est-ce que tu fais ici?

– Rien de spécial. Je suis venu faire un petit tour avec un ami, comme vous trois!

C'était Scott Lachance, ce qui n'annonçait rien de bon. Il avait une réputation telle que son arrivée convainquit davantage les autres de partir.

– Je pense qu'on pourrait tout démolir ici! Personne ne vit là-dedans! dit Lachance.

– Tu ne trouves pas que c'est assez démoli comme ça? lui répondit Rochette.

Sans donner de réponse, Lachance et son complice commencèrent à arracher les sections du plafond qui pendaient. Un morceau tomba juste dans l'entrée. Landry recula vers la cuisine. Il n'en revenait pas qu'on puisse trouver du plaisir à détruire une maison qui l'était déjà à moitié. Il décida de faire le tour par le passage. Lachance et l'autre étaient maintenant en rage contre la maison. Il n'y avait plus rien à faire pour les arrêter.

– Landry, viens-t'en! lancèrent Rochette et Labrie sur le pas de la porte.

Landry devait traverser le grand salon. Les deux enragés étaient partout. Landry décida de reprendre par le passage pour sortir de là au plus vite. Il s'élança à toutes jambes, évitant du mieux qu'il le pouvait les obstacles sur son chemin.

Ce fut alors comme une intense brûlure, une douleur innommable. Les jambes de Landry se plièrent d'elles-mêmes, et il s'étendit de tout son long sur le dos. Il avait échappé sa lampe, et celle-ci illuminait le haut plafond. Un bruissement se fit entendre et, d'un seul élan, des centaines de chauves-souris volaient en une infernale nuée au-dessus de lui. La panique monta en lui comme une fièvre subite. Il se releva et se tourna vers la sortie.

– Labrie? Rochette? Attendez! J'arrive!

Sa réponse fut le silence. Plus de Rochette, ni de Labrie. Nulle trace non plus des deux vandales. Il appela encore. Aucune réponse. Ils s'étaient tous enfuis, l'abandonnant sur les lieux. Seule restait la nuée qui, peu à peu, s'estompait. Sa lampe, allumée trop longtemps, faiblissait lentement. Du silence de la bâtisse s'exhalait maintenant la mort.

Landry ne pensa qu'à fuir. Il se releva et fit quelques pas vers la sortie. Il ne pouvait avancer, car il y avait une planche accrochée sous son pied. Il fit une nouvelle tentative, mais la planche le suivait et il était incapable de s'en défaire. Il fit des pas dans toutes les directions : rien à faire, la planche s'entêtait toujours. Il donna alors un coup de pied dans le vide pour s'en débarrasser et, en un éclair, comme une détonation, comme une explosion de souffrance, la même brûlure prit possession de son pied droit.

Landry aperçut, au beau milieu du pied, dépassant de deux pouces, un clou. Un clou crevassé et tordu par la rouille qui l'avait transpercé lors de sa première tentative de fuite. Sous la semelle, le clou tenait solidement une planche, celle justement qui l'empêchait d'avancer. Dans sa panique, il n'avait rien senti. Très délicatement, Landry se pencha vers la blessure. Il défit les lacets de son soulier. Appuyant un côté de la planche contre le chambranle d'une porte et tenant l'autre de son pied gauche, il tira lentement vers l'arrière son pied droit. Entre les os, il sentit le clou s'accrocher puis glisser et, d'un coup brusque, la planche se retrouva à plusieurs pieds de distance. Libéré, il prit la fuite.

Une journée passa. Il n'avait eu aucune nouvelle de Rochette et de Labrie. Il n'avait rien raconté chez lui de ce qui s'était passé à la maison Lefebvre. De toutes façons, c'était autre chose qui commençait à le préoccuper sérieusement. Son pied avait presque doublé de volume. La peau devenait de plus en plus rouge. Une chaleur malsaine se propageait jusque dans le mollet. Il ne voulait pas en parler à ses parents, espérant que la blessure finirait par se résorber. Deux jours plus tard, la mauvaise chaleur atteignait la région du genou. Cette fois, il ressentait une sensation de brûlure dans toute la jambe. Il attendit encore trois jours. Le matin du dernier jour, la méchante chaleur irradiait dans la cuisse. La peau était distendue de partout, et la douleur semblait pénétrer jusqu'à l'os. Landry n'avait plus le choix : il devait aller à la clinique.

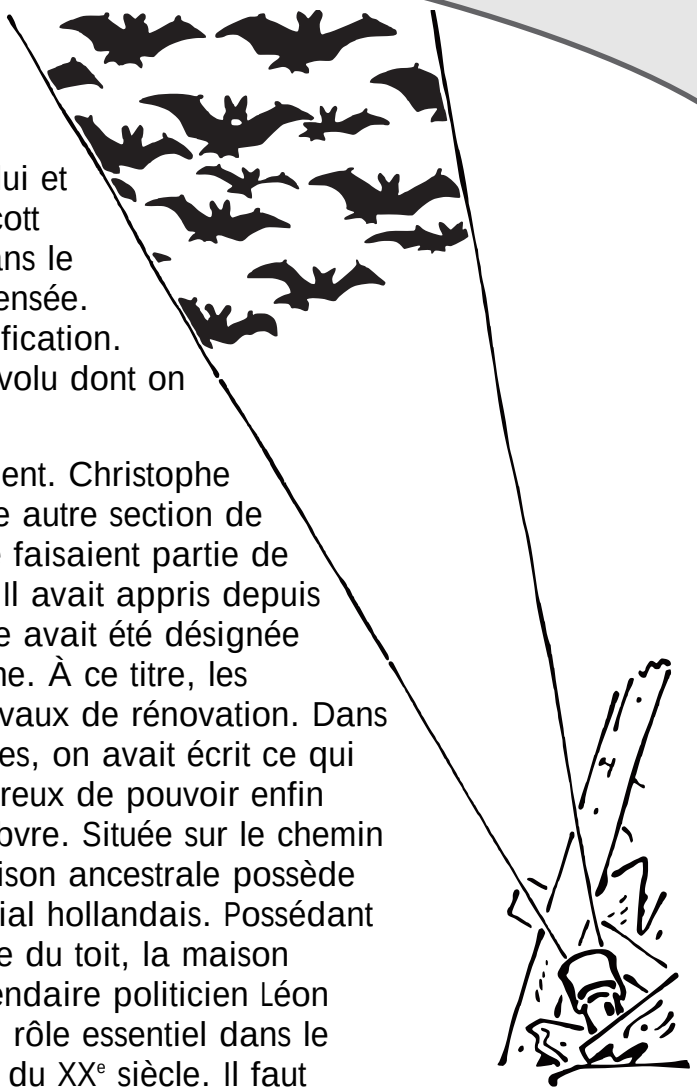
– Peux-tu me dire pourquoi tu as attendu si longtemps avant de venir! C'est une très sérieuse infection! Je vais te donner des antibiotiques à forte dose. Il faut que tu reviennes me voir dans deux semaines. Savais-tu qu'il y a des gens qui se sont déjà fait amputer à cause d'une blessure comme celle-là? Comment est-ce arrivé exactement? demanda le médecin.

– Je travaillais avec mon oncle et j'ai marché sur une planche qui avait un clou qui dépassait… répondit Landry, le regard fixé désespérément au sol.

– Est-ce que tu marches toujours si fort? Ça prend toute une force pour qu'un clou traverse un pied d'un côté à l'autre comme ça! ajouta ironiquement le médecin, observant Landry avec un air d'évident scepticisme.

– Oui, ça prend pas mal de force! répondit-il.

Ce n'était pas une réponse, mais ce fut la seule remarque. Le médecin laissa tomber la discussion là-dessus.



Il ne parla plus de cette histoire à Rochette et à Labrie. Rochette lui avait assuré qu'il avait quitté en étant sûr qu'il suivait derrière et que lui et Labrie n'avaient osé y retourner à cause de Scott Lachance. Les mois passèrent et la distance dans le temps effaça peu à peu l'événement de leur pensée. L'indifférence fit par la suite son travail de purification. Avec les années, ce ne fut plus qu'un passé révolu dont on oublia même les circonstances exactes.

Un passé révolu du moins jusqu'à tout récemment. Christophe Landry habitait depuis très longtemps dans une autre section de la ville. Le chemin Dupré et la maison Lefebvre faisaient partie de son adolescence. Il était aujourd'hui historien. Il avait appris depuis quelque temps que la fameuse maison Lefebvre avait été désignée édifice historique par les Services du patrimoine. À ce titre, les restaurateurs avaient entrepris d'importants travaux de rénovation. Dans le communiqué de presse publié par les services, on avait écrit ce qui suit : «Les Services du patrimoine sont très heureux de pouvoir enfin entreprendre la restauration de la maison Lefebvre. Située sur le chemin Dupré dans le quartier Saint-Charles, cette maison ancestrale possède une architecture unique inspirée du style colonial hollandais. Possédant cinq somptueuses lucarnes à la pente inférieure du toit, la maison Lefebvre a appartenu un certain temps au légendaire politicien Léon Lefebvre. Il faut rappeler que celui-ci a joué un rôle essentiel dans le développement de l'économie locale du début du XX^{e} siècle. Il faut souligner également que le travail des restaurateurs sera assez considérable, la maison ayant été complètement saccagée par des vandales il y a une trentaine d'années.» À la lecture de cette nouvelle, Landry sentit un vent d'inquiétude l'envahir. Il n'avait rien à voir dans l'histoire du saccage mais, malgré tout, il ressentait une grande culpabilité d'en avoir été témoin et de n'en avoir jamais parlé. C'était il y a deux mois.

* * *

…Il fixait toujours le journal. Cette fois, ce n'était pas de l'inquiétude. C'était une absolue panique. Un sentiment d'irréalité le dominait complètement. Tout éclatait d'impossibilités dans cet article… Pourtant. Il relut le texte :

Découverte macabre à la maison Lefebvre

«Les restaurateurs des Services du patrimoine à l'œuvre à la maison Lefebvre du chemin Dupré ont fait hier une macabre découverte au sous-sol de la bâtisse. Les ouvriers s'affairaient à vérifier l'état de la fondation lorsqu'ils ont découvert ce qui ressemblait à des ossements. Les responsables ont communiqué immédiatement avec les autorités policières qui ont confirmé qu'il s'agissait d'ossements humains. Les enquêteurs se perdent en conjectures sur l'origine de ces ossements. En apprenant la nouvelle, des citoyens du secteur ont soulevé l'hypothèse qu'il pourrait s'agir des restes d'un dénommé Georges Bilodeau, disparu sans laisser de traces il y a de cela une trentaine d'années. Appelés sur les lieux, les enquêteurs de la police scientifique ont informé les médias qu'il s'agissait d'un cas de mort suspecte. Le porte-parole du Bureau des enquêtes criminelles, l'agent Louis Rochette, a mentionné que l'enquête pouvant mener à l'arrestation de l'agresseur serait longue et difficile. Cependant, les spécialistes en scènes de crime ont révélé que les coupables avaient possiblement laissé leur marque. En effet, on a annoncé en fin de journée hier que des tests d'ADN seront pratiqués sur des résidus de sang séché retrouvés sur une planche et un clou à l'intérieur de la maison.»

Christophe Landry s'effondra. Le souvenir lui revint brusquement. L'année dernière, il avait participé à un projet pilote organisé par les services de la police. Chacun était entièrement libre d'y participer ou non. Le projet s'intitulait «Programme volontaire régional de fichiers d'ADN».

La randonnée

récit d'aventures

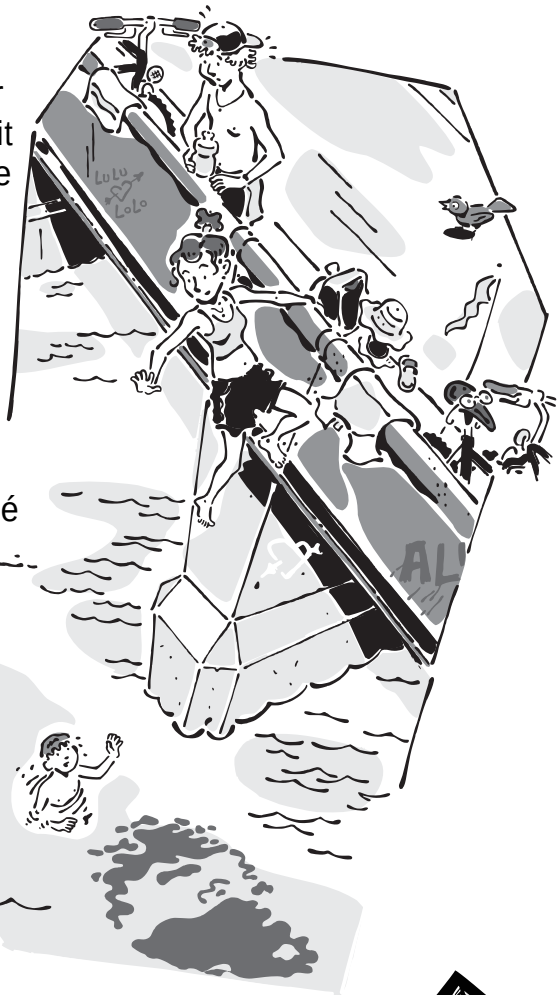
Ce samedi matin s'annonçait une autre journée monotone, une autre journée comme les autres où il n'y a rien à faire. Jonathan Girard s'était levé à 8 h et attendait l'appel de son copain Sylvain. Les deux avaient décidé de se rendre à la rivière Vermillon à bicyclette pour se changer les idées. Une compagne de classe, Joannie, devait les accompagner. Jonathan et ses deux compagnons avaient l'intention de pêcher quelques brochets pour souper et il y rêvait déjà lorsque le téléphone avait dérangé ses pensées.

Dring! Dring! Dring!

– Oui, allô?

– Salut, Jonathan; c'est Sylvain. Je viens de me réveiller, je serai donc un peu en retard. Je serai chez toi vers 9 h 30.

Clic!



Cette nouvelle ne plaisait pas à Jonathan qui désirait partir à 8 h 30, mais il n'avait guère le choix puisqu'il ne désirait pas entreprendre la route seul. Il avait donc appelé Joannie pour l'avertir qu'ils arrêteraient la chercher plus tard, vers 10 h. Contrairement à Jonathan, Joannie avait été folle de joie lorsqu'elle avait appris qu'elle avait quelques minutes de plus pour se reposer avant la petite excursion. Elle n'était pas très matinale, elle prévoyait donc aller se coucher durant une autre heure puisqu'elle pouvait se le permettre.

Profitant de ce supplément de temps, Jonathan avait planifié le trajet de l'excursion. Il avait pris le temps de tracer une carte en y insérant l'information nécessaire pour se rendre à la rivière.

Vers 10 h 15, les trois aventuriers étaient à bicyclette le long de la 144. Sylvain n'aimait guère cette partie de l'excursion, car il avait une peur bleue des gros camions qui circulent comme des mouches sur cette route 24 heures sur 24. Cependant, ce trajet s'était déroulé sans incident. Leur premier obstacle était la rivière Stobie, qui se trouvait en plein sur leur route.

– Comment allons-nous traverser la rivière? questionnait Joannie. Il n'y pas de pont d'une rive à l'autre!

– Ne t'inquiète pas, avait répliqué Jonathan, il s'agit de mettre le vélo sur notre épaule et de traverser la rivière à pied. Elle n'est pas profonde et le courant est pratiquement inexistant.

– Ça ne m'inquiète pas, mais j'étais tout simplement curieuse, avait répondu Joannie.

Lorsqu'ils avaient presque atteint la rivière, ils ont remarqué une voiture rouge qui se dirigeait dans leur direction à toute vitesse. La voiture ne semblait pas ralentir malgré que la route était étroite à cet endroit et que les trois cyclistes se trouvaient à quelques mètres du bolide. L'auto avait frôlé les trois jeunes de justesse alors que le conducteur et son passager riaient et trouvaient l'incident comique. Jonathan, Sylvain et Joannie ne trouvaient pas que cet incident était drôle et ils avaient été obligés de s'arrêter pour respirer un peu et se remettre de leurs émotions.

Une fois soulagés, les trois avaient repris leur voyage et avaient entrepris la traversée de la rivière. La rivière Stobie n'était pas profonde à cet endroit, mais il y avait tout de même quatre pieds d'eau; la traversée ne serait donc pas si facile. Les aventuriers mesuraient tous plus de 5 pieds mais, avec un vélo sur l'épaule, ils n'auraient que la tête à la surface de l'eau; des précautions étaient donc nécessaires. Sylvain avait traversé le premier, et tout s'était déroulé sans encombre. Puis, Joannie avait tenté sa chance, et cela avait été une réussite. Enfin, Jonathan avait mis son vélo sur l'épaule et il traversait lentement la rivière lorsqu'il avait glissé sur une pierre. Il s'était retrouvé sur le dos au fond de la rivière avec le vélo encore accroché à son bras. Le garçon avait paniqué et ne pouvait se relever puisque la bicyclette limitait ses mouvements. Il tentait désespérément d'atteindre la surface, mais ses forces l'abandonnaient. L'eau lui avait envahi les poumons et il croyait qu'il allait perdre connaissance. Soudain, un bras l'avait soulevé. C'était Sylvain qui avait rapidement sauté à l'eau pour lui venir en aide.

– Merci, merci, merci, tu m'as sauvé la vie, je n'en pouvais plus, s'écriait Jonathan.

– Voyons, poltron! Tu étais sous l'eau à peine 15 secondes! avait dit Sylvain devant les cris de son compagnon.

Le pauvre Jonathan n'avait pas fini de vivre de la malchance.
À quelques kilomètres du pont de la rivière Vermillon, les trois amis devaient passer devant le fameux territoire de Sam et de Max, deux chiens féroces et gigantesques. Il s'agissait des plus gros dobermans sur la surface terrestre. De plus, leur mets préféré était les cyclistes. En pensant les déjouer, Jonathan, Sylvain et Joannie avaient décidé de prendre de la vitesse à quelques mètres avant la maison pour que les

chiens n'aient pas la chance de réagir. Cependant, ils ne savaient pas que Sam et Max les avaient aperçus depuis quelques minutes et étaient déjà à l'affût. Les deux chiens avaient un sourire moqueur aux lèvres. Dès que les vélos arrivèrent, les dobermans foncèrent sur eux, jappant furieusement et montrant des crocs acérés. Des cris de terreur se faisaient entendre des trois compagnons, qui tentaient désespérément de s'échapper en pédalant de toutes leurs forces. La douleur ressentie dans leurs jambes était insupportable, mais la peur de devenir une victime de ces chiens leur donnait de l'énergie. Sylvain et Joannie avaient réussi à distancer les deux chiens, mais Jonathan n'était pas aussi rapide. Sam l'avait rejoint et tentait de lui mordre la cheville. Le jeune garçon avait un teint livide, et des larmes coulaient le long de ses joues. Il sentait l'haleine chaude du chien près de sa jambe. Jonathan avait décidé d'arrêter de pédaler et d'affronter les chiens puisqu'il n'en pouvait plus. Il allait freiner lorsque un cri se fit soudain entendre au loin.

Max! Sam! Ici, tout de suite! Ici! Sam! Max!

C'était le propriétaire des chiens, qui avait été témoin de la scène. Il adorait voir ses chiens poursuivre les cyclistes, mais il les arrêtait toujours lorsque la situation devenait plus sérieuse.

Jonathan était très heureux de le voir, mais trouvait tout de même qu'il aurait pu réagir plus tôt.

Au son de la voix de leur maître, les deux chiens avaient rebroussé chemin au grand soulagement du garçon. Sylvain et Joannie l'attendaient plus loin et se moquèrent encore une fois du pauvre Jonathan. La randonnée s'était par la suite déroulée sans incident fâcheux.

Arrivés à la rivière Vermillon, Jonathan et ses amis avaient bien l'intention de se baigner un peu. C'est l'un des lieux préférés des jeunes de Rayside-Balfour qui, depuis des générations, sautent du haut du pont pour se rafraîchir dans la rivière. Ainsi, les trois amis s'étaient installés là-haut et se préparaient à sauter. La rivière semblait extrêmement éloignée, l'eau les invitait de façon étrange à sauter, les vagues ressemblaient à des monstres qui s'apprêtaient à les engloutir… et les trois adolescents hésitaient. Jonathan, qui se souvenait de son expérience sous l'eau plus tôt, avait même décidé de renoncer au saut lorsque Joannie avait remarqué quelque chose d'étrange.

– Je crois qu'il y a une voiture dans la rivière! avait crié Joannie, tout en montrant de l'index une mince tache rouge dans l'eau scintillante.

– C'est une voiture! s'étaient exclamés Jonathan et Sylvain.

Prenant son courage à deux mains, Sylvain avait plongé dans la rivière et avait nagé vers ce qui semblait bien être une voiture.

– Il s'agit de la voiture qui nous a presque happés plus tôt! Elle est complètement vide! Il n'y a personne à bord! criait Sylvain à ses amis qui se trouvaient encore sur le pont.

Jonathan et Joannie n'en croyaient pas leurs yeux. Quelle coïncidence! La voiture qui les avait quasiment renversés plus tôt se retrouvait maintenant dans une très mauvaise position, et les occupants avaient disparu. Quelle était donc la source de ce mystère? Joannie avait remarqué quelques sacs qui flottaient autour de la voiture; elle avait donc plongé à son tour pour voir ce qu'ils contenaient. À sa grande surprise, elle avait constaté qu'il s'agissait de sacs pleins de billets de banque.

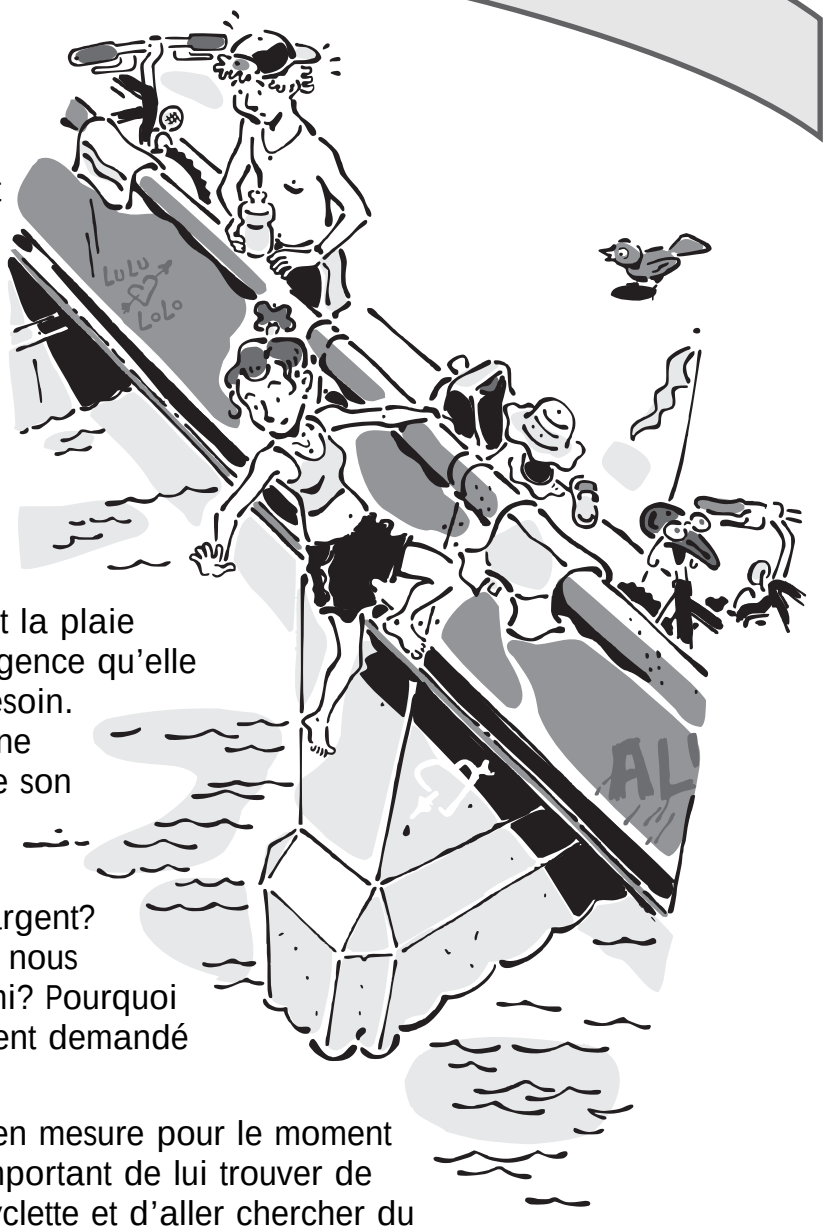
– C'est de l'argent! C'est de l'argent! criait Joannie à pleins poumons.

– Nous sommes riches, nous sommes riches! s'exclamait Jonathan tout en dévalant la pente vers la rivière car, malgré les sacs d'argent, il n'osait pas plonger du haut du pont.

Les trois compagnons ne savaient plus quoi faire. Ils se trouvaient devant une petite fortune, il y avait une voiture sous l'eau et les deux occupants ne semblaient pas être dans les parages. Que devaient-ils faire? Étant honnêtes tous les trois, la réponse était facile. Il fallait contacter la police et remettre l'argent à son propriétaire. Mais devaient-ils d'abord tenter de trouver les deux occupants de la voiture? Peut-être étaient-ils blessés sur la rive ou, pire encore, s'étaient-ils noyés? Les trois jeunes voulaient absolument résoudre ce mystère.

– Nous allons recueillir tous les sacs et les mettre en sécurité sous un arbre, avait suggéré Sylvain. Ensuite, nous nous mettrons à la recherche de nos deux «amis» de tout à l'heure.

Lorsque les sacs furent cachés, Sylvain, Jonathan et Joannie entreprirent de trouver les individus disparus. Ils avaient décidé de chercher sur le bord de la rivière puisque rien ne semblait indiquer que les hommes s'étaient noyés. Comme les fenêtres de la voiture étaient ouvertes, peut-être en étaient-ils sortis avant l'impact. La forêt était épaisse le long de la rivière, les recherches nécessitaient donc beaucoup d'efforts et de précautions. Soudain, après quelques minutes de marche, un corps inerte se trouvait devant eux.



Il s'agissait d'un jeune homme d'environ une vingtaine d'années qui gisait sur le côté droit. À première vue, il ne semblait pas blessé sérieusement; mais, lorsque les trois héros se sont mis à regarder de plus près, ils ont remarqué une plaie profonde sur la cuisse gauche du jeune homme.

Il avait probablement perdu beaucoup de sang, il fallait donc soigner rapidement sa blessure.

Joannie, nouvellement experte en soins d'urgence, avait soigneusement recouvert la plaie à l'aide de produits dans sa trousse d'urgence qu'elle apportait toujours avec elle en cas de besoin. Il s'agissait maintenant de ranimer le jeune homme afin de le questionner au sujet de son copain. Péniblement, il avait repris conscience.

– Qui es-tu? D'où viens-tu? D'où vient l'argent? Que faisais-tu? Pourquoi as-tu tenté de nous frapper avec la voiture? Où est ton ami? Pourquoi la voiture est-elle dans la rivière? avaient demandé les trois jeunes héros.

Sylvain réalisa que le blessé n'était pas en mesure pour le moment de subir cet interrogatoire. Il était plus important de lui trouver de l'aide. Il avait décidé de prendre sa bicyclette et d'aller chercher du secours à la maison la plus proche. De plus, il en profiterait pour appeler les policiers qui prendraient la relève. Joannie et Jonathan pouvaient rester avec le blessé pour éviter qu'il tombe en état de choc. L'individu ne représentait aucun danger pour eux, car Jonathan l'avait solidement attaché avec une vieille corde trouvée sous un sapin.

Peu de temps après, Sylvain était de retour en compagnie de cinq voitures de police, une ambulance et une équipe de sauvetage. Pendant son absence, Joannie et Jonathan n'avaient pu recueillir aucune information du blessé, sauf que son partenaire l'avait abandonné en raison de sa blessure à la cuisse. Les policiers étaient très satisfaits de savoir cela puisqu'ils pouvaient maintenant se mettre à la recherche de cet individu. De plus, le blessé avait tout de suite été identifié comme un des responsables d'un vol à main armée de deux banques de la région de Rouyn-Noranda. Les deux voleurs s'étaient enfuis avec une somme de

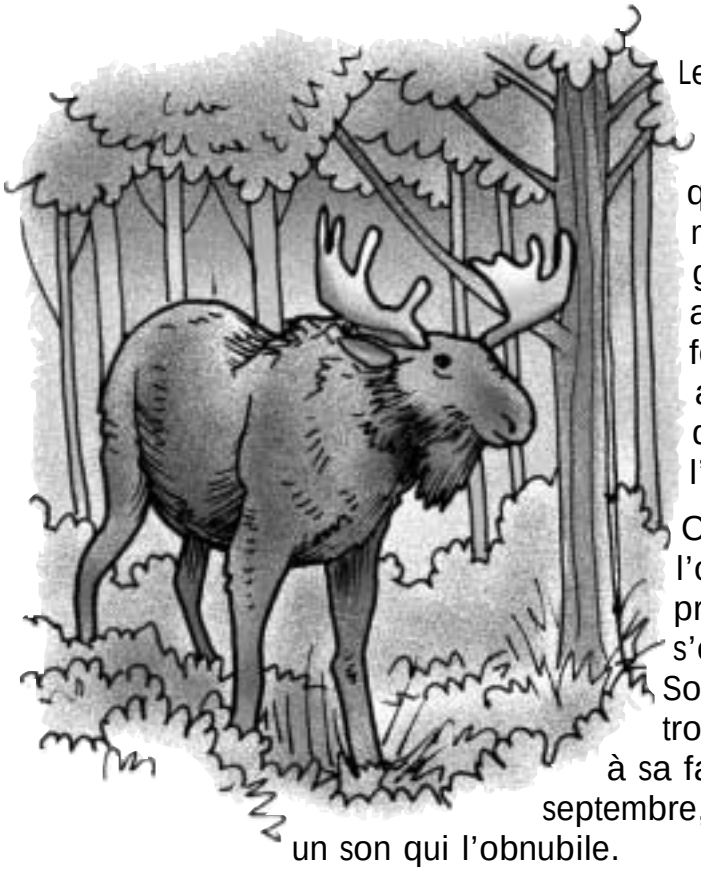
122 000 $ et étaient recherchés d'un bout à l'autre du Canada. Sylvain, Jonathan et Joannie venaient de mettre la main au collet de deux voleurs recherchés. Certes, ils avaient eu l'aide de la perte de maîtrise de la voiture qui se retrouvait maintenant au fond de la rivière, mais ils avaient trouvé le blessé de leur propre initiative. Ils avaient remis l'argent aux policiers qui les avaient remerciés de leur bon travail.

Quelques jours après l'incident, les policiers ont capturé le deuxième voleur qui s'était réfugié dans une vieille cabane de trappeur. Sylvain, Jonathan et Joannie étaient fiers de leur exploit et étaient les héros des manchettes de tous les journaux de la région et ceux à portée nationale. De plus, ils ont reçu une médaille officielle du premier ministre du Canada. La Gendarmerie royale du Canada les a même nommés brigadiers officiels de la GRC lors d'une cérémonie récompensant les héros et héroïnes du pays.

Puis, à la suite de cette expérience inoubliable, les trois copains ont recommencé leur petite routine quotidienne.

Le duel

récit d'aventures



Lejeune est un orignal fort et fier. Malgré sa forme imposante et le panache qui se dresse majestueusement sur sa grosse tête, il se déplace avec agilité dans la dense forêt. Il vient d'avoir sept ans. Sa vigueur témoigne qu'il est dans la force de l'âge.

Comme tous les ans, l'orignal a passé l'été à se promener dans le bois. Il s'est nourri des feuillages. Son seul souci a été de trouver à boire et à manger à sa faim. Mais, en ce début de septembre, Lejeune vient d'entendre un son qui l'obnubile.

Le doux beuglement d'une femelle retentit dans l'air comme l'appel d'une sirène qui tente les matelots. En fait, de sa mélopée nasillarde, la femelle invite les orignaux mâles à venir la trouver. Elle cherche un père pour fonder sa famille.

Lejeune se met à parcourir la forêt à la recherche de celle qui a lancé cette invitation si envoûtante. Dans sa grande tête d'orignal, il n'y a de place que pour elle. Bientôt, il ne l'entend plus, mais il renifle son odeur transportée par le vent. Lejeune hâte le pas. Ses bois s'accrochent parfois dans les branches des arbres. Mais, sans même ralentir, il arrache les branches d'un coup sec de ses andouillers durs et puissants. Plus rien ne peut l'empêcher d'atteindre son but.

Lejeune arrive au bord d'un lac profond, large de deux kilomètres. Sans hésiter, il se lance dans l'eau glaciale. Comme un iceberg, sa tête et ses bois restent à la surface, ne révélant qu'une petite partie de sa masse énorme. Sous l'eau, ses pattes le propulsent sans relâche. Il respire bruyamment tout en se déplaçant à vive allure. Peu après, ses sabots touchent le fond, puis il prend pied sur le flanc escarpé de la berge opposée du lac. Un orignal normal serait exténué après de tels efforts,

mais pas Lejeune. Il trouve à peine le temps de reprendre son souffle avant de repartir au trot.

Quelques minutes plus tard, au bord d'une clairière, il l'aperçoit enfin. C'est une belle femelle, musclée, au pelage reluisant dans le soleil de fin d'après-midi. Heureux, Lejeune sort du bois et s'approche.

Cependant, de l'autre côté de la clairière, la forme d'une autre bête, plus grande encore que Lejeune, surgit de la forêt. Lejeune détecte l'odeur de l'autre orignal avant de le voir clairement. Cette odeur forte, très masculine, il la connaît : c'est Legros.

Un vieil orignal d'une hauteur impressionnante de deux mètres. Legros pèse plus de cinq cents kilogrammes. Son mufle vient de lui annoncer la présence de Lejeune. Il rugit de son cri fort et aigu. Lejeune convoite la même femelle que lui. Toutefois, Legros n'est pas le genre à céder sa place.

Même s'il a douze ans de plus que Lejeune, Legros a conservé sa robustesse exceptionnelle. Il porte aussi les cicatrices des nombreux combats où il a triomphé de son adversaire. Il ne possède peut-être plus l'agilité de ses dix ans, mais sa force et surtout sa vaste expérience le rendent redoutable. Legros raidit sa carrure imposante.

Lejeune étudie la manœuvre sans pour autant se laisser intimider. Il se tourne en même temps que Legros vers la femelle. Celle-ci regarde les deux orignaux avec indifférence. Elle acceptera le vainqueur, peu importe lequel des deux. Elle le fait savoir à ses deux soupirants en se retirant un peu de la clairière afin de leur laisser le champ libre. La question doit être maintenant tranchée par un duel.

Les deux mâles poussent des grognements. Ils savent que cette lutte sera probablement mortelle pour l'un d'eux. Se rapprochant l'un de l'autre, ils se flairent et secouent leurs bois comme s'il s'agissait de formidables épées.

Lejeune tape le sol avec son sabot avant droit. Avec l'ardeur de sa jeunesse, il s'élance vers son rival. Legros n'est guère surpris par ce coup d'envoi. Il pare la manœuvre en baissant ses armes. Ainsi, les andouillers de Lejeune rencontrent ceux de Legros. Un choc terrible retentit dans l'air. Les deux bêtes ressentent une vive douleur qui part de la tête pour traverser leur corps immense.

Lejeune se dégage de l'étreinte de son ennemi. La douleur le rend fou de rage. Comme un taureau blessé qui ne voit que du rouge, il se rue sur Legros. Sa rapidité surprend le vieil orignal. Celui-ci déplace ses bois trop tard pour bloquer le coup de Lejeune. Ainsi, un bout des deux

mètres du panache de Lejeune perce le flanc droit de Legros. La plaie ouverte de Legros se met à saigner.

L'orignal blessé s'éloigne de quelques pas de son adversaire. Il en a vu et tué d'autres aussi menaçants que ce rival agressif. Néanmoins, il se rend compte qu'il a affaire à un lutteur déterminé. Mais lui aussi a la tête et le panache durs. Legros se concentre et tend tout son corps. Il constate que Lejeune vient de se donner une erre d'aller et fonce à toute allure vers lui.

Legros rassemble jusqu'à ses dernières forces pour résister à cette nouvelle attaque. Il barre ses bois en place et reçoit le panache de Lejeune de plein fouet. Les deux corps immenses vibrent sous la force du terrible impact. Leurs énormes panaches toujours emmêlés, les deux bêtes tombent sur le côté. L'écho du choc résonne un long moment dans l'air.

Pendant plusieurs minutes, ni l'un ni l'autre des combattants épuisés ne peut bouger. Les deux vivent encore. Lequel pourra se relever?

* * *

Depuis deux heures, Sylvain, un garçon de 13 ans, gambade allégrement dans le bois à quelques kilomètres de Hearst, ville du nord de l'Ontario. Il accompagne sa mère, Manon, qui est garde forestière. Sylvain adore ces randonnées à pied à l'automne. Tout à l'heure, ils ont entendu bramer un orignal, sans doute une femelle à la recherche d'un partenaire.

Les deux marcheurs arrivent au bord d'une clairière. Manon déclare qu'ils vont faire une pause. Sylvain, qui n'est pas fatigué, explore un peu la clairière. De son côté, sa mère s'assoit sous un arbre. Tout à coup, le jeune garçon s'arrête devant un gros objet, très blanc, qui reflète le soleil.

– Maman! viens voir, s'écrie-t-il.

En un clin d'œil, Manon est à ses côtés. Elle contemple ce que Sylvain vient de découvrir.

– C'est incroyable! s'exclame-t-elle.

Sur le sol devant eux se dressent deux squelettes d'orignaux, l'un en face de l'autre. Leurs bois, blanchis par le temps, se touchent.

– Ce sont des ossements d'orignaux, déclare Manon. Ils sont morts depuis longtemps.

– Mais qu'est-ce qui a pu leur arriver? demande Sylvain.

Manon se penche pour examiner les deux panaches. Elle explique à son fils que, voilà plusieurs années, les deux orignaux ont dû se battre. Durant leur combat, leurs panaches sont restés accrochés l'un dans l'autre.

– Ainsi, ajoute Manon, les deux orignaux sont restés prisonniers l'un de l'autre, incapables de se libérer. Au bout de quelques jours, les malheureuses bêtes sont sans doute mortes de faim.

Sylvain essaie de s'imaginer dans la peau d'un des deux orignaux juste avant sa mort. Quelle fin horrible! Passer ses derniers jours soudé, pour ainsi dire, à son ennemi mortel.

– On peut vraiment dire que, dans ce duel, il n'y a eu que deux perdants, dit Sylvain d'un ton grave.

reportage

Comment le drapeau franco-ontarien a vu le jour

Même si la présence française en Ontario remonte à 1610, le drapeau franco-ontarien est beaucoup plus jeune. L'histoire de l'origine du drapeau des francophones de l'Ontario est presque aussi étonnante, mais moins connue, que celle d'Estienne Bruslé, le premier Franco-Ontarien.

En fait, si aujourd'hui nous avons ce drapeau vert et blanc, avec la fleur de lys française et le trille ontarien, c'est grâce à un groupe d'étudiants francophones de l'Université Laurentienne de Sudbury.

En 1975, les francophones de l'Ontario parlaient beaucoup de la nécessité de renforcer leur présence politique et culturelle en ayant un drapeau. Après tout, les francophones des provinces maritimes du Canada, les Acadiens, possèdent leur drapeau depuis 1881. Le Québec, lui, a adopté son drapeau fleurdelisé en 1948. Pour sa part, le Canada s'est donné son drapeau unifolié en 1965.

Mais, en Ontario, même si les francophones s'entendaient sur l'idée de créer un drapeau, ils n'étaient pas d'accord sur son apparence. Gaétan Gervais était professeur à l'Université Laurentienne à cette époque. «On se disait que ça prendrait vingt ans pour adopter un drapeau, se rappelle M. Gervais, car un symbole, c'est arbitraire par nature. Alors, on a cherché un moyen de faire passer l'idée du drapeau.»

Ainsi, un étudiant, Michel Dupuis, a conçu le dessin avec la fleur de lys et le trille à grande fleur sur des fonds vert et blanc. De son côté, Gaétan Gervais raconte qu'il a «pondu un texte sur les symboles qui était de la pure poésie». Il a expliqué que le vert représente les forêts, les prés, l'été et l'espérance, et que le blanc illustre nos hivers et notre désir de paix. La fleur de lys indique l'appartenance des Franco-Ontariens à la francophonie internationale. La fleur stylisée de trille blanc est l'emblème de l'Ontario. Elle désigne le foyer ontarien de notre culture. Une secrétaire à l'université, Jacline England, a cousu la première version du drapeau. On a ensuite formé un comité à l'Université Laurentienne pour le faire connaître.

Ce comité a enregistré un droit d'auteur sur le drapeau. «En fait, puisqu'un *copyright* sur un dessin est presque impossible, précise M. Gervais, nous avons pris le *copyright* sur l'appellation *drapeau franco-ontarien*.» Les noms de Gaétan Gervais, le plus vieux du groupe, et de Michel Dupuis, le plus jeune, figurent sur le certificat du droit d'auteur. Les deux créateurs du drapeau détiennent toujours le droit d'auteur sur celui-ci.

Peu après, le 25 septembre 1975, on hissait le drapeau franco-ontarien lors d'une cérémonie devant un des édifices de l'Université Laurentienne. La plupart des Franco-Ontariens l'ignoraient toujours, mais ils avaient un drapeau!

Un mois plus tard, le groupe de l'Université Laurentienne présentait le drapeau à l'assemblée annuelle de l'Association canadienne-française de l'Ontario (ACFO), à Timmins. L'ACFO, l'organisme qui représente les 500 000 francophones de la province, se trouvait devant un fait accompli. Puisque le drapeau franco-ontarien existait de façon légale, il devenait impossible d'en adopter un autre.

Or, on ne s'est pas rallié autour du drapeau tout de suite. La délégation de l'ACFO d'Ottawa, par exemple, avait sa propre proposition de dessin. Malgré cela, l'ACFO et l'ensemble de l'Ontario français ont fini par adopter le drapeau.

M. Gervais se dit très heureux de l'utilisation que l'on fait du drapeau. «Il est à Québec, dans le parc de l'Amérique française, et les écoles s'en servent d'un bout à l'autre de la province.» Selon l'ACFO, le drapeau représente la solidarité des Franco-Ontariens et leur volonté d'occuper en Ontario une place de choix dans le secteur économique, social et culturel. Il figure sur le logo de bon nombre d'ACFO régionales, d'organismes culturels et d'écoles de la province qui le font flotter à l'occasion de leurs activités.

Par ailleurs, depuis 1975, toutes les francophonies des autres provinces et territoires du Canada ont créé et adopté leurs propres drapeaux. Ceux-ci sont très variés et colorés.

Depuis la création du drapeau franco-ontarien, l'ACFO provinciale en produit et en vend. À l'heure actuelle, l'ACFO Rive-Nord inc., à Elliot Lake, dans le nord de la province, s'occupe de vendre toute une gamme de produits accompagnant le drapeau franco-ontarien. On peut acheter des autocollants, des montres-bracelets, des chemises de golf, des casquettes, des sacs en coton, des macarons, des épinglettes ainsi que le drapeau lui-même, disponible en quatre grandeurs. On peut se procurer ces produits en visitant le site Web : www.acforive-nord.com, ou en téléphonant au : (705) 848-4135.

Mais qu'est-il arrivé au premier drapeau franco-ontarien, le père de tous les autres, celui qu'on a fait flotter pour la première fois le 25 septembre 1975? Gaétan Gervais le conserve précieusement. Il espère qu'un jour on créera une université complètement française en Ontario. À ce moment-là, il remettra le drapeau à cette université franco-ontarienne.

En direct de la plus grande glacière du monde!

reportage

Partir pour l'Antarctique

L'Antarctique ne se livre pas facilement aux scientifiques, aux navigateurs, navigatrices et aux touristes. Des tempêtes, des océans et des icebergs en font l'endroit le plus froid, le plus inaccessible et le plus isolé de la Terre.

Pour affronter ces obstacles, j'ai profité d'une expédition scientifique qui se rendait, par bateau, étudier ce continent blanc. Me rendre à ce bateau était déjà une aventure : 19 heures d'avion pour aller d'Ottawa à Boston, puis à New York, puis à Buenos Aires et enfin à Ushuaia, dernière petite ville à l'extrémité sud de l'Argentine.

À bord de ce bateau russe, le Lyubov Orlova, j'ai joint un groupe d'une quarantaine de touristes et d'une cinquantaine de scientifiques de plusieurs pays dont le Canada. Nous avons appareillé le 27 janvier 2000. Dans cette région du globe, cela correspond à l'été, la seule saison où la banquise dégèle suffisamment pour permettre aux bateaux de s'approcher. La traversée de l'Atlantique Sud s'est faite en trois jours de grande tempête.

Ce voyage mouvementé nous permet de prendre connaissance des projets de chacun. Il y a, bien sûr, des touristes comme moi, fascinés par les mers et les continents sauvages. Il y a les scientifiques qui vont observer le comportement des oiseaux et des animaux. D'autres scientifiques vont recueillir les résultats des expériences qui se font dans les laboratoires ultramodernes des stations de recherches. D'autres préparent des conférences pour informer le monde entier des richesses et de la fragilité de l'Antarctique. Il y a enfin les marins qui apportent la nourriture, le matériel et le courrier aux équipes qui vivent là-bas, dans l'isolement et le froid de cette immense glacière qu'est le 6e continent.

Le continent blanc impose ses règles

Le troisième jour, la tempête s'est calmée. Sur le pont, les scientifiques observent les immenses icebergs que nous rencontrons. Nous traversons le 66e degré de latitude sud. Nous nous approchons du continent blanc. Autour de nous, ce n'est plus l'eau libre de l'océan, mais une mer recouverte de fragments de glace. On dirait que le bateau se fraie un passage dans une mer de glace concassée. Cette masse qui s'ouvre et se referme derrière nous devient de plus en plus compacte. La friction des glaces sur le bateau en mouvement et les forces exercées par celles-

ci sur les parois du navire peuvent lui être fatales. Dans l'océan Austral, l'itinéraire est imprévisible, car il dépend principalement de la dérive des glaces et des conditions météorologiques. Nous devons faire demi-tour pour ne pas nous faire emprisonner. Tant pis, nous n'irons pas plus au sud et nous nous contenterons d'aller sur une pointe moins profonde du continent et sur les archipels qui l'entourent. Le capitaine refuse d'être aussi téméraire que celui de cet autre bateau, parti en même temps que nous et qui est resté trois jours prisonnier des glaces.

Le continent blanc réservoir de la Terre

Une fois hors de danger, nous observons plus à notre aise le continent. Il y a très peu de terre visible. La glace la recouvre, avec une épaisseur moyenne de 2 km. Ce que nous regardons constitue, avec toutes les glaces qui recouvrent et entourent le pôle Sud, 70 % de toute la glace de la Terre. Si toute cette glace fondait, le niveau des mers augmenterait de 70 mètres et toutes les grandes villes du monde seraient submergées! L'Antarctique est bel et bien la plus grande réserve d'eau douce de la planète.

Les icebergs que nous croisons sont des morceaux de cette coupole glacière qui ont glissé vers la mer et que le vent et les tempêtes ont décroché du continent et sculpté depuis des années. Certains ont une taille énorme et les plus grands icebergs connus font 300 km sur la longueur sur une largeur de 100 km. Quand on sait que la partie visible d'un iceberg ne représente que de 10 % à 20 % de sa taille réelle, cela donne froid dans le dos! On estime que certains icebergs contiennent suffisamment d'eau douce pour subvenir aux besoins de cinq personnes pendant 100 siècles.

Dans cette glacière se trouve la vie

En remontant vers le nord en direction de la péninsule antarctique, nous accompagnons les scientifiques qui vont répertorier les colonies d'animaux. À bord de canots pneumatiques motorisés, nous faisons ainsi la rencontre de plusieurs espèces de phoques, de manchots, de baleines et d'innombrables colonies d'oiseaux, chacun merveilleusement adapté à la vie dans des conditions extrêmes. Malgré sa basse température, l'eau, riche en plancton et en poissons, y est un généreux réservoir alimentaire pour eux.

L'Antarctique, la mémoire de notre Terre

En cette saison et à cette latitude, le soleil ne disparaît que brièvement à l'horizon avait de reprendre sa course dans le ciel. Les couleurs du

soleil couchant et du soleil levant offrent un spectacle inoubliable sur les champs de glaces flottantes et sur les murailles de neige et de glace du continent. L'émotion nous étreint devant ces témoins du passé millénaire. À mesure que ces glaces se sont formées, elles ont emprisonné avec elles l'air, les poussières et les divers éléments atmosphériques présents lors de sa formation. Les scientifiques, en prélevant de longs et profonds échantillons de glace jusqu'à 2 km sous la surface, peuvent ainsi lire l'histoire de notre planète sur des centaines et des milliers d'années. La partie supérieure de ces échantillons, donc la plus récente, indique clairement un taux anormal de produits chimiques transportés en Antarctique par le vent. L'examen de ces longues carottes de glace nous alerte et nous alarme, car il est évident que la pollution s'aggrave sur notre planète. Les explosions nucléaires sont inscrites dans la glace de façon évidente. Le gaz carbonique contenu dans les bulles d'air extraites de la glace montre que sa concentration augmente de plus en plus vite et en contient 25 % de plus que depuis le début du siècle.

L'Antarctique en danger

La majesté de ce que nous voyons et l'immensité des espaces nous remplissent de respect et d'admiration. Les scientifiques présents sur le bateau nous mettent cependant gravement en garde contre les dangers qui menacent l'Antarctique. La pollution et la diminution de la couche d'ozone qui en résulte augmentent la pénétration des rayons ultraviolets. Cela expose l'eau, les plantes et les animaux à des conditions auxquelles ils ne sont pas adaptés et perturbe considérablement la chaîne alimentaire.

Le réchauffement de la planète accélère la fonte des glaciers. Il y a aussi les dangers directs de la présence humaine sur le continent. Les déchets, la destruction de la fragile végétation et les perturbations de l'environnement des animaux par l'industrie touristique et scientifique et par les pêcheries sont à l'origine de règlements stricts qui restreignent l'accès à ce milieu fragile. Le respect de ces règlements qui font de ce continent blanc une terre de paix et de sciences n'est hélas pas garanti.

L'Antarctique, un continent qu'il faut protéger pour la Terre

Nous en sommes à notre dernière journée avant le retour en Argentine et nous faisons une dernière exploration en canots pneumatiques. Des baleines tournent autour de nous. Des phoques sortent, à tour de rôle, la tête de l'eau pour nous observer. Des manchots font la queue sur la

banquise et sautent à l'eau un à la suite de l'autre. Le soleil couchant colore magiquement les glaces.

Immense et fragile, ce continent nous rappelle à notre responsabilité à l'égard de notre planète. Les scientifiques sont unanimes : l'équilibre de notre planète est directement lié à l'état de santé des pôles. Ils ont prouvé le rôle capital de l'océan Austral dans les écosystèmes de la planète. La Terre est un tout. Dépourvu de bactéries, ce continent pourrait devenir un jour notre plus grande glacière où stocker nos excédents de nourriture.

De cette expédition, je rentre enrichie et comblée, mais également plus attentive, plus concernée et plus inquiète pour ce continent froid et distant qui demeure essentiel à l'humanité.

Travailler pour vivre ou vivre pour travailler?

reportage

7 h. Une odeur agréable passe sous la porte de ta chambre. Un délicieux fumet de petit-déjeuner qui, avec finesse, te dissuade de t'acharner sur ce problème de calcul sur lequel tu te fâches depuis ton lever du lit. Enfin! Le long et puissant cri de ton père appelle toute la famille à table. Affamé, tu t'y rends en vitesse. Le rire farfelu de ta sœur et le plaisir évident de se retrouver en famille portent maman à réciter ses blagues les plus insipides. Alors que tu voudrais être ailleurs et prendre ton petit-déjeuner avec tes copains, sache que tous et toutes n'ont pas la chance d'être réunis en famille. Juste au moment où tu prends ta première bouchée, quelque part dans le tiers-monde, des enfants s'éveillent pour aller travailler dans des conditions très souvent misérables. Voyons comment des enfants en bas âge peuvent ainsi être exploités, et prenons conscience de la terrible réalité de ces petits ouvriers et petites ouvrières. Pour ces enfants, le travail est une simple question de survie.

Travailler pour vivre ou vivre pour travailler?

Dans bien des cas, s'il est vrai qu'un travail peut être formateur, il peut aussi devenir une source malsaine d'exploitation. En effet, certaines entreprises du tiers-monde n'hésitent pas à embaucher, sans en avoir le droit, des travailleuses et des travailleurs enfants ou adolescents. Cette main-d'œuvre à bon marché se révèle une grande source d'économie pour l'employeur qui, sans trop de scrupules, se contente de rémunérer ses travailleurs en leur donnant à manger. En fait, on leur offre, pour une journée de travail ardu, une alimentation très peu nutritive et le plus souvent périmée.

Avant d'aller plus loin, précisons ce qu'on entend par *travail exploiteur*. Selon l'UNICEF (organisme défendant depuis quarante ans les droits des femmes et des enfants du tiers-monde), un travail exploiteur est celui qui : «oblige les enfants à se lever avant l'aube pour exécuter de durs travaux pendant seize heures sans répit contre une maigre rémunération. Cette situation entraîne des dommages physiques, psychologiques et ne laisse ni temps ni énergie pour la vie sociale et la fréquentation de l'école. En résumé, elle comporte trop de responsabilités pour des enfants trop jeunes.»

Ces situations de travail, jugées démoralisantes et très souvent dangereuses, empêchent l'épanouissement de quelques millions d'enfants qui vivent dans quelque 150 pays en voie de développement. Toujours selon les statistiques proposées par l'UNICEF : «Plus de 250 millions d'enfants entre 5 et 14 ans travaillent un peu partout dans le

monde.» Il est d'une grande tristesse de savoir que la majorité exerce son travail dans des conditions de salubrité tout à fait inhumaines.

Le fléau de la pauvreté

Dans les pays du tiers-monde, la grande pauvreté oblige les enfants à tenter par tous les moyens de subvenir aux besoins de leur famille. Alors que certains et certaines vont chercher des emplois qui donnent à leurs nombreux frères et sœurs un maigre repas, d'autres errent dans les rues à la recherche de touristes naïfs à escroquer en leur soutirant, par toutes sortes de plans, quelques maigres dollars.

Les enfants des villes qui traînent la plupart du temps dans les rues sont forcés de se regrouper de façon à mieux faire face aux imprévus. Plus braves à dix que dans l'isolement d'une sombre ruelle, elles et ils dorment ensemble à la belle étoile dans les quartiers mal famés des cités. Elles et ils se réchauffent en dormant l'un contre l'autre. Elles et ils attendent l'aube où, chaque matin, elles et ils disparaîtront une autre fois dans le brouillard, en quête de quelques sous.

Quelques tristes exemples

Alors que certaines et certains vont cirer des chaussures ou besogner dans les chaudes cuisines des restaurants, d'autres travaillent dans les usines d'allumettes situées en campagne. Ces usines, construites en retrait des villes, sont sombres et mal ventilées. On les appelle «poudrières» tellement les chances d'explosion sont grandes. Des enfants de trois ans y travaillent tout en étant exposés à des émanations de produits chimiques très nocifs. Chez les enfants, ces substances donnent naissance à de graves maladies de peau ainsi qu'à des cas très fréquents d'intoxication.

En Indonésie, au Myanmar (Birmanie), aux Philippines et en Thaïlande, des navires de pêche embauchent de jeunes plongeurs de 10 à 14 ans. Le travail de ces plongeurs en herbe consiste à frapper sur les récifs de façon à faire fuir les poissons qui s'y cachent. De cette façon, les bancs de poissons vont se prendre dans les filets des pêcheurs. Ce qui augmente le nombre de prises et, par le fait même, leur profit. Or, il se trouve que ces plongées sont très dangereuses. Il n'est pas rare de voir les jeunes demeurer dans l'eau jusqu'à douze heures consécutives. De graves accidents se produisent parfois. Ces complications, propres à la plongée en eaux profondes, créent des dommages très sérieux au cerveau. Certains jeunes meurent même noyés.

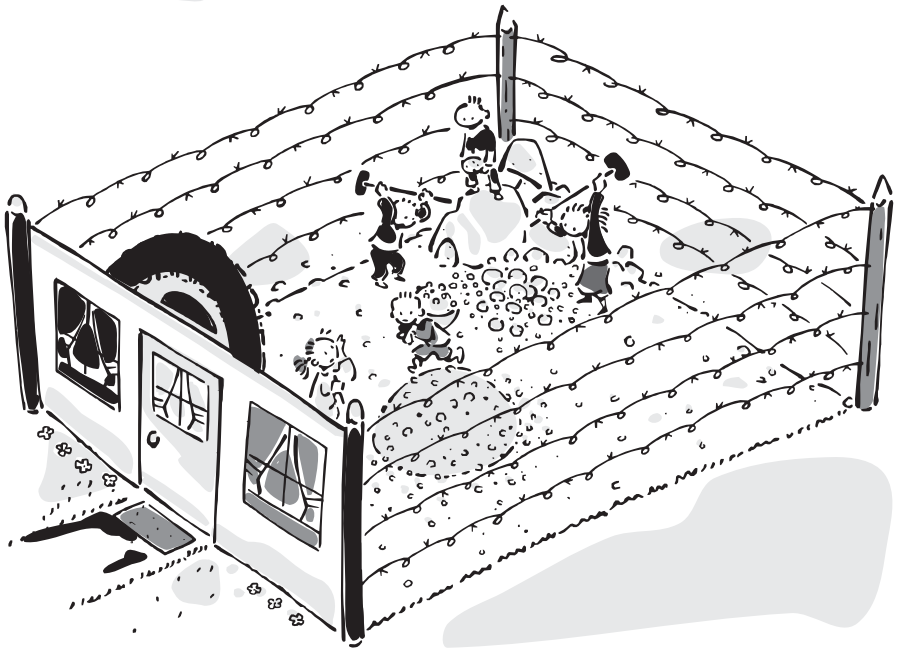
Dans les mines d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, plusieurs enfants sont victimes de fatigue et de surmenage. Soumises et soumis pendant de nombreuses heures à une très forte humidité, elles et ils respirent des

poussières et des gaz nocifs qui risquent de leur donner, après quelques années d'exposition, bien des types de fibrose et bien d'autres maladies pulmonaires. Travailler des heures durant, par une aussi faible luminosité et dans aussi peu d'espace, demande aux enfants un effort très important. Leur corps, toujours en croissance, est fragile et réagit mal aux durs travaux.

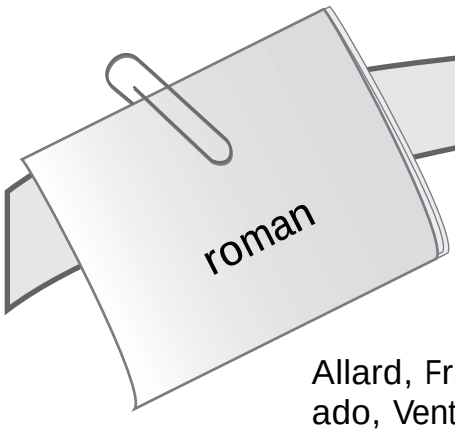
Ici et ailleurs

Les formes d'exploitation citées plus haut sont quelques exemples parmi tant d'autres. Malheureusement, malgré les efforts de nombreux organismes qui luttent contre les abus faits aux enfants, nous découvrirons encore, au fil des ans, bon nombre d'injustices. Il faut informer le public des actions douteuses de certaines entreprises et faire prendre conscience à notre entourage que pareils problèmes vont à l'encontre du bien-être humain.

Tu sais maintenant que, dans le monde actuel, au moins un ou une enfant lutte chaque jour pour sa survie dans des conditions inacceptables. Tu jettes un coup d'œil tout neuf autour de la table. Ton père et ta sœur se taquinent encore en rigolant de bon cœur. Tu te prends à songer à tous ces enfants pour qui vivre veut dire travailler au prix de leur santé. Maman y va toujours de ses plus mauvaises blagues, mais cette fois elles te semblent un peu plus drôles que d'habitude. Tu sais maintenant comment cela se passe ailleurs. Quand on est si bien, ici, chez soi!



Source :
UNICEF, site Internet
Organisation internationale du travail (OIT)/communiqué de presse 1996/site Internet



Liste de romans suggérés

Allard, Francine, *Deux petits ours au milieu de la tornade*, coll. Roman ado, Vent d'ouest, 1999, 164 p.

Fiction - Histoire dont le titre pourrait confondre le lecteur, mais qui arrivera sûrement à le surprendre. Intrigue difficile à résumer si ce n'est pour dire qu'on y raconte une tranche de la vie d'une famille bien particulière. Les personnages sont très attachants. Ce livre déborde de bonne humeur et de passion de vivre.

Brouillet, Chrystine, *Les pirates*, coll. Roman jeunesse, La courte échelle, 1992, 94 p.

Fiction, roman policier - Catherine et Stéphanie se retrouvent à la colonie de vacances. Elles sont témoins d'actes inhabituels et de comportements étranges de la part de moniteurs. Il n'en faut pas plus pour qu'elles mènent l'enquête. Encore une fois, Chrystine Brouillet nous convie à un bon suspense, et les personnages sont déjà connus des lecteurs. On les retrouve dans : *Le complot*, *Le caméléon*, *La montagne noire*, *Le corbeau* et *Le vol du siècle*. De plus, ces romans se retrouvent sur bandes vidéo.

Brouillet, Chrystine, *Un rendez-vous troublant*, coll. Roman Plus, La courte échelle, 1993, 164 p.

Fiction, roman policier - Natasha, Pierre et Alexis rendent visite à leurs cousins parisiens. Ils seront plongés dans une histoire d'intimidation, d'antisémitisme. Les lecteurs auront aussi l'occasion d'entendre parler du nazisme. Bon suspense! On y retrouve les protagonistes d'*Une nuit très longue*, d'*Une plage trop chaude*, d'*Un jeu dangereux*, d'*Un crime audacieux* et d'*Un bonheur terrifiant*. Les élèves aiment bien!

Buffie, Margaret, *Le jardin des ténèbres*, coll. Chacal, Pierre Tisseyre, 1998, 304 p.

Fiction - Une jeune fille se réveille à l'hôpital, amnésique! Les seize années de sa vie envolées! De retour à la maison, il faut bien reprendre le quotidien! Difficile exercice surtout quand voix, personnages et décor modifié se manifestent. Hallucinations? Folie? Réincarnation? Histoire fascinante et bien écrite! La traduction se laisse oublier. De plus, il est à noter que ce roman se déroule dans la région des Grands Lacs. Autre suggestion de la même auteure : *La mystérieuse Frances Rain*, coll. Deux solitudes Jeunesse, éd. Pierre Tisseyre, 1992, 293 p.

Chabin, Laurent, *Piège à conviction*, coll. Atout policier, Hurtubise HMH, 1998, 126 p.

Roman policier - Lors d'une sortie de fin d'année, un élève est retrouvé mort. Zach est immédiatement soupçonné; lui, solitaire et toujours à part des autres. Tout concourt à en faire le coupable idéal! L'intrigue démarre rapidement et le récit est bien rythmé. La narration occupe une place très importante au sein du texte et les lecteurs sympathisent aisément avec le héros.

Chabin, Laurent, *Zone d'ombre*, coll. Atout policier, Hurtubise HMH, 1999, 142 p.

Roman policier - Trois témoins d'un meurtre, dont Zach le héros de *Piège à conviction*, nous racontent, tour à tour, leur version des faits. Ils en viennent même à se soupçonner les uns les autres. L'intérêt de ce roman vient surtout de l'éclairage apporté par les trois points de vue. L'aspect psychologique des personnages est bien développé si l'on tient compte de leurs interrogations et de leurs appréhensions. Il ne faut pas non plus négliger l'incursion faite dans le monde de la drogue et du commerce illicite, et la dégradation qui s'ensuit.

Desrosiers, Sylvie, *Le long silence*, coll. Roman Plus, La courte échelle, 1996, 146 p.

Fiction - Il s'agit ici d'un «dialogue» entre deux amis. Toutefois, au fil de l'histoire, la lectrice ou le lecteur réalise qu'en fait il s'agit d'un long monologue adressé à celle qui s'est suicidée. Thème poignant traité avec délicatesse.

Gravel, François, *Klonk et la queue du scorpion*, coll. Bilbo, Québec Amérique Jeunesse, 2000, 126 p.

Fiction - Klonk, et par la suite son ami Fred et les conjointes de ces derniers, se laisse séduire par les propos d'une astrologue. Superstition, fantastique, phénomènes étranges, pouvoirs surnaturels... l'intérêt de la lectrice ou du lecteur est capté. L'histoire se termine en beauté par le mariage de «l'ennemi de Klonk», ce qui viendra régler bien des problèmes. Que se passera-t-il dans le prochain roman?

Marchildon, Daniel, *Le pari des Maple Leafs*, coll. Conquêtes, Pierre Tisseyre, 1999, 215 p.

Fiction - Le pari des Maple Leafs? C'est celui de miser sur une femme pour garder les buts et par le fait même de permettre aux Maple Leafs de participer aux éliminatoires. Cela ne sera pas aisé pour la nouvelle recrue, mais elle saura se tailler une place au sein de l'équipe et gagner

le cœur des partisans des Maple Leafs. Une histoire de drogue viendra compromettre sa carrière et ses chances de gagner la Coupe Stanley. Parallèlement à cette intrigue, il sera question de l'histoire de jeunes hockeyeurs dont font partie Yannick et Roxanne. Ces derniers ont pour idole la gardienne de buts et pour amie la fille du propriétaire des Maple Leafs. C'est ensemble qu'ils mettront à jour un complot.
De l'action, une bonne intrigue, voilà qui devrait plaire aux lecteurs. De plus, plusieurs valeurs bien actuelles sont véhiculées.

Marineau, Michèle, *La route de Chlifa*, coll. Titan jeunesse, Québec/Amérique, 1992, 245 p.

Fiction - C'est l'histoire de Karim, un jeune Libanais arrivé depuis peu à Montréal. À la suite d'un violent incident lors d'une sortie, Karim est en convalescence, ce qui lui permet de revivre des événements vécus au Liban. La structure du roman est assez complexe; trois narrateurs relatent les événements, des lettres et des extraits de journal intime sont dévoilés et la technique du retour en arrière est utilisée. Les personnages sont bien décrits. Les thèmes élaborés suscitent la discussion.
De la même auteure, mais d'un autre registre, voici deux romans qui font le délice des jeunes : *Cassiopée ou l'été polonais* et *Les vélos n'ont pas d'état d'âme*.

Martel, Suzanne, série *Les coureurs des bois*, Menfou Carcajou, coll. Grandes histoires, Fides, 1993, 244 p.

Saga historique - C'est la vie quotidienne en Nouvelle-France qui nous est présentée ici. Les personnages sont très attachants et l'intrigue enlevante. Autres titres : *La baie du Nord*, *Une si belle journée pour mourir*, *Les chemins d'eau*.

Péan, Stanley, *Le temps s'enfuit*, coll. Roman plus, La courte échelle, 1999, 155 p.

Fiction - Voyage au cœur du jazz, la lectrice ou le lecteur se promène de New York (passé) à Montréal (présent). Incursion dans les bas-fonds de New York où s'entremêlent musique, drogue et racisme. L'atmosphère est captivante et nous plonge dans l'action.
N. B. Les autres romans de Stanley Péan sont aussi très intéressants, mais d'un autre registre : science-fiction et horreur s'y retrouvent tour à tour.

Pelletier, Maryse, *La musique des choses*, coll. Roman Plus, La courte échelle, 1998, 162 p.

Fiction - C'est l'histoire de la quête d'identité de Vincent. Il tente de trouver son chemin dans la musique qu'il délaissera peu à peu pour ensuite y trouver sa place. Il fera la connaissance de grands-parents qui avaient disparu de son existence. Il s'agit ici de l'amorce d'une réflexion enrichissante. Ce roman est particulièrement intéressant à cause de son personnage principal, un garçon non figé dans les stéréotypes et fort attachant. L'écriture est agréable et placée sous le signe de la musique.

Plante, Raymond, *Le dernier des raisins*, coll. Boréal Inter, Boréal, 1991, 160 p.

Fiction - C'est l'histoire de François, un adolescent dans toute sa splendeur! Ce roman est l'un des premiers romans réalistes conçus spécialement pour les ados. Récit raconté à la première personne, ce qui vient immédiatement chercher la lectrice ou le lecteur. Les émotions sont très présentes et on s'y reconnaît aisément. De plus, l'humour occupe une place de choix.

Sarfati, Sonia, *Comme une peau de chagrin*, coll. Roman +, La courte échelle, 1995, 154 p.

Fiction - Une adolescente se rappelle les derniers mois qu'elle a vécus aux côtés de son amie anorexique. Récit poignant et ô combien actuel! Le thème de l'amitié est très présent et salvateur. La narration présente deux récits en parallèle et les personnages sont bien campés.

Sernine, Daniel, Série de dix romans : Le cycle de Neubourg et Granverger.

Fantastique - Le cycle survole trois cents ans d'histoire et nous fait pénétrer dans l'intimité de quatre familles de la Nouvelle-France, du Canada ou du Québec, selon l'époque. L'intrigue tourne principalement autour de la rivalité entre les Davard, les Bertin, les Vignal et les Michay. Ces récits peuvent se lire indépendamment l'un de l'autre quoiqu'il soit intéressant de suivre de façon chronologique l'arrière-plan historique. Ces événements historiques ajoutent de la vraisemblance et de la crédibilité au récit... jusqu'à faire douter la lectrice ou le lecteur. Ces écrits ne sont pas tous d'égale valeur; les quatrième, cinquième et sixième romans ne sont pas tout à fait à la hauteur du reste de la série. Toutefois, si l'on veut en choisir quelques-uns seulement, les trois derniers sont incontournables pour notre plus grand plaisir.

Titres

Le trésor du «Scorpion», coll. Jeunesse-Pop, Paulines, 1980, 155 p.

L'épée Arhapal, coll. Jeunesse-Pop, Paulines, 1981, 175 p.

La cité inconnue, coll. Jeunesse-Pop, Paulines, 1982, 160 p.

Ludovic, coll. Échos, Héritage, 1992 (1983), 381 p.

Le cercle violet, coll. Conquêtes, Pierre Tisseyre, 1984, 234 p.

Les envoûtements, coll. Jeunesse-Pop, Paulines, 1985, 109 p.

La nef dans les nuages, coll. Jeunesse-Pop, Paulines, 1989, 153 p.

Quatre destins, coll. Jeunesse-Pop, Paulines, 1990, 105 p.

Le cercle de Khaleb, coll. Échos, Héritage, 1991, 363 p.

L'arc-en-cercle, coll. Échos, Héritage, 1995, 474 p.

Soulières, Robert, *Casse-tête chinois*, coll. Conquêtes, Pierre Tisseyre, 1985, 180 p.

Fiction, roman policier - Récit de deux enquêtes policières parallèles : celle d'une disparition et celle d'une fraude bancaire. Roman où prédomine l'humour sous toutes ses formes. Le suspense garde la lectrice et le lecteur en haleine. Lecture amusante et rigolote.

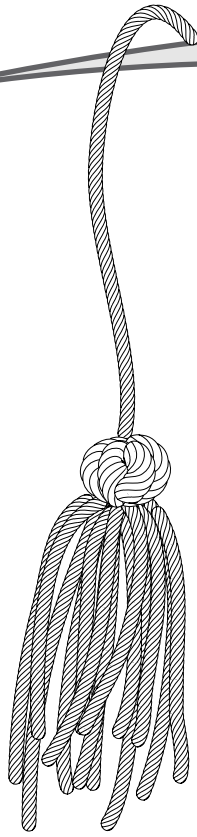
Werber, Bernard, *Les fourmis*, coll. Le livre de poche, Albin Michel, 1991, 313 p.

Science-fiction - Premier livre de la série La saga des fourmis. Tous sont intéressants et bien écrits; toutefois, le premier frappe davantage par l'originalité de son sujet. Les deux intrigues parallèles y sont aussi pour quelque chose. Cette série plaira beaucoup aux garçons. Les données scientifiques qui nous sont fournies sont fascinantes.

Autres titres

Le jour des fourmis, 1992, 497 p.

La révolution des fourmis, 1996, 670 p.



Caractéristiques des types de textes de lecture prescrits en 7e année

Article d'encyclopédie, de journal ou de magazine

- écrit formant un tout distinct qui vise à renseigner la lectrice ou le lecteur
- le titre situe habituellement le sujet de façon claire
- le premier paragraphe de l'article de journal résume l'essentiel du propos (qui, quoi, quand, où, comment, pourquoi)

Chanson

- texte en vers, divisé en couplets et destiné à être chanté
- comprend souvent un refrain

Énigme policière

- récit d'un crime et d'une chasse aux coupables
- comprend les éléments suivants :
  - élément déclencheur : le crime
  - personnages : enquêteur, suspect principal, coupable, victime, témoins, personnages qui brouillent les pistes
  - fournit des indices et des pistes qui s'avèrent fausses
  - comporte du suspense qui pique l'intérêt, qui crée une attente angoissée chez la lectrice ou le lecteur
  - donne la solution de l'énigme (réponses à toutes les questions)

Fable

- court récit allégorique en vers ou en prose contenant une morale
- met souvent en scène des animaux qui jouent le rôle d'êtres humains qui éprouvent les mêmes sentiments et les mêmes besoins

Lettre d'amitié

- écrit adressé à un ami ou à une amie ou à un parent
- formule précise de lettre contenant :
  - lieu d'envoi
  - date
  - formule d'appel
  - message
  - salutation
  - signature

Mode d'emploi

- texte qui décrit comment utiliser un appareil ou un objet ou comment fabriquer quelque chose
- énumère le matériel requis
- donne des consignes claires et précises présentées selon l'ordre de la démarche
- utilise des verbes à l'impératif ou à l'infinitif
- utilise assez souvent des illustrations simples

Poème

- texte en vers qui riment ou non et dans lequel on exprime des émotions, des sensations ou des idées à l'aide d'images, de sonorités et de rythmes
- utilisation d'expressions imagées et de figures de style (comparaison, métaphore, contraste, énumération, etc.)

Portrait d'un personnage

- description des caractéristiques physiques et morales d'une personne

Rapport de recherche ou d'enquête

- compte rendu qui décrit et explique les résultats d'un travail de recherche sur une question, un problème ou un sujet
- comprend les éléments suivants :
  - introduction
  - développement
  - conclusion
  - bibliographie
  - utilise des sous-titres
- présente au besoin :
  - illustrations
  - schémas
  - diagrammes

Texte d'opinion

- texte dans lequel l'auteur ou l'auteure exprime son point de vue et vise parfois à convaincre la lectrice ou le lecteur à l'aide d'arguments solides
- arguments présentés habituellement du plus faible au plus fort

Adaptation de :

Définitions, éléments et structures des textes prescrits dans le curriculum de l'Ontario, Conseil scolaire catholique Franco-Nord, Conseil scolaire catholique de district des Grandes Rivières et Réseau de formation et de programmation du Nord-Est, 1999.

Caractéristiques des types de textes de lecture prescrits en 8e année

Chanson

- texte en vers, divisé en couplets et destiné à être chanté
- comprend souvent un refrain

Critique de production artistique

- commentaire personnel sur un spectacle, un film, un concert, un livre, une exposition, etc.
- note sur l'artiste ou les artistes : personnalité, style, thèmes privilégiés, succès obtenus
- impressions personnelles : description des sensations et des émotions

Légende

- récit à caractère merveilleux où les faits historiques sont déformés et amplifiés par l'imagination populaire, où le merveilleux fournit des explications à des phénomènes scientifiques incompris à une époque antérieure

Message publicitaire

- texte qui vise à faire connaître et à vendre un produit ou un service
- utilisation de slogans, de jeux avec les mots, de mots imagés
- appel au sens
- utilisation de l'humour
- mise en page destinée à attirer l'attention

Rapport de recherche

- compte rendu qui décrit et explique les résultats d'un travail de recherche sur une question, un problème ou un sujet
- comprend les éléments suivants :
  - introduction
  - développement
  - conclusion
  - bibliographie
  - utilise des sous-titres
- présente au besoin :
  - illustrations
  - schémas
  - diagrammes

Récit d'aventures

- histoire qui raconte des événements réels ou imaginaires
- comprend les éléments suivants :
    - titre
    - personnages
    - temps
    - lieu
    - situation de départ
    - événement perturbateur
    - dénouement
    - comprend habituellement des dialogues

Reportage

- ensemble des informations recueillies par un ou une journaliste sur le lieu même de l'événement
- faits rapportés dans un journal
- comprend les éléments suivants :
    - titre accrocheur et informatif
    - description des événements
    - explication, causes, conséquences, etc.
    - témoignages rapportés
    - peut concerner :
        - l'actualité
        - un événement sportif
        - un événement culturel
        - un événement politique
        - un problème social
        - un phénomène scientifique
    - le premier paragraphe de l'article de journal résume l'essentiel du propos (qui, quoi, quand, où, comment, pourquoi)

Adaptation de :

Définitions, éléments et structures des textes prescrits dans le curriculum de l'Ontario, Conseil scolaire catholique Franco-Nord, Conseil scolaire catholique de district des Grandes Rivières et Réseau de formation et de programmation du Nord-Est, 1999.